

Hubert Stiernet

Histoires hantées



BRUXELLES

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

DECHENNE et Cie, Libraire-Dépositaire

20, RUE DU PERSIL, 20

1906



A Léopold Rasy,
Cordialement,

~~J. H. H. H.~~

HISTOIRES HANTÉES

DU MÊME AUTEUR :

Pierre Lanriot, roman (*Office de Publicité*).

Histoires du Chat, du Coq et du Trombone
(*Office de Publicité*).

Contes au Perron (Ch. Vos, Éditeur).

Pour paraître prochainement :

Contes à la Nichée.

MA 15255

Hubert STIERNET

Histoires hantées



BRUXELLES
ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES
DECHENNE et Cie, Libraire-Dépositaire
20, RUE DU PERSIL, 20

—
1906

*Il a été tiré dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 10.*

A mon Père vénéré,

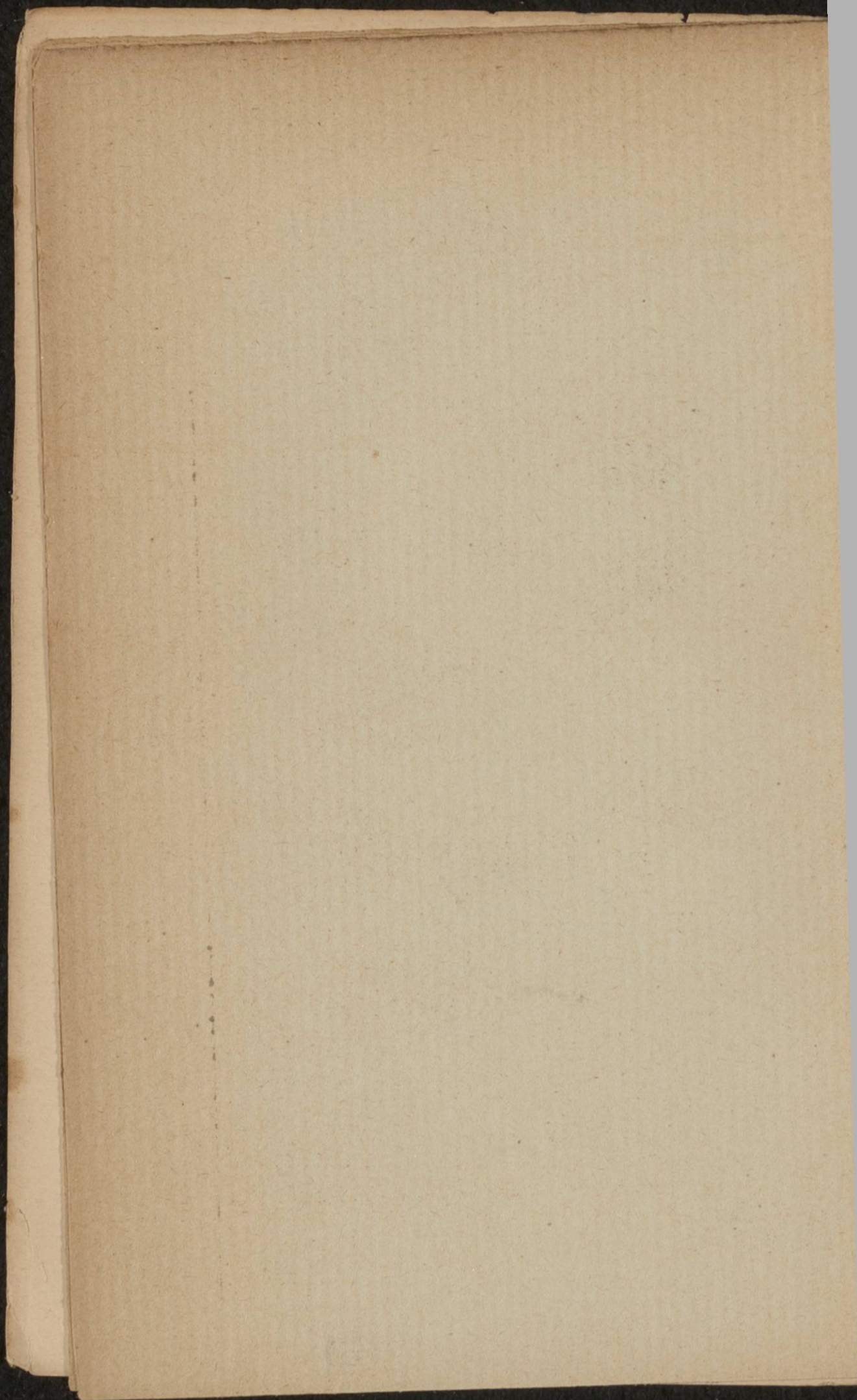
A ma Mère vénérée,

*Je dédie ce livre écrit les yeux
fixés sur notre terre natale, riche et
lourde, au-dessus de laquelle volette sans
cesse l'âme rêveuse et promptement
inquiète des gens de notre race.*

H. S.

LIÉGE. — IMP. LA MEUSE.

LA GIROUETTE



La Girouette

I.

Il y a encore, à Thisnes-la-Grande, beaucoup de gens qui ne croient pas aux revenants. Quand ils étaient petits, leurs parents leur ont inculqué des principes pleins de sagesse. Ils leur ont dit : n'use point tes jours en billevesées ; ce que l'on ne voit pas, n'existe pas ; ce qui ne rapporte rien, n'est pas digne d'occuper un instant de notre vie ; ne te laisse jamais aller à comparer la fleur, sous prétexte qu'elle est belle et parfumée, avec la betterave qui fournit le sucre et nourrit la vache.

Ce sont là des règles d'or, et ceux qui les ont suivies possèdent du bien au soleil.

Mais, ils ne croient plus aux revenants ! Lorsque, par malheur, ils sont aux prises avec un esprit et

qu'ils luttent, ignorant leur folie et leur présomption, et qu'ils s'épuisent et vont succomber, leurs pareils les regardent étonnés, ne comprennent pas et finissent par les désigner avec mystère et compassion en portant leur index au milieu de leur front.

C'est ainsi que personne ne s'explique la mort d'Abdomère le cranier.

Abdomère était « magnifique de graisse » pour employer le mot des fermiers de la localité, grands pourvoyeurs de boucherie, et les esprits, en un rien de temps, le fondirent comme cretons dans la poêle. La parole d'Abdomère valait grimoire de notaire, et les esprits le forcèrent à dire blanc et noir sur le même sujet. Abdomère était un homme rassis, et les esprits l'obligèrent à grimper au milieu de la nuit au sommet d'un toit, comme un jeune matou traqué d'amour.

*

* *

Le dîner avait été plus silencieux que de coutume. Abdomère se leva :

— Femme, dit-il, en reboutonnant le bas de son gilet, donne-moi mes grosses bottines.

— Où vas-tu, notre homme ?

— Bé, voir si Klam veut faire un bout de promenade ; je ne me sens pas bien.

— Le vent souffle avec violence...

En émettant cette observation, la ménagère obéit et laça les chaussures aux pieds de son seigneur, à qui l'embonpoint ne permettait plus les grandes flexions.

Abdomère alluma sa courte pipe à couvercle, qu'il avait bourrée avec amour, par petites pincées fines, en laissant déborder une chevelure de bon obourg odorant. Puis, il frappa les pieds, l'un après l'autre, sur le parquet et alla prendre son bâton dans la caisse de l'horloge.

La femme suivit des yeux son Abdomère, s'éloignant avec la grâce d'un de ces énormes robinets de bois qu'il façonnait supérieurement.

A vrai dire, Abdomère ne ressentait aucune indisposition, mais désirait avoir un entretien avec son ami Klam.

Il s'était passé, le matin, dans cet endroit, toujours si paisible, une chose grave.

Tout à coup, en pleine séance du conseil communal, sans que personne s'y attendît, une discussion éclata, produisant sur les conseillers, qui con-

centraient leurs plus importants discours en un harmonieux hochement de tête, une secousse comparable à celle qu'aurait occasionnée une bombe lancée par un sombre rêveur d'utopies.

Et l'effrayant anarchiste, c'était Domare le cranier, le doux Abdomère, le lénifiant bonhomme, tout rond, qui fumait sa bonne petite pipe en racine de bruyère, qui aimait les longues siestes et soignait des canaris!

Il s'était emballé d'inexplicable façon.

Le maieur, tournant ses gros doigts pareils à des cervelas, venait de prononcer, ainsi qu'il le faisait inutilement depuis trente ans :

— Est-ce que personne n'a rien à dire?

Klam, l'ancien fabricant de cierges, toussa. Il se tortilla sur sa chaise et répondit, modeste, avec toutefois un imperceptible geste décidé de la tête :

— Bien... j'ai pensé..., si on plaçait une girouette sur la maison communale...

On se regarda ébahi. Durant plusieurs minutes, personne ne dit mot. Klam, qui tenait à son idée, y revint.

Sans conteste, c'était là une proposition extraordinaire et saugrenue, en dehors de toutes les idées capables d'éclorre dans le village. Une girouette! Cela dépassait tellement les esprits...

Mais il était peut-être possible d'exprimer ces choses sans se fâcher. On aurait pu protester avec calme. Abdomère le cranier s'est emporté; pourquoi? — Ah! voilà, pourquoi? — Il s'est fâché et a décidé du vote : les villageois continueront, s'ils veulent connaître la direction du vent, à devoir se mouiller le doigt entre les lèvres et le tenir en l'air jusqu'à ce que soit séché le côté d'où il souffle!

La discussion s'ébruita et les Thisnois furent contents d'apprendre que leurs mandataires n'étaient point des feignants, qu'ils proposaient, discutaient.

Malgré la grisante musique de la popularité, le héros de l'aventure, rentré chez lui, tomba dans une humeur noire.

J'ai eu tort, pensa Abdomère. D'abord, je me suis mis en colère; et contre qui? Contre Klam, que je connais depuis quarante ans, mon partenaire de tous les soirs, au bézigue! Si Klam a proposé le placement d'une girouette sur la maison communale, il avait certes de bonnes raisons. C'est un esprit réfléchi.

J'ai parlé à la légère. Je l'ai surpris et étourdi, il n'a rien répondu. Ma conduite lui a fait de la peine, j'en suis sûr; il faut que je le revoie...

Et il partit en grommelant :

— Mais, diable! quelle idée! Une girouette!
Quelle drôle d'idée!

*

* *

Quoique le temps fût peu engageant, Klam accepta l'invitation et tous deux se dirigèrent vers la campagne.

Ils marchèrent, sans déclore leurs lèvres que pour lancer des jets de fumée que le vent raflait sur l'instant. Les gestes trop puérils de leurs bâtons, leurs regards cherchant sans cesse à l'horizon, dénotaient un souci de paraître indifférents qui se trahissait, sur les traits d'Abdomère par un sourire d'une béatitude extraordinaire; sur ceux du maigre cirier, par une moue plus sincère: ses lèvres sans barbe, toutes pincées en plis rayonnants, faisaient penser à une étoffe trouée, une hâtive aiguillée de fil ayant retiré ensemble les bords de la déchirure.

Klam se disait:

— Il reviendra sur la girouette.

Et Domare:

— Il faut que je lui reparle de l'affaire.

Mais l'un et l'autre s'efforçaient de trouver des propos éloignés de l'épineux et requérant sujet.

En novembre, le riche plateau a tout donné. Il s'enveloppe d'une lourde et solitaire tristesse. Sous le ciel tendu des voiles gris de la Toussaint, la route, que le charroi des betteraves a creusée de profondes ornières, court droite à la haute cheminée de la raperie de Dolée. Un vent assez violent fouette la plaine.

Des espèces de taupinières, mamelonnant çà et là, marquent des puits à marne : les gens de Hesbaye, comme les fils de toutes les mères prodigues, sont insatiables ; non contents des blés lourds que leur donne la bonne terre brune, ils éventrent celle-ci et voudraient encore qu'elle cachât, en elle, de quoi la fertiliser.

— Il paraît qu'ils ne trouvent pas grand'chose, dit Klam, en levant son bâton dans la direction d'un puits.

— Ce n'est pas le pays, répond distraitement Abdomère.

Peu après :

— As-tu entendu dire que le pommelé d'Hyacinthe va crever ?

— J'ai vu passer le vétérinaire...

Mais... à propos de l'histoire de ce matin...

Klam joue l'indifférent :

— Hum! hum! Bah! n'en parlons plus, puisque c'est fait et que j'ai eu tort.

—Bé, tout de même... Tu avais tes raisons, bien sûr. Tu aurais peut-être voulu dire... A première vue, une girouette, quoi...

Les plis de la bouche de Klam se serrent davantage.

Le cirier regarde au loin.

Abdomère continue sur un ton qu'il s'efforce de rendre amical et bon enfant :

— Une girouette, à quoi cela peut-il finalement servir ?

— J'en voulais une, tu n'en voulais pas, n-i, ni, fini. N'en parlons plus.

— Drôle d'idée, tout de même !

Alors, le long de son grand corps sec, jusqu'à sa petite tête pointue, Klam sentit remonter d'un coup toute la mauvaise humeur qu'avait coulée en lui la façon gouailleuse dont sa proposition avait été accueillie au conseil communal.

— Tu resteras toujours à la même place ! Il ne te faut rien de nouveau. Voilà dix ans que la Commune n'a plus entrepris la moindre chose, ni embellissements, ni grands travaux. Au conseil, veux-tu que je te dise ce que nous sommes justement ?

Un tas de lapins de craie! Le village est mort. Le curé a supprimé la procession, parce qu'il est trop vieux. Ceux de Hordenge et de Bincourt ne se dérangent plus pour venir jeter l'oie, chez le maréchal, à la St-Jean; à la dernière kermesse, on n'a même plus vu, au préau, le grand parapluie rouge du petit Henri, le marchand de bonbons à qui nous avons acheté des babulaires dans notre enfance.

Il est temps qu'on fasse quelque chose. Une girouette, une girouette, au moins, c'est nouveau. Agnès me le disait aussi. Cela relèverait la maison communale, une girouette! Puis, cela marque le vent, et cela tourne, c'est du mouvement!

Klam remue, en parlant, ses bras pareils à des pattes de faucheux, à droite, à gauche, dans tous les sens, comme s'il était lui-même une gigantesque girouette.

Abdomère rit ironiquement:

Le cirier s'enfonce dans sa colère. Ses longues jambes manœuvrent de plus en plus vite et son compagnon s'époumonne à le suivre.

Soudain, un coup de vent violent découvre le crâne nu d'Abdomère. Le feutre bas, verdâtre, aux bords plats, avec sa boucle de corne fixant le ruban,

roule, sans trop se presser, le long de la route, droit vers la raperie de Dolée.

Le gros homme s'est mis à sa poursuite; il s'efforce de l'atteindre du bout de sa canne, agite toute sa graisse, cahote sa riche bedaine sur ses jambes boudinées.

Voilà que le chapeau s'arrête contre un caillou. Abdomère tente un extraordinaire effort, court plus vite... il est près de son couvre-chef, toujours bien tranquille. Il allonge le bras, et son bâton frappe le caillou avec violence pendant que le vent, qui se monte, emporte au loin le feutre en liberté.

La colère de Klam s'est muée en une grosse gaieté.

Abdomère, qui a enfin rejoint le fugitif, attend son compagnon, un peu penaud, les yeux gros et injectés, la bouche ouverte, sans haleine; il passe et repasse avec force sa manche sur son chapeau.

Klam, d'un air narquois :

— Voilà un vent, camarade, qui ferait joliment tourner la girouette, hi! hi! hi!

Mais, le cranier n'entend pas raillerie et lance à Klam un regard chargé de menace :

— Que le diable t'emporte, toi et ta girouette! Cependant, le vent souffle de plus belle.

Abdomère se raidit, tourne le dos à la bise, arrondissant le ventre, creusant les reins, collant de sa large paume son chapeau dans sa nuque.

Et ce vieux chat de Klam, qui n'a pas été échaudé, ne prend aucune précaution. Malheur! A son tour, comme un gros oiseau lourd, sa coiffure s'envole; et tout à coup, sauvage, méprisant la route, avec une rapidité vertigineuse, file à travers les champs.

Abdomère, toujours dans sa posture défensive, les deux pointes de son foulard claquant devant sa face congestionnée, semblables à des flammes de navire, s'égosille maintenant de voir Klam courant de guingois, traversant les friches, trébuchant dans les labourés.

— Ha, ha, ha!

Mais, qu'est-il arrivé? Sa figure change et exprime soudain le plus vif étonnement. Il regarde stupéfait la campagne: au loin, le chapeau de Klam file toujours..., mais Klam lui-même?

Disparu!

Un moment cloué au sol, Abdomère court bientôt sur les traces de son ami.

Il crie à pleine voix:

— Klam!

— Kla-am!

Le vent seul répond au cranier; l'homme se sent envahir par ce mélange d'inquiétude et de vague terreur qui nous assaille devant l'incompréhensible.

Ah! non, qu'il ne pense plus à sa colère!

Il avance. Il croit tout à coup entendre un gémissement... Il s'arrête: on dirait que la plainte sort de la terre même.

— Klam!

Devant Abdomère s'ouvre un puits marnier que rien n'indiquait.

— Klam!

Nouveau gémissement.

Ah! bon Dieu! l'infortuné cirier est tombé dans cette profondeur!

Abdomère veut regarder, mais le vertige l'effraye; il s'étend à plat ventre sur la terre, plonge les yeux dans le trou.

Au fond, l'eau luisarne.

Le cranier retire vivement le haut du corps, car ce vide noir lui fait tourner la tête.

Il se reprend, regarde de nouveau: il croit apercevoir une chose vague qui bouge et gémit.

— Klam! Mon pauvre Klam!

Un grand frisson le glace; il se relève, cherche

du secours autour de lui : il n'aperçoit que la campagne nue.

Alors, il pense à regagner au plus vite le village.

A peine arrivé sur la route, il est à bout de forces ; il s'assied sur un tas de pierres. Il pleure, comme un enfant désespéré, à petits sanglots clairs. Le voilà de nouveau sur pied. Ses jambes peuvent à peine le soutenir, il n'avance pas. Ah ! quelle heure angoissante dure son retour aux premières habitations ! Trajet coupé de haltes nombreuses, de minutes de désespoir. Parfois, il se retourne, cherche au loin l'endroit où Klam se meurt sans doute dans l'eau, au fond du puits... Il recommence à pleurer à petits sanglots plaintifs, il trotte quelques pas, puis, épuisé, se lamente.

Enfin, il arrive à la forge, sous l'auvent ; il saisit le montant du travail, et demeure immobile.

Le maréchal lâche son soufflet, accourt. Il ouvre de grands yeux de voir le bonhomme, sans chapeau, rouge, les yeux hagards, les vêtements souillés de limon.

— Qu'y a-t-il, maître Domare, qu'y a-t-il ?

Abdomère n'a plus de voix : il montre derrière lui, hoche la tête, de grosses larmes roulent sur ses joues ; puis il montre vers sa maison ; puis, il bredouille des syllabes incohérentes.

— Bien, bien, maître Domare, bien ! dit l'autre, qui semble avoir compris... On va vous reconduire.

Et, convaincu que le vieux cranier est devenu subitement fou, il passe son bras noir et velu sous celui d'Abdomère et, lui prodiguant des propos naïvement cajoleurs, il le traîne jusqu'à son habitation.

— Oui, oui, Domare, nous irons retrouver Lalie ; venez m'fi, maman nous attend ; doucement, doucement...

Chez lui, Abdomère s'affale sur une chaise, les yeux fermés, le visage contre le bois de la table, enfoui entre ses bras allongés.

Lalie, pâle, tremblante, sans force, ne comprend rien à l'état dans lequel elle retrouve son mari.

— Mon Dieu !

Elle le questionne d'un ton attendri : il ne bouge pas, reste silencieux. Elle se tourne alors vers le forgeron, qui n'en sait guère plus long, et, finalement, dans un flot de larmes, raconte en hoquetant comment Abdomère a quitté sa maison, quelques heures auparavant.

— Il sentait, mon pauvre cher homme, qu'il n'était pas bien. Il m'a dit qu'il allait inviter son ami Klam...

A ce nom, le cranier, sans se relever, gémit d'une voix entrecoupée :

— Vite... vite... Il est tombé... dans un trou à marne..., au thier Limeuse. Vite..., vite..., il est mort !

Le forgeron le considère, remue lentement la tête de bas en haut et semble se dire : C'est bien ça, je ne me suis point trompé.

Cependant, la circonstance qu'Abdomère et Klam sont partis de compagnie entame sa conviction.

Prenant tout à coup une décision :

— Il faut pourtant qu'on aille voir.

Il sort et court conter l'histoire aux hommes occupés à battre le blé dans la grange de la ferme des Treize-Toits.

Une heure après, pendant que le cranier, toujours muet, grelotte de fièvre dans son lit, on rapporte lugubrement au village Klam qu'on est parvenu à retirer de la marnière, les membres brisés, inerte, comme une loque sale.

On n'a pu se procurer la civière des enterrements : le garde champêtre absent détient la clef du réduit où elle est remise ; mais, on a démonté la roue d'une brouette, posé quelques planches en travers des bras. Klam y est étendu sur une couche de

paille. Un de ses pieds balance dans le vide; sous la couverture on voit pointer son crâne étroit.

Le maréchal et le cordonnier, tous deux tête nue et manches retroussées, tablier au cou, transportent le blessé, l'un devant, l'autre derrière. Quelques villageois leur font escorte, les genoux jaunes de terre, ayant aidé au sauvetage.

Un gamin marche gravement à côté, portant le chapeau et la canne d'Abdomère, retrouvés près du puits.

II.

Klam, bras et jambes fracturés, côtes défoncées, mourut trois jours après.

Abdomère, sur son lit, les yeux clos, la face brûlante, ne bougeait pas plus que l'ami, étendu maintenant, raide et froid dans la petite chambre où charbonnaient les chandelles près du christ en cuivre.

Le médecin vint et lui parla.

Lalie lui offrit des friandises qu'il aimait :

— Ne voudrais-tu pas de bonnes petites tartines, fines, bien beurrées, avec de la « cassette » de Huy ?

Une pomme de Belle-fleur, peut-être, cuite au four, dans sa pelure et toute chargée d'écume sucrée... ?

De la cervelle de porc, fricassée avec des oignons hachés menu... ?

Il ne desserra pas les lèvres.

Lorsque la clochette se mit en branle, pendant que le cirier sortait de sa petite maison pour n'y plus rentrer, Abdomère souleva les paupières et questionna :

— Et Klam ?

— C'est pour lui, répondit la femme, en levant le doigt vers la fenêtre.

Le cranier referma les yeux, sans un mot. Mais deux ruisselets roulèrent dans les sillons marqués par les branches de ses bésicles et, presque subitement, ses tempes, ses orbites, ses joues se creusèrent ; le teint devint gris, les lèvres pâlirent.

Il ne sortit plus de sa torpeur.

La réjouissante colline qu'il formait sous ses couvertures s'abaissa un peu chaque jour ; bientôt, elle disparut complètement et ce fut à peine si une légère proéminence décela le corps fondu. Le front revêtait la nuance et le poli de l'ivoire ; toute la peau du visage, vidée, semblait pendue sur l'os du nez et tomber à plis le long des mâchoires jusque dans le cou, où elle dessinait d'épais fanons, drapant la saillante pomme d'Adam.

La veille de la Noël, un clair soleil d'hiver irradiant les fleurs de givre de la fenêtre, Lalie, assise à côté du malade, les pieds sur un tabouret, remonta ses lunettes sur son front et déposa sur la table le livre d'heures où elle avait lu les litanies de la Vierge. Avant de faire le signe de la croix, elle murmura, pleine d'onction : Sainte Mère de Dieu, guérissez-le !

Elle restait triste, les mains croisées à la ceinture, voyant défilér sous ses paupières lourdes les événements d'une vieillese solitaire; soudain, la voix d'Abdomère la fit sursauter :

— Lalie !

Emue, elle se pencha vivement.

— Abdomère...

— Je voudrais voir le curé.

Aussitôt, elle se mit à sangloter.

Lui, la regarda fixement quelques secondes et n'ajouta rien.

Le prêtre vint à la brune et les deux hommes s'entretinrent une heure durant. Quand il partit, il encouragea la femme et lui assura que le cranier guérirait.

Lalie, remontant près d'Abdomère, le trouva changé. Il lui sourit faiblement.

— C'est un brave homme, dit-il. Il m'a un peu remis.

Bé, c'est un fameux malheur tout de même.

Lentement, il recommença le récit qu'il avait fait au curé et révéla le remords secret qui, depuis un mois, le mangeait vivant, corps et âme, sans qu'il trouvât l'énergie de se relever contre lui. Il raconta, par bribes, comment, lors de leur fatale promenade,

reprit la discussion sur la girouette; rappela le moment d'humeur qui lui fit crier à son vieil ami: que le diable t'emporte! Et par quelle fatalité ce propos avait été le dernier qu'il lui avait adressé, l'autre ayant disparu dans la marnière.

A l'évocation de ces souvenirs, sa respiration devint pénible, un peu de rouge reparut à ses pommettes, il referma les yeux.

— Mais, Abdomère, il est bien certain que vous avez prononcé ces mots sans intention, que vous ne vouliez pas de mal à Klam...

— Le curé le dit aussi...

Bé, c'est tout de même un fameux malheur!

Cette girouette, j'aurais dû la laisser placer. Il avait ses raisons. Je n'ai jamais fait souffrir une mouche et je suis cause de sa mort; je l'ai tué! je l'ai tué...

Alors Abdomère se remit à pousser de petits sanglots clairs, comme sur la route de Dolée, après l'accident.

Lalie essaya de le calmer. Elle posa sa main rougeaude sur le front pâle du bonhomme :

— Mais, Abdomère, que dites-vous? C'est un malheur. Vous n'y êtes pour rien.

Il répéta seulement :

— C'est tout de même un fameux malheur.

Elle le laissa tranquille. Non pas que les confidences du cranier lui eussent donné des lumières satisfaisantes sur la grave étrangeté du cas d'Abdomère, mais elle avait senti pénétrer dans son rudimentaire entendement, la vague intuition d'une intervention à ranger parmi les points qu'il vaut mieux ne pas chercher à approfondir.

Dès ce moment, une légère amélioration se manifesta dans l'état de l'homme. Il absorbe quelque nourriture, s'assied quelquefois à sa fenêtre, dans son fauteuil.

Mais, certaines heures réapparaissent sombres. Ces jours-là, Lalie n'entend pas une seule fois la canne du malade, ébranlant le plancher pour réclamer sa présence : il est retombé dans l'inertie et la souffrance muette de la première période. Parfois aussi, la nuit, il se tourne et se retourne, tourmenté, dans une demi-insomnie ; il étouffe et agrippe violemment le bras de son épouse qui s'effraye ; puis il soupire profondément et se calme peu à peu.

Un soir, Lalie prépara avec amour un plat qui mettait en belle humeur son homme bien portant :

dans la poêle à frire, un boudin rouge rebondi, chevauché d'une généreuse « noquette » de beurre, s'entourait d'un joyeux cramignon de rondelles de pommes, cerclées de leur pelure vermeille.

Lorsque Abdomère entendit chanter les pétillants lutins de la sauce, et que la bonne odeur aux relents d'ail atteignit ses narines, il se sentit ragailardi.

Ah ! l'extase de la brave femme considérant le cranier assis en face de l'appétissante tripe, crevée et rissolante !

— Mon Dieu, mon Dieu ! pensa-t-elle, il est guéri !

Après le souper, la figure légèrement rosée d'Abdomère, son œil moins terne exprimaient une satisfaction inaccoutumée. Bientôt une lourdeur coula dans les jambes, envahit l'être tout entier. Il regagna son lit, où il s'endormit, pendant que la ménagère, rafraîchissant ses écuelles, se remémorait les affriolantes recettes destinées à rendre promptement au cranier son florissant embonpoint des jours de paix.

Lorsqu'elle se coucha, il ne s'éveilla pas, mais son sommeil paraissait agité ; malgré la fraîcheur de la nuit, il se découvrait le buste, relevait son bonnet de nuit ; par instant, il ronflait très fort, la bouche ouverte.

Lalie résolut de le surveiller.

Vers minuit, après avoir arraché brusquement le foulard qui lui entourait le cou, comme s'il se fût soudain resserré pour l'étrangler, il poussa un cri aigu qui s'arrêta dans sa gorge.

D'un coup, il se leva sur son séant, fixant le coin de la chambre où se dressait la vaste garde-robe qu'avait fabriquée son aïeul. Son visage disait la plus grande frayeur ; sa main tremblait, ses dents claquaient, et, sur la pâleur mate de son front, perlaient de fines gouttes.

Il se laissa retomber sur le dos. Peu après, il demanda à boire : l'eau que Lalie lui présenta passa avec peine dans son gosier serré à ne pouvoir émettre le moindre son.

Alors, il se remit à pleurer à petits hoquets sonores, murmurant :

— Il faut que cela finisse !

Il venait d'avoir une vision terrifiante.

Dans l'obscurité, Klam s'était détaché tout à coup du haut meuble de chêne sombre. Un sourire ironique crispant sa figure ensanglantée, les vêtements maculés de l'argile du puits fatidique, il s'avança vers le cranier et, d'une voix caverneuse que son ancien ami ne reconnut point, lui lança cette affolante épithète :

— Traître !

Le revenant tendit le bras menaçant et ajouta, impérieux :

— Je veux ma girouette !

.....

— Je l'ai vu, je l'ai vu comme je te vois là, répète Abdomère à Lalie, dont les idées se brouillent devant ce peu ordinaire malade.

Le cranier se rendort. Quelques minutes se sont à peine écoulées, qu'il tressaute, ouvre largement les paupières, regarde vers le mystérieux coin d'ombre, regarde Lalie d'une manière qui lui donne peur, se retourne et recommence à sommeiller.

La femme se rappelle de troublantes histoires de promesses faites à des mourants et non tenues, qui ont causé aux parjures d'effrayantes punitions ; le cas, entre autres, du fermier Lontin.

Il avait murmuré de sa voix presque éteinte :

— Je veux une messe à trois prêtres, à dix heures.

Son pince-croûte de fils décida qu'une messe c'est une messe et le fit enterrer économiquement à huit heures, comme un pauvre, sans se soucier du désir exprimé par le mort. Mal lui en prit, car, pendant

dix-sept jours, Lontin revint frapper à la porte de la chambre de son héritier, frapper violemment, d'un poing dur, avec insistance. Il cessa ses visites nocturnes lorsque les trois cloches, tressant leurs voix, eurent annoncé, pour ses péchés, un service de première classe que l'avare, mi-affolé, paya volontiers de ses cent cinquante belles pièces blanches...

— Si c'était pourtant ça... pense Lalie.

Le matin, le cranier, la figure défaite d'un vieux lutteur épuisé, restait taciturne, le regard en dessous. Sa femme lui dit, sans le regarder :

— Si c'est ainsi, Abdomère..., s'il *le* veut...

— J'en suis sûr, q'*il* le veut, répondit-il gravement.

Son immobilité absolue démontra combien peu cette conversation sortait du cours de ses idées.

— Alors, rien ne sert de tarder... on *le* contentera. Il faut promettre.

— Bé, je le pense, tu as raison...

Il fixa sur elle deux yeux extraordinairement élargis, sous un front tout plissé.

Depuis cinq mois, son âme se dissout dans la peur. D'abord, il a lutté; bientôt, se rendant compte

de la nature et de la force de l'agresseur, il a senti branler son assurance. La lime infatigable du remords a entamé et troué son épaisse carapace de bon sens. L'occulte visiteur est le maître : il traque le cranier, le déloge sans cesse, transforme son existence en une fuite perpétuelle et tremblante. Abdomère est convaincu de la vanité de cette course d'angoisse, il en prévoit l'issue. Et il devient le pitoyable animal, le chien lâche et implorant, toujours en l'attente du coup, qui se blottit et hurle son désespoir, le museau en l'air.

Il a crié sa peine au curé, à Lalie.

Est-il donc vrai ? La simple a trouvé le remède que la science de consolation du prêtre ne lui a point donné.

A partir de ce moment, il se ressaisit. Dans le labyrinthe où erraient ses pas de somnambule, il a retrouvé le fil ; il marche vers la lumière et son sang appâli recommence à circuler plus vivement. Il parle de sortir ; il enhardit, dans de courtes mais nombreuses promenades autour de sa chambre, ses jambes flageolantes. Il semble apprécier de nouveau les rustiques prouesses culinaires de sa femme.

III.

Abdomère a franchi le seuil de sa maison comme s'il allait prendre possession d'un empire récemment conquis.

Lalie le regarde: Ah! c'est qu'il marche gaillardement! Mais, que d'invites dans l'air!

Aux branchettes humides des ormeaux de la fontaine, la verdure papillote dans le jeune soleil. Lorsque le cranier passe sur le pont du Geer, les hirondelles, tôt revenues, s'enfoncent, à sa droite, dans le trou noir de l'arche et ressurgissent aussitôt de l'autre côté, l'enfermant dans un cercle fugace de printemps et jetant dans l'air candide leurs étincelles de vie. Et ne voilà-t-il pas qu'apparaissent sur les pas des portes rustiques de petites boules jaunes, hirsutes et pépianthes, qui sont les premiers poussins de l'an?

Abdomère sourit à toutes les juvéniles salutations.

Tatenne soulève un coin du rideau :

— Hie! voilà Domare!

Elle court au-dehors, relevant à la ceinture une

partie du tablier qui cache le plus souillé et, joyeuse :

— Bonjour, Domare ! Comment va-t-il ?

— Bien, bien ! Allons, merci !

Il marche, il marche jusqu'au bout du village, jusqu'à la forge qui scande de ses notes claires là symphonie du réveil d'avril.

Mais, là...

— Hum ! hum ! cela ne va plus ; on n'a plus ses bonnes jambes d'autrefois. Soyons prudent.

Il redescend la rue doucement, un peu moins droit, la tête moins haute.

Derrière lui, le maieur revient des champs, la minuscule fourche au long manche sur l'épaule.

— Est-ce bien Abdomère-le-dodu, pense-t-il, ce petit vieillard vacillant sur ses jambes maigres, perdu dans ses habits qui pendent lamentables ? Et les deux cordes qui soutiennent ce fantoche en gueulilles, ce n'est point la nuque apoplectique d'Abdomère... Ah ! le pauvre, il ne verra plus la Toussaint !

Puis, tout haut, d'une bonne voix pleine, cordiale et rieuse :

— Ah ! ha ! à la bonne heure ! Cette fois-ci, on a repris le dessus, on est sauvé !

Le cranier se retourne, sourit. Les deux hommes

vont côte à côte, l'un interrogeant, l'autre contant sa maladie. Ils arrivent devant l'école dont l'avant-corps sert de maison communale; Abdomère s'arrête, retient son compagnon; il considère quelques instants le bâtiment d'un air pensif...

— Au fond, maïeur, dit-il, notre pauvre Klam (Bon Dieu ait son âme!) n'avait peut-être pas tort, quand il voulait placer une girouette sur la maison communale...

Son interlocuteur le regarde, part d'un large éclat de rire; puis, devant le sérieux du cranier, paternellement :

— Bah! c'était une sottise, Domare, vous l'avez bien dit.

— Une sottise, une sottise..., j'ai réfléchi. Une girouette, après tout, cela embellirait, c'est du nouveau; depuis dix ans, la Commune n'a plus rien entrepris, il serait temps...

Le maïeur rit de plus en plus bruyamment :

— C'est une sottise, Domare, une pure sottise!

— ...il serait temps qu'on fasse quelque chose. On piétine sur place...

Est-ce donc Klam qui revient? On croirait vraiment l'entendre parler, tâchant de convaincre son vieil ami, le jour de la fatale promenade.

L'exaltation qui rosit les pommettes d'Abdomère secoue tout à coup sa mémoire engourdie et ramène sur ses lèvres les arguments de Klam, dans les termes identiques, avec les mêmes intonations, étranges parce qu'elles ne lui sont pas familières, avec les mêmes gestes désordonnés que n'ont jamais essayés ses bras.

— Allons, allons, Domare, c'est une sottise.

Soudain, le bonhomme reste muet; il regarde fixement le fermier pendant plusieurs secondes de ses gros yeux éplorés; puis, paraît prendre une résolution :

— Non, non, maïeur, ce n'est pas une sottise; tenez... je vais tout vous dire. Il faut qu'on place la girouette, il le faut absolument.

Pendant qu'Abdomère l'attire par la manche hors du chemin, derrière le pignon de l'école, le maïeur aperçoit le charron qui passe en riant et en haussant les épaules, et il se remémore les bruits qui sont arrivés à ses oreilles concernant le caractère du mal dont souffrait le cranier : ah hâ !

Aussitôt, changeant d'attitude et de ton, il écoute patiemment le récit détaillé de la mort de Klam, des souffrances de celui qui prononça le souhait imprudent, des terrifiantes apparitions, de la

rancune, de la volonté impitoyable du revenant.

— Oh hô! — oh hô! — Si c'est ainsi... Ah! si c'est ainsi, camarade Domare...

Abdomère recommence, certifie, s'anime tellement qu'il est couvert de sueur; il relève son chapeau, s'éponge, frémit aux souvenirs qu'il évoque; sa voix tremble, il pleure presque, s'appuie, défaillant, au bras du maieur qui, plein de compassion, le reconduit vers sa demeure, en lui prodiguant des paroles amies et rassurantes.

— Il le faut, maieur. Il *le* veut; je le *lui* ai promis.

— Oh! si c'est ainsi... si c'est ainsi, camarade Domare, eh bien, il aura sa girouette, je vous en réponds.

Au revoir; reposez-vous. Je m'occuperai de l'affaire.

Je vous ramène votre homme, Lalie; le voilà guéri; vous l'avez bien soigné. Bonsoir Lalie.

Et le maieur s'en va, pensant :

— Le pauvre Abdomère n'a plus sa raison.

*
* *

Il n'y avait, à Thisnes, aucun artisan capable de construire la girouette qui devait, selon le vote

unanime du conseil communal, surmonter le local des séances.

Les vues d'ailleurs avaient paru plutôt vagues : le maître des Treize-Toits parla d'une pièce qu'il avait aperçue à Liège, à la montre d'un plombier de la rue Ste-Marguerite : c'était une boule très luisante et assez grosse. — Le maréchal aurait désiré quelque chose en fer forgé, dans le genre des ouvrages qu'il avait admirés à l'Exposition, où un confrère de Lierre les avait envoyés.

Bref, s'il résulta de la discussion que plusieurs conseillers ne savaient pas au juste ce qu'est une girouette, il fut en tout cas prouvé que, la décision prise, la majorité en souhaitait une importante et d'invention neuve, digne de Thisnes-la-Grande, quelque chose de tant soit peu monumental, qui rappelât, toutes proportions gardées, les imposantes tours des beffrois et des hôtels-de-ville.

Ce fut à Blaret qu'on trouva le maître cherché. Il s'était signalé par de majestueuses et vivantes têtes de vaches destinées à flanquer les enseignes des bouchers. Qui ne se souvenait aussi qu'il avait assuré le succès du cortège historique de l'an dernier, par les cuirasses étincelantes, les boucliers plaqués de soleils de cuivre, les casques merveil-

leux, sortis de ses mains seules, confectionnés de science propre, sans l'aide de plan, ni d'archéologue? C'était un artiste. On se fia à ses talents.

On fit bien, car l'homme, flatté du choix, jura de se surpasser et se mit aussitôt à l'œuvre. Il avait promis que la girouette marquerait le vent de la Saint-Jean — qui est le jour de la fête du village — et il tint parole: trois jours avant l'arrivée de la roulotte du marchand de « babulaires », on vit déboucher de la route de Blaret, un char attelé de bœufs qui s'arrêta devant la maison communale. Sous une bâche, précieusement couchées sur d'épais coussins de paille, gisaient les différentes parties du chef-d'œuvre, que deux solides gaillards transportèrent, avec mille précautions et beaucoup de peine, dans le préau couvert de l'école.

La veille de la kermesse, elle s'érigeait sur la crête du toit, mais ce ne fut que le lendemain matin qu'elle apparut prestigieuse, dans les feux d'un radieux soleil de fenaison, aux yeux ravis et fiers des Thisnois.

Quelle merveille!

Elle mesure quatre mètres de hauteur et pèse cent sept kilogrammes!

Un clocheton gothique à six arêtes chevauchées

de crochets et surmonté d'une grosse sphère dorée repose sur le faite du toit. De la boule de couronnement, jallissent quatre branches qui retombent mollement et qui — telles les chandelles romaines éclatant en pluie éblouissante — épanouissent chacune, à leur extrémité, une lettre flamboyante : N—O—S—E. Au milieu, l'axe solide s'élance, supportant une deuxième sphère semblable à la première.

Puis, au dessus... Ah! c'est dans la partie mobile que s'est révélé le génie de l'auteur!

Il aurait pu placer là le coq légendaire — cela convient mieux aux églises — ou bien une chimère, un dragon, un chasseur l'arme en joue, un cheval dévorant l'espace, crinière au vent...

Mais, il a étudié son sujet : il s'est dit : Klam est le père de cette girouette ; je veux fixer ce point d'histoire ; mon œuvre sera un symbole : je dresserai l'image de Klam lui-même qui montrera à ses descendants le point d'où vient le vent.

Le profil du maigre cirier, grandeur nature, découpé à même une épaisse plaque de tôle, était frappant de ressemblance.

L'artiste ayant tenu son idée secrète, la surprise des Thisnois égala leur admiration. Chacun vint s'extasier devant le chef-d'œuvre, remarquant par-

ticulièrement tel ou tel détail, tous d'accord pour louer sans réserve le portrait du brave homme tombé dans la marnière.

— Il est mort bas, mais il « ravique » haut, remarqua le menuisier.

Du coup, la famille de Klam se sentit extraordinairement honorée de l'hommage rendu à son chef, dont la réputation d'ailleurs grandissait et se transformait.

Durant tout le mois qui suivit le placement, le maître d'école n'enseigna que la rose des vents. A chaque instant, on le voyait sortir de sa classe et se planter dans la cour, en compagnie d'une escouade de ses jeunes astronomes :

— Où est le nord ?

— Où est le sud ?

— Où est le levant ?

— Où est le couchant ?

— Bien.

— D'où vient le vent ?

— Qu'est-ce qui indique le côté du vent ?

— Le doigt de Klam.

— Bien.

Un voyageur étranger, apercevant des gens rassemblés, le nez en l'air, demanda .

— Qu'y a-t-il? Que regarde-t-on?

— C'est la « statue ».

— Quelle statue?

— La statue de Klam, parbleu!

— Quel Klam? Qui était Klam?

On le considéra avec compassion :

— Mais Klam, l'« inventeur de la girouette » !

IV.

Pour Abdomère, la réalisation du vœu de son ami défunt fut loin de ramener la sérénité attendue.

Il ne regardait plus qu'en frémissant cette image qui se découpait sur le ciel : c'était son malencontreux souhait érigé en épouvantail par un inconcevable accord de circonstances dont il reconnaissait sans hésiter l'ordonnateur. — Le cruel et perfide cirier avait exigé l'érection de sa girouette, afin de martyriser Abdomère et de perpétuer sa vengeance. Car c'était lui, c'était son esprit qui avait amené une si prompte décision du conseil communal, lui qui influença le choix de l'artisan, lui qui suggéra au zingueur de Blaret de hisser son effigie au-dessus du village, pour qu'Abdomère n'osât plus lever les yeux, pour qu'il allât, courbé et effrayé, jusqu'à la fin de sa tremblante existence.

Lui, pauvre Abdomère, pris au piège — comment déjouer les machinations d'un revenant ? — il s'était constitué l'artisan de son propre supplice.

Une fois entrée dans l'entendement du cranier,

la conviction de cette manigance ultra-terrestre, si diaboliquement combinée, il baissa de nouveau le front, redevint inquiet, mal portant, et Lalie, un jour, le retrouva, le visage caché dans ses bras, sur la table, pleurant à petits sanglots clairs et répétant :

— Il faut que je meure ! Il faut que je meure !
Il ne sortit plus seul.

Une après-midi, toute pleine de ce beau soleil d'arrière-saison moins éclatant mais plus doré, le couple revenait d'une courte promenade. Tous deux sentant peser sur eux la tyrannie de la girouette — car Lalie commençait à subir la contagion — ils venaient de dépasser la maison communale. Abdomère était pâle, tout petit, les jambes se dérochant, les yeux à terre.

Soudain, l'ombre de Klam s'allongea, énorme, devant ses pieds : il fit un soubresaut en arrière, puis, ses muscles de vieillard caduc retrouvant une énergie juvénile, il se mit à courir, entraînant sa commère et poussant des cris effrayés.

Abdomère devint alors d'une fébrilité excessive ; il ne prononçait plus une parole, vaguait d'un endroit à l'autre, redoutant l'obscurité, exécutant de surprenantes volte-face, tendant l'oreille aux bruits

à peine perceptibles. Il s'emprisonna dans sa maison, ne descendit même plus dans son jardin, fit enclouer le volet d'une fenêtre qui donnait sur la girouette expiatoire, se barricada contre les attaques de celui qui le poursuivait impitoyablement.

Ah! le pauvre! Que d'efforts inutiles! Klam déjoua sa savante stratégie, força ses multiples retranchements, l'accula comme le sanguinaire furet accule le lapin mort de peur au plus profond de son terrier.

Novembre approchait, assombrissant les jours. Les premières brises soufflaient, traîtresses, rasant les murs, se montant parfois en rafales pour ravager la toison jaunissante des arbres.

De temps à autre, un bruit étrange émouvait le cranier aux aguets; c'était une espèce de grincement aigu et prolongé qui passait au-dessus des toits, dans l'air embrumé, semblable à un maigre oiseau de malheur; le cri cessait net, puis recommençait bientôt. Cela intriguait fort Abdomère. Il avait, à ce sujet, questionné vainement Lalie qui, rendue de plus en plus obtuse par la singulière maladie de son mari et roulée par les heures sans rien entendre, ne sut de quoi il voulait parler.

Un matin, l'ardoisier de Fédan entra chez Abdomère; c'était une très ancienne connaissance.

— Nous sommes ici pour restaurer le toit de l'école, dit-il, mais, par ce vent-là, un vieux chat ne tiendrait pas sur les échelles. Alors, comme j'ai appris que vous n'étiez pas très bien portant, je me suis dit : C'est l'affaire, nous irons voir Domare ! — Comment va-t-il?...

— Le toit de l'école? demanda le cranier, sans répondre au visiteur.

— Oui, on l'a fort endommagé, en plaçant la girouette. La statue est trop lourde, j'ai bien peur que l'un ou l'autre ne l'attrape sur la tête.

Au même instant, le grincement se produisit, plus strident que jamais, perçant, continu...

— Tenez, entendez-vous? fit l'ardoisier.

— Quoi? Qu'est-ce?

— Comment, vous ne savez pas? vous ne l'avez pas encore entendu? On ne parle que de cela : mais, c'est Klam qui crie !

Abdomère se lève d'un bond, fixe sur son interlocuteur des yeux égarés.

— Bon Dieu! Bon Dieu!

— Bien oui, je vous le disais, la statue est trop lourde.

Cependant, Abdomère ne l'écoutait plus ; oubliant même sa présence, il allait à travers la chambre,

toujours dans le même sens, la tête dans les mains, gémissant et pleurant.

Lalie restait muette, les bras à la taille, suivant son homme des yeux.

— Allons, je m'en vais, portez-vous bien, dit l'ardoisier interloqué; au revoir Domare! au revoir Lalie!

Personne ne répondit à sa politesse; le bonhomme sortit gauchement, se retourna encore une fois dans le corridor, avant de fermer la porte et se demanda de quel mal souffraient cet homme et cette femme.

Abdomère, pauvre chien battu et épuisé, resta longtemps couché, le nez contre la table. Enfin, il se leva.

Le vent s'était calmé; on n'entendait plus crier Klam.

Le cranier recommence ses traînantes et douloureuses pérégrinations dans les endroits les plus clairs de sa demeure. Il s'arrête devant le calendrier pendu au mur: que cherche-t-il? Le nom d'un saint qu'il pourrait implorer avec quelque espoir...

— Lalie! Lalie! qui a fait cela?

A côté de la date du jour, il y a une croix grossière...

— Voilà juste un an qu'il est trépassé, répond bonassement la femme.

— Qui a fait cela? répète Abdomère, sans se souvenir que c'est lui-même. Qui a pu faire cette croix! Ah! bon Dieu, bon Dieu!

*

* *

Il y avait à peine une heure que les deux vieux époux étaient étendus dans leur lit, quand le vent monta en furie. Il transperçait les ténèbres de son âpre voix, enlaçait les maisons, rugissait dans les feuillages, faisait sangloter les flots paisibles du Geer. Et, cependant, tous ces bruits confondus ne parvenaient pas à couvrir les lamentations de Klam.

Au premier grincement de la girouette, le cranier s'est éveillé. Il écoute plein d'épouvante.

D'abord, un cri sec, impératif; puis une série de modulations crispantes, tour à tour élevées et graves, se succèdent, rapides, sans interruption, deviennent un long criaillement de souffrance et de colère entrecoupé, disant l'angoisse d'un supplicié aux griffes d'un animal féroce; puis, le rythme s'alanguit, le fauve terrasse sa victime; le cirier gémit, halète quelques secondes et reprend bientôt sa clameur dominant toutes les clameurs de la nature déchaînée.

Abdomère ne se sent plus vivre; les battements de son cœur se sont arrêtés. Les yeux grands ouverts, il ne disjoint ses maigres mains, moites de sueur, que pour faire des signes de croix répétés; à côté de Lalie qui ronfle, il murmure :

— Pardon, Klam! Pardon!

Mais Klam est inflexible: sa voix, ce n'est plus seulement le grincement de la girouette, ce sont tous les hurlements de la tempête, les vociférations d'un peuple entier de vengeurs rassemblés autour de la maison de ce misérable Abdomère, qui appela le diable à la rescousse pour précipiter son ami dans la marnière!

Soudain, la maison tremble, la maison est emportée. Le volet qui protège la fenêtre de la chambre se détache violemment et applique sur le mur une claque de bois retentissante.

Abdomère a senti sur sa joue la main fantastique de Klam, il n'y tient plus, saute de son lit, descend.

Il est dans la rue, en caleçon, en bonnet de nuit, pieds nus, secoué par le vent comme une pitoyable marionnette.

Il court vers l'école. La haute échelle de l'ardoisier est dressée contre la façade; il y grimpe, semblable à un vieux singe de saltimbanque.

Pendant que Klam se lamente, le cranier se traîne le long des tuiles, arrive sur le faîte, agrippe la girouette, s'y cramponne, se hisse; les pieds sur les pieds de son bourreau, il lui enserre le cou de ses bras et, figure contre figure, à la façon des lutteurs, dans un spasme de terreur et de rage désespérée, il secoue, secoue, secoue, hurlant sa folie dans le noir de l'espace.

Tout à coup, la girouette chancelle, elle s'abat bruyamment et dégringole avec l'homme.

A l'aube, on ramassa Abdomère demi-nu et mort sous la girouette. Celle-ci reposait sur le bout des barres croisées qui indiquaient les points cardinaux, de telle sorte que Klam, surplombant le cranier, semblait le terrasser et, de son doigt de fer, lui ayant troué la gorge, le piquait au sol, comme un insecte dans une collection.



LE LARCIN

Le Larcin

I.

Le fossoyeur, un voisin, vint demander l'aide d'Antonin pour creuser une fosse pressée. Au long d'une parlotte, les deux bêches entamèrent le gazon grassement venu, puis amoncelèrent, au bord du lugubre trou qui s'approfondissait, la terre mélangée d'ossements. Bientôt, il devint impossible aux hommes de travailler ensemble : pendant que l'un creusait, l'autre se reposait, appuyé sur son outil. On n'apercevait plus que la tête du fossoyeur.

— Allons, dit Antonin, j'achèverai.

Il hissa le vieux qui, sentant mollir ses membres, n'en fut point fâché :

— Comme tu veux, répondit-il ; pendant ce temps, j'irai chercher ma pipe.

Antonin descendit dans la fosse.

Le cimetière, vu sous cet angle nouveau, lui fut presque un lieu inconnu ; il s'aperçut seulement alors que le jour tombait ; les noyers qui marquaient les coins et dont, en son enfance, il venait irrévérencieusement abattre les fruits, prenaient une hauteur et une ampleur démesurées sur le couchant où se plaquaient les dentelles noires des sapins. Ses yeux, au ras du sol, découvrirent la multitude des croix de bois noires, agrandies aussi, penchées en avant, en arrière, à droite, à gauche, terrassées par les bourrasques, croix misérables qui semblaient continuer le geignant pèlerinage de ceux dont elles marquaient la définitive étape. Sur les tombes des pauvres, que le travail de recommencement avait ramenées au niveau ordinaire et qu'on ne relevait point, les moignons de bois portant les inscriptions matriculaires s'entouraient d'herbes plus hautes qui leur formaient une chevelure.

Il fut effrayé du grand nombre de personnes disparues qui avaient dû vivre à ses côtés, à qui il avait parlé..., et il se souvint à peine de quelques-unes. Y en avait-il pourtant, là, tout autour de lui, tassées dans la glaise ! — Son corps se glaça d'une

terreur subite et irraisonnée; il lui sembla qu'un doigt venait de le toucher dans le dos...

D'un saut, il fut hors du trou.

La chèvre du fossoyeur, saoule de pâture, et qui ruminait, couchée près de là, se releva d'un bond et fit un brusque écart, en chevrotant.

Il respira, redescendit en riant de lui-même et reprit son travail.

Tout à coup, au fond de la fosse, quelque chose scintilla dans sa pelletée d'argile. Il regarda plus attentivement...

Cependant, il avait aperçu un point brillant.

Il remua la terre: un anneau d'or apparut; il le ramassa. Se relevant, il vit revenir le vieillard; vivement, il glissa le bijou dans sa poche et n'en parla point.

Le soir, en caressant les doigts de son amoureuse:

— Reine, dit-il, le jour de notre mariage, tu auras un bel anneau d'or.

*
* *

La veille de la cérémonie, vendredi soir, Antonin, sortant de l'église où il avait mis au clair sa conscience, trouva close sa maisonnette: c'était en

juin, et, comme des nuages s'entrechoquaient au ciel, tout le monde était dans les prés, amoncelant les foins parfumés de flouves et d'esparcettes.

Il fit le tour de l'habitation, enjamba la haie du jardin et rentra par le courtil. Il monta directement à sa chambrette, s'assit sur le bord de son lit et croisa les bras. Au bout de quelques instants, il souleva le couvercle d'un coffre qui se trouvait devant lui et prit plaisir à passer en revue, un à un, les habits neufs qu'il porterait le lendemain.

Une petite boîte en bois mince, à parois rouges et à fond blanc, comme celles dans lesquelles les pharmaciens enferment pilules et onguents des catarrheux misérables, tout à coup heurtée, dévoila la présence d'un objet à l'intérieur. Il sembla n'y accorder aucune attention; cependant, après l'avoir maintes fois déplacée, il l'ouvrit: elle contenait l'anneau d'or.

La vue de la bague engrisailla sans nul doute la rêverie du jeune homme, car sa figure perdit peu à peu toute clarté. La gravité de la situation eût pu justifier cet air grave; mais, Antonin connaissait Reine depuis si longtemps, et son cœur était si bien de la fête, qu'il fallait chercher autre part la cause du souci.

*
* * *

Depuis le jour de sa trouvaille, chaque fois qu'il a pensé à l'anneau, il en a détourné l'idée sans réflexion, de même qu'on feint de ne pas entendre quelqu'un frapper à la porte; mais le visiteur importun qu'il refusait de recevoir revenait avec entêtement, usant même de subterfuges.

Cette fois, Antonin a cédé. La disposition de son esprit teinté de mélancolie, la solitude et le calme qui noient l'habitation déblayent largement le champ à son imagination et le plongent en des songeries émouvantes.

Le fiancé voit soudain l'anneau revêtir une occulte signification.

Il pense à la tristesse dont se lamentera l'âme de la morte qui voulut qu'on ensevelît son anneau d'or avec son corps; il aperçoit maintenant la pauvre femme qui a attiré la tête de l'époux dans ses deux bras amaigris, qui lui a enfoncé dans les deux yeux ses deux yeux effrayamment clairs, comme si elle voulait pomper tous les regards à venir, et qui demande qu'on lui laisse son anneau d'or, pour qu'il n'orne aucun autre doigt, pour qu'elle soit aimée dans la mort!

Cet effort l'a anéantie; ses bras mollissent et retombent; ses yeux se ferment et sa face reflète le calme dont la promesse de l'aimé vient de bercer son âme. Elle gardera son anneau, il est la clef symbolique du cœur où elle veut demeurer et que personne n'ouvrira; les vers mangeront ses doigts, mais l'anneau restera intact et brillant, comme son amour jalousement enfermé dans le cœur qu'elle a fait battre...

Et voilà qu'elle oublie tout ce qui l'entoure — le nid à peine achevé et la nichée sans plumes — la pauvre oiselle, pour qui s'assombrit le soleil et qui s'en va, blessée d'un grand coup rouge, parce qu'elle emportera son anneau d'or comme un gage d'une éternité d'amour. Elle est presque contente de mourir, parce qu'elle sera toujours aimée; parce qu'on enfouira avec elle son amour, son anneau, et que personne n'y touchera!

Antonin est ébranlé par cette imagination tellement vive qu'elle a amené chez lui une complète identification et que c'est à l'agonie de Reine elle-même qu'il vient d'assister.

Son cœur est près de se fondre en sanglots.

Qu'allais-je faire? pense-t-il; je ne veux pas commettre cette abomination.

Un frisson le secoua et, en ce moment, sa résolution s'érigea formelle; mais, il crut alors apercevoir la figure de Reine qui s'attristait, cette figure de petite campagnarde, qui s'était illuminée d'une joie profonde, quand il avait dit:

— Reine, le jour de notre mariage, tu auras un bel anneau d'or.

Il s'attendrit de la désillusion qu'il infligerait à la chère fillette; ses idées, prises d'une belle débandade, se cognaient dangereusement dans sa cervelle, quand il entendit soudain ouvrir la porte de la cour; la voix de son père monta jusqu'à lui:

— Allons donc, mâtine, avance! Hue! Mais avance donc!

*
* - *

La vache, attelée à une légère charrette, rentrait la récolte des quelques arpents patrimoniaux.

Antonin referma vivement le coffre.

Le voilà maintenant, au-dessus de la charretée, à mi-jambes dans le foin; en face de lui, une fenêtre dans le pignon craque, puis, s'ouvre en grinçant, troublant la quiétude des araignées qui

y ont appendu de fins rideaux. Son père apparaît et attend les bottes de foin parfaitement sec, pour les tasser en bon ordre dans le fenil.

Allons, à la besogne : de la main gauche, Antonin soulève la gerbe, la balance à droite, puis, d'un effort du bras droit, l'envoie s'engouffrer dans la lucarne :

— Une, houp !

Une botte mal lancée roule entre le mur et la ridelle, deux... Cela n'arrête point l'homme qui continue avec l'impassibilité d'une machine mise en train. Les yeux ne regardent nulle part. Sa tête est ébouriffée, les foins égratignent sa figure, la rougissent...

— Une, houp ! Une, houp !

Ah ! c'est bon, cette besogne ; cela fatigue, cela sent bon ! on ne pense plus... Allons, une, houp !

Mais le vieux, tout fourbu, crie ; les gerbes s'amoncellent à l'ouverture, l'étouffent et obscurcissent le réduit :

— Doucement, m'fi, doucement ! As-tu donc le revenant à tes trousses ?

II.

La bague de Reine traversa d'inquiétantes lueurs la nuptiale journée.

A midi sonnant, Antonin se trouvait à l'église, au pied de l'autel; à côté de lui, Reine pleurait d'émotion; derrière eux, tous les invités. La curiosité de ces derniers, accrochée aux détails du chœur toujours considéré de loin à travers le prisme de la foi et du mystère, fut tout à coup attirée par un bruit étrange d'une claire et douce résonnance.

Ce fut d'abord un cri douloureux poussé par une voix enfantine, d'un timbre inoui, puis, la fuite de minuscules pieds d'or sur le parquet de marbre, puis, comme une longue plainte très faible, monotone, qui s'éteignit dans une suite de petites palpitations désespérées.

Au moment où Antonin, sur l'ordre du prêtre, avait voulu passer l'anneau d'or au doigt de Reine, il avait senti dans sa main calleuse le doux métal glisser.

Le bijou tomba avec une note triste, puis roula, se perdit, roula...

Le visage du fiancé s'assombrit subitement ; une stupeur courut dans les veines d'Antonin : il lui sembla que l'anneau s'était animé dans ses doigts, qu'il avait fui. Il fut sur le point de s'élançer, de le piétiner comme pour écraser un être vivant et, pendant que la parenté se mettait en mouvement pour rechercher la bague, il demeura agenouillé, pensant : il nous portera malheur.

Enfin, on retrouva l'anneau arrêté à la jointure d'une lourde dalle couverte de casques à cimier et de lierres, qui fermait le caveau d'un seigneur d'autrefois.

La scène du repas de noces le troubla derechef.

Reine, la naïve enfant, qui se sentait joyeuse et fière de son anneau, posait de toutes façons sa menotte alourdie d'or. Soudain, elle interpella Antonin :

— Antonin, qui est-ce ? regarde..., ce n'est pas moi, cela ? Oh ! non, je ne suis pas si laide, n'est-ce pas ? dit-elle avec une petite moue présomptueuse et câline.

Se mirant en sa bague, elle avait aperçu, dans une longue figure jaune, deux grands yeux aux paupières éraillées, qui la fixaient.

Antonin demeure interloqué, puis, très sérieusement :

— Mais tu ne comprends pas? C'est parce que l'anneau est rond...

Alors, il donna des explications confuses, l'invita à regarder dans la convexité d'un verre, cherchant à lui démontrer l'analogie; lui rappela les miroirs de la foire qui les avaient fait tant rire, et beaucoup d'autres choses qu'il embrouilla.

Comme elle n'écoutait plus que pour le plaisir de le voir s'animer, de l'entendre parler, il recommença, appuyant, sollicitant son assentiment avec l'insistance de quelqu'un qui cherche plutôt à se convaincre lui-même, et attachant à l'incident une importance qu'elle ne comprenait point et qui finit par la faire rire.

Mais l'obsession tenaille Antonin; la vue de la bague lui cause une souffrance plus intense parce qu'il est seul à la connaître; la main ornée de Reine lui apparaît blême et sèche comme la main d'une femme morte; et l'oiseau des cauchemars lui tournoie lourdement dans le crâne.

*

* *

La nuit, après un court sommeil, Antonin s'éveilla dans une sensation d'étonnement et de vague inquiétude : les chats-huants ont-ils encore

écorné la lune, que ses rayons sont si trompeurs ? Il ne reconnaît sa chambre pas plus qu'il ne reconnaît l'habituelle conversation en sourdine des choses qui bavardent pendant les heures de la nuit. L'horloge même a-t-elle changé de voix?...

Ah ! l'oublieux ! Et Reine qui repose près de lui ? Ses yeux se rappellent alors et, se tournant vers la fenêtre, aperçoivent les ramages des mousselines qui se dessinent sur la soie bleue du ciel, et toutes les étoiles qui se pressent aux deux vitres claires, puis, derrière les rideaux, comme si elles étaient accourues des quatre coins du firmament pour donner à Reine et à Antonin une lumineuse sérénade. N'y en a-t-il pas même une qui est entrée et qui se fait là toute petite sur la table ?

Mais, celle-là luit d'un éclat perfide et rend au marié le souvenir exact de la réalité.

A cet instant, les heures écoulées défilèrent toutes vibrantes devant Antonin. Il ressentit de nouveau les aiguillons qui, maintes fois déjà, avaient cabré son imagination. Le silence nocturne d'ailleurs est propice aux folles chevauchées d'idées qui s'exorbitent et se démènent ; les ombres sont pleines de génies mal-faisants qui échafaudent sur le front de l'homme

les plus lourds remords, les plus inextricables problèmes.

Il y eut bientôt trois personnes dans la chambre ; ils étaient plus unis l'un et l'autre, Antonin et Reine, à un fantôme qu'ils ne l'étaient entre eux. L'anneau a sans doute joué le rôle d'un maléfice qui empoisonnera leurs joies, sèmera sous leurs pas jalousies et trahisons, mettra sous les boucles blondes des berceaux qui s'apprêtent les germes des pernicieuses fièvres, introduira précocement au foyer les rides et l'indifférence, parente de la mort.. Car la dépouillée se lamente par la voix du chien qui hurle au loin ; elle gémit dans les craquements des meubles et les litanies des cigales ; elle frappe aux fenêtres par l'aile sourde des papillons de nuit. L'anneau de félicité, l'anneau d'aurore et d'éternité, c'est l'anneau du baigneur qui les liera indissolublement à un spectre vengeur, elle, forçat inconscient et pitoyable, lui, forçat et bourreau, souffrant justement pour elle et pour lui.

Ah ! quelle abominable et lâche chose, que d'attacher, à son insu, la malheureuse Reine à une morte qu'elle ne verra point et qui lui déchirera le cœur sans relâche !

Antonin s'agita, en proie aux plus insupportables

tourments, empêché de dormir par les lamentations sans fin de l'intruse.

Il ferma les yeux, le sommeil venait : aussitôt un froid glacial le réveille ; il est couché dans une loge funéraire, à côté d'un cadavre ; la pâle lueur de la promeneuse nocturne est la clarté jaune d'une veilleuse sépulcrale qui s'épand sur les traits de sa froide compagne.

Il referma les yeux : un poids lourd écrasa son corps.

L'anneau d'or était devenu une roue énorme qui roulait sur lui et sur Reine. Le visage de Reine, qui se profilait dans la clarté, lui parut crispé d'une souffrance muette et semblable à la face d'une ensevelie. Antonin se retourna encore ; mais, cette fois, d'un coin d'ombre se dégagea une grande femme pâle dont les paupières mi-closes et bleuies cachaient mal les yeux ternis. Elle marcha vers lui d'un pas lent d'hypnotisée, les mains osseuses sortant de larges manches tombantes tendues en avant.

Antonin ne voulut pas voir, il frissonna, il sentit ses veines se glacer ; mais il était au milieu des revenants ; l'effrénée galopade des chevaux blancs de Rosmersholm ébranlait la maison ; la grande

femme se multipliait, elle était partout, elle était couchée sous le lit; sa tête se montra, ses doigts de squelette se tendirent vers l'anneau, s'accrochèrent à la table comme des doigts déments de noyés aux rives des fleuves peuplés de poulpes enlaçantes.

Jamais drame plus terrible ne s'est joué dans une chambre de ce village; les fils qui ont vu mourir leur mère, les mères qui ont écouté, angoissées, le croup siffler par la bouche rose de leur enfantelet n'ont point soupçonné les peines d'Antonin.

Les imaginations les plus terrifiantes pétrissent son cerveau de folie. Ah! s'il pouvait s'échapper sans éveiller Reine!... Il faut qu'il s'échappe, qu'il fuie cette chambre où les ennemis vont sournoisement l'étouffer...

Il glissa hors de la couche ses jambes tremblantes de fièvre, se vêtit à peine, saisit la bague possédée et, semblable à un malfaiteur, il ouvrit la porte, plein de frayeur de la faire crier, et disparut.

III.

La brise du soir avait balayé les lourdeurs de l'air. Sous l'opulence orientale du ciel, le rêve de cette nuit souriante d'une clarté délicate et douce était poétique et tout blanc.

Le fantastique marié courait le long de la route, d'une allure accélérée et automatique et, comme il ne s'était chaussé que de laine, le bruit de ses pas s'entendait semblable à la fuite d'un fauve muet que l'on traque. Sa silhouette, démesurément allongée, bondissait à côté de lui, nettement découpée ainsi qu'une ombre chinoise sur un écran.

Dans sa paume brûlante, il étreignait l'anneau d'or.

Il se dirigea du côté opposé aux habitations ; quand il eut contourné l'étang dans lequel dormait la dernière ferme du village, il se jeta à gauche, en pleins champs, et continua à courir fiévreusement, retournant vers le clocher qui s'élançait tout mince et tout noir avec, à la pointe fine, son coq nouvellement redoré comme une goutte de lumière tombée de la lune qu'on voyait choir derrière lui.

Mais, les yeux d'Antonin ne pouvaient discerner

ces choses, parce qu'ils ne regardaient pas au dehors. Le mari de Reine ne pensait même pas à l'épouvante qui assaillirait sa femme, si elle venait à s'éveiller seule, au milieu de cette nuit mémorable. Il passa en frissonnant dans des sentiers enfoncés entre les hauts froments très lourds qui ne bougèrent point et, quand il en sortit, il regarda craintif, autour de lui : ne s'attendait-il pas à rencontrer des ennemis en embuscade des deux côtés? — Les avoines, qui s'émeuvent pour des riens, tintèrent, à son passage, de mystérieux conciliabules, chuchotèrent. Inquiet, il tendit l'oreille une seconde, scruta le lointain... ; puis il repartit plus rapide, la tête en avant, comme s'il eût foncé dans une foule qui l'empêchait d'avancer.

Bientôt, il aperçut devant lui une large ligne sombre qui lui barrait le chemin et au-dessus de laquelle s'élevait une manière de gibet.

C'était le mur postérieur de clôture du cimetière et le grand christ aux pieds duquel les défunts reposaient.

Dès lors, Antonin ne releva plus les yeux ; il s'essoufflait, la sueur couvrait ses tempes agitées. Il s'énerva des épis et des herbes qui l'accrochèrent, du souffle que produisait sa course.

Soudain, à quelques mètres du funèbre enclos, il disparut complètement sous terre, comme si elle se fût fendue subitement devant lui. En sentant le sol lui manquer, il poussa un cri d'effroi; puis, semblable à un cadavre que des assassins auraient jeté là, il resta évanoui au fond d'un trou profond et rectangulaire qu'un fermier voisin remplissait, l'hiver, de pulpe de betteraves destinée à la nourriture des bêtes.

Quand il revint à lui, il éprouva quelque peine à se souvenir; une odeur nauséabonde le suffoquait, il n'apercevait que des parois de terre glaise tachée d'une matière grisâtre. Au moindre mouvement qu'il tenta, il ressentit une douleur telle qu'elle lui arracha une exclamation.

Enfin, il se rappela.

L'anneau..., qu'était-il devenu? Dans sa chute, il l'avait laissé s'échapper...

Alors, électrisé par le sentiment qui l'avait chassé de sa couche, il se traîna sur les côtes dans le fond de la fosse, sentant mille couteaux dans ses chairs, prêt à défaillir à chaque effort, trouant l'obscurité de la fixité acharnée de ses prunelles, gémissant et pleurant.

Les doigts tâtaient la terre, impatients, l'émiettaient, suivant les jointures, sondaient les moindres creux, s'enfonçaient dans la pulpe gluante, la triturèrent, fouillant avidement les coins, craignant de laisser un seul endroit inexploré.

Mais, ils ne trouvèrent rien.

Antonin se laissa rouler sur le dos, aussi désespéré que le soldat mortellement atteint qui s'éveille de sa torpeur, la nuit, en plein champ de bataille et qui, vidé par ses vaines tentatives pour fuir les ténèbres et les cadavres, sent un infini désarroi envahir son esprit et son âme en même temps que ses forces.

Il sanglota ; sa voix terrifiée gémit le plus déchirant des *De profundis*, fait de longs cris de douleur, d'humbles supplications à l'amante dont il croyait subir la vengeance, de prières lancées au Ciel, par lambeaux. Les piqûres de ses membres meurtris excitèrent sa fièvre et avivèrent sa peine par le retour des hallucinations qui l'avaient déjà assailli dans sa chambre. Le silence absolu de la campagne endormie lui donna l'illusion qu'il était enfoui pour toujours au milieu d'un vaste désert sans soleil, qu'il ne reverrait jamais plus le jour et qu'en punition d'un crime extraordinaire, il se

traînerait durant des années encore dans cette oubliette, geignant et brisé, à la recherche de l'introuvable joyau...

Il se raidit à cette pensée. La frayeur lui rendit une nouvelle énergie. Il leva instinctivement les bras, tenta de s'accrocher, mais ses ongles éraflèrent les humides murailles de son cachot et il retomba, la face contre la glaise maculée.

Il recommença sa ronde douloureuse; il lui était devenu presque impossible de se mouvoir; aussitôt qu'il parvenait à se soulever, il s'affalait lourdement en criant. Il rampait lentement; mais ses mains continuaient à fouiller la terre avec ardeur, la creusaient, pendant que sa bouche implorait des secours et des pardons et que ses yeux s'exaspéraient à regarder.

Son bon sens s'était dissous sous ce corrodant acide de la peur, contre laquelle son corps affaibli et souffrant n'aurait pu réagir; ce n'était plus qu'une pauvre chair palpitante comme un tronçon de ver perdu sous terre, à la merci d'un esprit jaloux d'avoir vu troubler son amour rendu à la sereine paix d'éternité.

Et toujours, il pleurait, il passait et repassait ses mains sur tous les points de la fosse.

Tout à coup, il sentit l'anneau sous ses doigts!

Le premier rayon de lumière atteignant la prunelle du malheureux, égaré depuis deux jours, dans des catacombes, au milieu d'ossements, ne porte pas à son cœur une sensation plus vive que celle qu'éprouva Antonin au toucher de la bague. Il l'enferma convulsivement dans sa main avec une poignée de terre, tremblant de la perdre encore; puis, d'un effort surhumain et par une suprême volonté, faisant taire ses maux les plus cuisants, il se leva: au-dessus de la fosse, l'approfondissant, le mur du cimetière se dressait, paraissant continuer la paroi d'argile.

Antonin lança la bague dans l'air avec force.

Elle passa dans la lumière de la lune — comme un invraisemblable oiselet d'or qui s'essore joyeusement fuyant la cage, comme une étincelle d'âme remontant à sa source, — et s'évanouit, sans qu'on pût apercevoir si elle continuait à voler vers le ciel ou retombait de l'autre côté, dans l'enceinte des trépassés.

*

* *

Antonin s'affala alors comme une masse de plomb, mais sans une plainte, avec un grand soupir

de soulagement. Tout le poids qui l'oppressait, tous les scrupules et tous les remords qui avaient mordu à même son cœur, tous les spectres qui l'avaient affolé, tout ce monde effroyable dans lequel il avait vécu d'infemales heures, venait d'être lancé loin de lui, avec l'anneau d'or.

Il avait enduré de si indicibles tortures, que les peines physiques les plus cruelles n'avaient plus prise sur ses nerfs tendus et que les pauvres minutes présentes étaient encore les moins malheureuses de sa journée de mariage.

Il avait expié son larcin irréfléchi et si grave : la morte était satisfaite, le calme redescendait en celui qui gisait dans le trou, brisé, mais n'éprouvant plus que la fatigue des labeurs méritoires.

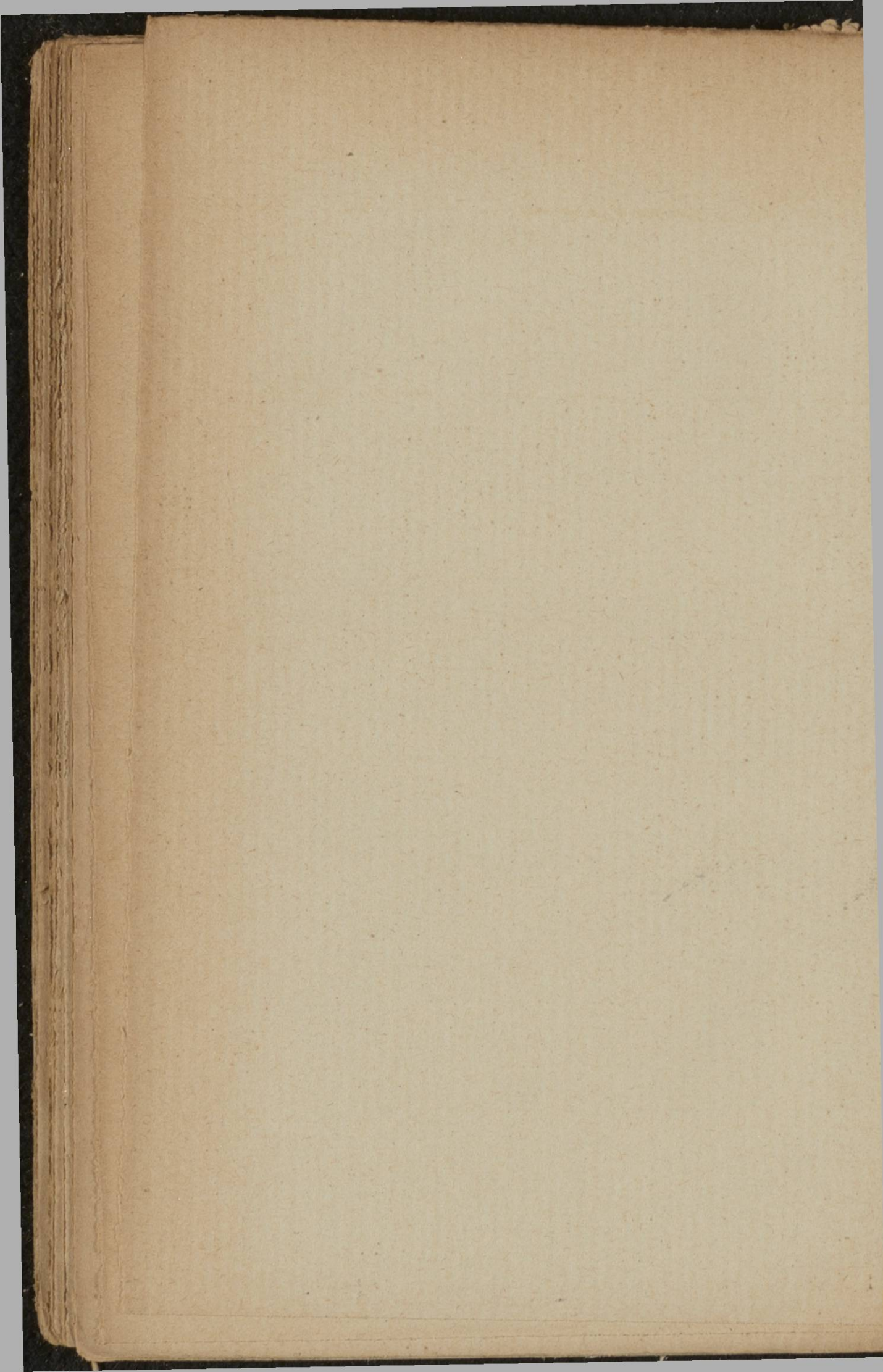
L'aube jetait sa blancheur dans le ciel où les étoiles s'éteignaient une à une. Les champs allaient s'éveiller à l'arrivée des attelages aux naseaux fumants, qui s'ébrouent, joyeux de l'air du matin et de la vigueur nouvelle ; les coqs chantaient dans les cours des fermes.

Antonin se rendait compte de la naissance du jour ; il en jouissait vaguement, insensible à la fraîcheur première, insensible à la double fracture de sa jambe, qui le ferait aller claudicant le long des

chemins jusqu'au jour où il redescendrait, pour de bon cette fois, dans une autre fosse où il ne connaîtrait point l'enfer qu'il venait de subir.



L'ENSEIGNE



L'Enseigne

I.

Sur le coup d'une heure, la principale rue de Blaret est un peu moins calme que pendant le reste de la journée : les couples de chevaux — l'avoine mâchée dans l'ombre des écuries — vont, à pas lourds, reprendre le sillon abandonné sous l'ardente coulée de midi ; sur l'un d'eux, le garçon de ferme assis, les souliers ferrés et terreux battant la peau lisse du flanc, fait sa sieste, le fourcheron de cou-drier au bras. Quelques gens de métiers, maçons, menuisiers, charpentiers, passent, alentis, essuyant du coin de leur tablier de toile la trace de la dernière pomme de terre au lard.

A ce moment, un homme s'arrête à l'entrée du village, à l'ombre de cette petite maison qui em-

piète sur le chemin et qui doit être un ancien bureau d'octroi. Il s'accroupit sur le bras de sa brouette. On n'aperçoit guère, derrière l'énorme malle qu'il amène de Fédan, la plus proche station du chemin de fer, que sa casquette ceinte d'un galon doré.

Il relève sa visière.

Pendant qu'il promène sur sa face congestionnée et ruisselante son mouchoir rouge, il questionne deux ouvriers qui passent :

— Vous ne pourriez pas me dire où c'est ?

Les interpellés s'arrêtent, lisent à haute voix :

A Monsieur,

Monsieur P. J. H. Alexandre le Pédane,

De l'Université de Liège, Faculté de Médecine.

En villégiature chez son père,

Monsieur P. J. F. Guillaume le Pédane,

Hôtelier,

à Blaret.

C'est écrit en grandes lettres, grasses, tirant l'œil, mais cela ne paraît cependant pas très clair aux deux hommes, qui s'interrogent du regard, en répétant :

le Pédane... Faculté de médecine... villégiature...

Ils haussent les épaules, et l'un d'eux finit par dire :

— Ce n'est pas d'ici. Je suis venu au monde dans la paroisse, mon père aussi, je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— Ni moi, ajoute l'autre.

Une femme qui sort de chez elle pour puiser de l'eau est vainement consultée.

Bientôt, les villageois, dont le nombre grandit, entourés des enfants qui se rendent à l'école, forment un groupe admiratif devant la malle.

— C'est un coffre de riche!

— Charmant meuble!

— Hé! hé!...

On fait le tour de la brouette; les têtes se penchent pour bien voir; les mains tâtent le cuir jaune et souple, maintenu par des lattes noires tout étoilées de cuivre, étreignent les poignées rembourrées et douces qui trompent sur le poids, se glissent le long des arêtes aux armatures étincelantes comme de l'or, caressent les coins solidement et luxueusement chaperonnés de métal, se promènent avec tendresse sur les rangées serrées de têtes de clous arrondies et brillantes qui illuminent le dessus bombé de la malle comme de fastueux boutons

de gilet sur l'opulente bedaine d'un boursier. Puis les yeux parcourent l'adresse énigmatique qui s'étale semblable à un fabuleux diplôme ornant la voiture d'un charlatan : les lèvres l'épellent, et il entre tout de suite une profonde vénération dans l'âme de ces gens, pour le possesseur d'un pareil coffre !

En même temps, l'idée prend corps qu'un tel homme n'habite point le village, que la malle s'est égarée :

— Ce n'est pas pour ici.

— Ce n'est sûr pas pour ici.

A ces affirmations, le commissionnaire, qui craint d'avoir fourni inutilement une longue course fatigante, se lève et plisse une moue significative :

— Ehe, ehe...

Mais le garde champêtre survient. On s'écarte devant le petit homme ventripotent, au visage rubicond et bourgeonné.

— N'est-ce pas, Louis, que ce n'est pas pour ici ?

Louis regarde l'adresse monumentale et dit tranquillement, en gaillard pour qui l'état-civil n'a pas de secret :

— C'est la malle de Zante de chez Gagame du Pet d'âne.

Du coup, les rires sur tous les tons partent en fusée, manifestant l'étonnement qu'une chose si simple ait pu tenir chacun en échec; et le garde champêtre, ceint de son auréole d'érudition et d'autorité, continue en souriant de satisfaction.

La malle fut conduite devant la porte de l'auberge de l'*Ane Musicien*.

II.

Le lendemain, un dimanche, Marie, la plus proche voisine de l'auberge, se lève très tôt. Elle ouvre la porte donnant sur la rue, pousse la tête dans la fraîcheur et dit :

— Gagame dort encore.

Quelque temps après, sa mère, s'éveillant à l'étage, pense :

— Il me semble que la bouilloire a une bien jolie voix ce matin...

C'est Marie qui, déjà, chante doucement.

Assister à la grand'messe, à neuf heures et demie, compte parmi les joies de sa semaine; cependant, elle court vite entendre la messe basse de six heures.

A son retour, au lieu de revêtir un jupon court, un caraco et un tablier bleu, pour s'occuper du dîner, elle garde sa robe de dimanche. Elle se contente de retrousser ses manches sur ses bras blancs et ronds et de passer un tablier rouge à pois clairs.

Sans cesser de chanter, elle vaque à tout d'une petite allure pressée. Ses doigts remuent fébrilement plats et casseroles.

Soudain, la chanson s'interrompt, Marie dresse l'oreille, s'immobilise, le coutelet levé dans une main, le légume mi-épluché dans l'autre. Elle se penche vers la vitre, pour regarder au dehors...

Le travail reprend, et la chanson.

Bientôt la tranche de bœuf bout dans la grande marmite, d'où s'exhale une odeur appétissante de thym et de laurier, et les arabesques de vapeur se jouent dans un rayon de soleil.

Il y a un moment de repos.

Marie rabat ses manches. Elle met du soin à ranger, devant un petit miroir appendu au mur, quelques mèches indisciplinées.

La voilà sur le pas de la porte : c'est une belle fleur séduisante de santé et de grâce simple.

Le porche de l'église, qu'elle aperçoit à droite, dégorge sur le préau un flot bariolé : les hommes s'arrêtent un moment et regardent défilier les femmes. L'attention de la jeune fille n'est guère retenue par les toilettes de ses compagnes ; à peine s'aperçoit-elle que Juliette Nandrin porte la robe rose qu'elle eut dernièrement pour les noces de son cousin, le fils du maître d'école de Forcille... Et pourtant voilà bien une chose que tout le monde a remarquée ! — Mais la tête de Marie se détourne

vivement, à toute seconde, pour observer, à gauche, la grand'route qui s'enfonce entre les vergers débordants.

Les villageois s'acheminent lentement, par groupes, vers le café de l'*Ane Musicien*.

Pascal, le charron, salue Marie :

Elle répond :

— Bonjour, Antoine !

Pascal se met à rire ; et Marie aussi.

Où a-t-elle donc ses esprits ?

Soudain, un roulement se fait entendre.

— Tiens, la voiture de Fédan, dit Marie.

Au tournant du chemin, se montre une lourde guimbarde ayant autrefois stationné sur les places publiques de Liège. Elle porte encore, grossièrement frappé au pochoir, un numéro en grands chiffres rouges, surmonté du Perron. Le bas de la caisse d'un vert sombre sale, le dessus d'un gris poussière ; dans les brancards, un épais cheval de labour, à longs poils ; sur le siège, un valet de ferme, voilà le seul équipage de remise de la petite ville voisine.

L'attelage s'arrête devant l'auberge.

Marie devient d'un rouge cramoisi ; ses yeux brillent. Elle avance d'un pas, toute bouleversée d'émotion contenue.

Du véhicule, sort un grand jeune homme habillé à la mode de l'an prochain, une figure pleine, piquée d'une petite moustache blonde retroussée.

Marie a saisi un regard rapide qui se détournait d'elle aussitôt.

Le conducteur payé, l'arrivant relève les yeux.

— Bonjour, Zante, dit Marie.

Zante la regarde ; il fronce les sourcils, puis semble seulement la reconnaître ; alors, avec un petit air protecteur, sans s'arrêter :

— Ah... bonjour.

La pauvre enfant recule, mortifiée, et rentre précipitamment pour qu'on ne voie point ses larmes.

Mais, déjà, plus d'une voisine a souri...

Sans parler des jours de « grand » enterrement, de vente d'immeubles et de kermesse, le dimanche, à dix heures et demie, c'est l'instant où le cabaret de l'*Ane Musicien* a le plus de clients.

Zante, le possesseur de la malle sensationnelle, entre :

— Tiens, le Docteur !

— Ah ! Docteur !

— Bonjour, Docteur !

Les plus humbles touchent leur casquette.

— M'sieu le docteur.

A toutes les mains solides qui se tendent vers lui, à travers les tables, Zante répond, à droite et à gauche, par quelques petits gestes mesurés du bout de ses mains gantées de jaune :

— Bonjour, bonjour.

Il serre les doigts du vieux Gagame qui le considère radieux, et, sans plus de démonstrations :

— Ma malle est arrivée?

Et il disparaît.

III.

Il n'est pas invraisemblable que personne à Blaret ne puisse vous indiquer l'auberge de l'*Ane Musicien*, cependant le plus ancien et le plus important des estaminets de l'endroit.

Un peu en retrait et surélevé au bord de la route, en face presque de l'église, il prend un air accueillant, quoique plein de réserve bourgeoise. Sous les fenêtres, les marchands trouvent une rampe où attacher leur bête et une mangeoire où leur verser l'avoine. Sur le toit, un chasseur-girouette met en joue les points cardinaux. D'un côté de la porte, un treillis en fil de fer abrite la niche où se placardent les avis officiels et les promesses de mariage; de l'autre côté, c'est, encastrée dans le mur, la boîte aux lettres que le facteur rural vient lever chaque matin, sur les dix heures.

On entre de plain-pied dans le café que relève le tapis vert d'un billard. A l'étage, le conseil communal se réunit pour délibérer sur les destinées de la commune. La même salle sert, le samedi soir, aux répétitions des fanfares *les Echos du Geer* et de local à *la Saucietté*, comme on dit

avec respect, cercle fermé, d'allures vaguement politiques, dont les séances ordinaires ne sont guère variées : le dimanche soir, le maïeur et deux ou trois notables jouent leur partie de whist en vidant une bouteille de bourgogne. Une ou deux fois l'an, on donne là des bals fameux qui amènent autour de l'auberge tous les équipages de la Hesbaye.

Et pourtant...

L'*Ane Musicien*, s'il vous plaît? — Connais pas...

Ah! si vous demandiez le *Pet d'Ane*! Le premier enfant vous y mènerait.

*
* *

L'origine du nom est curieuse.

Depuis Noé, l'auberge appartient à la famille Lepédane dont Gagame, le propriétaire actuel, est le représentant. Un jour — et ce jour se perd dans la nuit des temps où Van Dyck peignait son tableau de Savenhem — un grand artiste vint à Blaret et y résida plusieurs mois. Avant de partir, il fit don à l'hôtesse bon enfant d'une enseigne parlante qui décida peut-être de la fortune de l'estaminet.

Un magnifique grison, l'arrière-train en l'air,

dans une énergique ruade, la queue levée, droite et raide comme un bâton de chef d'orchestre, occupe la gauche du tableau. Derrière lui, en demi-cercle, cinq paysans, la figure épanouie, bouche fendue jusqu'aux oreilles, se pignent le nez de leurs deux mains.

Au-dessus, on lit :

A l'Ane Musicien.

Au-dessous :

Lepédane.

L'allégorie réjouit les villageois. Mais le titre sans doute leur parut d'un tour d'esprit déjà plus compliqué. Leur grosse gaieté s'accrocha au jeu de mots rabelaisien, ils s'en tinrent là.

Ce fut l'auberge du *Pet d'Ane*.

Certains faits consacrèrent définitivement l'appellation. Les affiches annonçant les ventes portèrent bientôt, sans exception : *On se réunira, à deux heures, au Pet d'Ane*; et quand le notaire y a passé...

L'enseigne devint un orgueil pour les Lepédane, aubergistes de père en fils : ce fut leurs armoiries. Si bien qu'un jour, on s'inquiéta du dommage que les intempéries pouvaient causer à la peinture et l'on

décida de la remplacer par une copie. Il ne parut plus nécessaire de reproduire les inscriptions.

La pièce authentique, richement encadrée d'or et mise sous glace, est exposée dans la grande salle de l'étage. Elle s'aperçoit dominant la tête du premier magistrat, quand il préside les séances du conseil, et c'est sous le noble geste de l'âne symbolique que sont prises les plus graves décisions municipales.

Un jour, un étranger vint examiner le tableau. Après y avoir promené longtemps et attentivement une grosse loupe, l'avoir regardé de loin et de près, devant, derrière, dans tous les coins, il en offrit trois cents francs.

Gagame sourit ironiquement, comme si on lui eût proposé de lui acheter son âme.

Il répondit :

— J'aimerais mieux vendre un morceau de ma chair !

C'était un mouvement très digne, et un éloquent témoignage de respect envers toute la généalogie des Lepédane, aubergistes, qui l'avaient précédé.

*

* *

Gagame, pourtant, n'a pas voulu que Zante con-

tinuât la noble lignée. S'est-il laissé aveugler par l'amour paternel? La sottise vanité a-t-elle dévoyé son sain entendement, a-t-elle tué en lui la fidélité aux traditions familiales ?

Gagame, resté veuf avec un fils unique, l'a vu jouer de pair à compagnon avec les enfants du bourgmestre et du notaire. Il s'est dit qu'il en ferait un médecin.

Depuis deux ans, Zante est inscrit à l'Université. A Liège, il vit en fils de famille, dépensant à pleines mains les écus dont la bourse paternelle est prodigue. Gagame, ignorant des choses d'école et confiant, croit bénévolement que l'étudiant marche à grands pas vers le diplôme final, ainsi d'ailleurs que Zante le lui confirme.

Ce dernier nourrit un certain mépris à l'égard des braves gens de Blaret. Il n'apprécie guère que leur habitude de l'appeler « docteur » qui le flatte délicieusement. L'oubli volontaire de sa liaison d'adolescence, qu'il juge maintenant indigne de lui, rougit les beaux yeux de la douce et naïve Marie, sa voisine.

Mais, un détail empoisonne son existence d'oisif : c'est l'enseigne, la glorieuse enseigne, l'humiliante enseigne !

Son étroitesse d'esprit lui en fait une tare. Il pardonnerait à son père d'être aubergiste — Murat aussi naquit dans une auberge et étrilla les chevaux — mais être le patron du *Pet d'Ane*!

Ah! combien souvent son amour-propre a saigné cruellement, lorsque, en le présentant, on ajoutait à son nom, presque comme un titre, et certes sans malice : le fils du *Pet d'Ane* ! Du coup, sous ses habits d'une élégance si raffinée, il sentait se recroqueviller tout son être; une honte le mordait aux entrailles...

Etre le fils du *Pet d'Ane*!

Il ne lève jamais les yeux vers l'image abhorrée. Chaque fois qu'il passe en-dessous pour rentrer, l'âne, avec sa musique, lui verse généreusement l'humiliation et la mauvaise humeur.

S'il pouvait faire disparaître la peinture, objet de ses cauchemars! Il lui semble qu'il irait jusqu'à assassiner quelqu'un dans l'ombre...

Mais, il n'y faut point songer, à moins que...

Oserait-il jurer ne pas avoir rêvé, un jour, sans trop d'effroi, que l'estaminet fameux, tout entier, avait été mangé par les flammes.

En ce moment surtout, la célèbre et malencontreuse enseigne le tourmente. Des étudiants, ses

amis, ont promis de venir en excursion à Blaret, pendant les vacances. Il ne supporte pas sans frémir l'idée qu'ils s'esclafferont devant l'âne musicien, qu'ils en feront des gorges chaudes à la rentrée d'octobre. Leur impitoyable moquerie s'exercera sur ce sujet à toute occasion et le beau promeneur des rues de Liège ne se pavanera plus au théâtre, ne fera plus son tour au Carré, ne sirotera plus d'absinthe à la terrasse des cafés en vue, qu'affublé de ce surnom grotesque : le fils du *Pet d'Ane*!

*
* *

Le jour de son retour à Blaret, un festival avait lieu à Hannut. Le meunier et Pascal, le charron, y avaient assisté. Le soir, après souper, assis devant une chope de « saison », au *Pet d'Ane*, ils reparlent de la fête :

— Un monde..., dit le meunier, on n'a jamais vu ça ! J'ai tiré ma montre — il tire sa grosse montre protégée par une boîte en cuivre, doublée de flanelle rouge — j'ai écouté, et j'ai cru que j'avais oublié de la remonter, hier soir, en me couchant.

— Il me semblait que j'avais une petite plume

là, ajoute Pascal, en posant son index dans le creux velu de son oreille.

Le vieux fermier qui écoute, la lèvre un peu pendante, les cheveux tombant en mèches droites jusque sur les joues et les mains croisées béatement sur la bedaine, arrondit les yeux et prononce l'exclamation qui constitue à peu près tous ses discours :

— Queune affaire!

— Vingt-huit sociétés inscrites, déclare le menuisier, un petit homme à figure fûtée, assis seul à deux pas.

— Ce sont les *Echos du Geer* qui ont le mieux joué.

— Oui, surtout leur grand morceau.

— Le sacristain vous a lancé son solo de piston...! On aurait entendu voler une mouche autour du kiosque.

C'est une bonne musique.

— On dit qu'ils ont gagné une prime?

— On ne les reverra pas aujourd'hui.

*

* *

Le maître d'école lutte au billard contre le comptable de la fabrique de sucre de Dolée.

A une table voisine, on joue la partie de cartes. Zante entre dans la salle d'estaminet.

— Docteur!

— Monsieur le Docteur!

Il va s'asseoir près de Pascal.

Pommadé, sentant bon, raide dans son linge trop empesé, une grosse bague au petit doigt, il détonne dans ce milieu simple et tranquille.

— Babette, donnez-moi un stout!

Babette, la servante, ne comprend pas, regarde...

— C'est la bière noire en bouteilles, à gauche près de l'escalier, explique Gagame.

Le petit flacon de bière anglaise, posé devant Zante, apparaît comme un intrus en compagnie des honnêtes grands verres de « saison ».

— On s'apprête à se reposer de ses fatigues, Docteur? demanda le menuisier.

— Oui, je n'en suis pas fâché; ce travail continu de la tête... répond Zante, en se passant la main sur la figure.

— Ah! oui, le travail de tête, le travail de tête...

Zante fronce les sourcils, regarde le plafond, tire un paquet de cigarettes, le présente d'un air indifférent à ses voisins qui remercient, en allume

une après avoir enlevé délicatement, de ses ongles longs et soigneusement limés, les brins de tabac qui dépassent. Il aspire une grosse bouffée, prend un temps — puis, lève le menton, et renvoie lentement la fumée, par les narines, en un long et mince filet que le vieux fermier, le meunier et Pascal suivent avec admiration.

— Oui, reprend Zante — superposant les jambes d'une autre façon et regardant sa cigarette — quand on a bloqué, durant six ou sept mois, le grec, le latin, la physiologie et la psychologie..., je ne vous dis que ça !

— Queune affaire ! soupire le vieux fermier.

Le menuisier, le menton dans la paume gauche, regarde Zante fixement, comme s'il se trouvait devant une pièce rare.

— Il en faut bien savoir, tout de même, pour être docteur !

Après un moment :

— Mais il y a une chose que je n'ai jamais comprise, ajoute-t-il, en relevant le tronc — et dans son œil s'allume une petite lueur malicieuse : c'est que la terre tourne... Comment tourne-t-elle ? Comment le voit-on ? Sur quoi tourne-t-elle ?

— C'est bien simple, fait négligemment Zante. La partie de billard est terminée. L'instituteur,

le comptable et les joueurs de cartes se sont rapprochés. Zante tient l'assemblée suspendue à ses lèvres.

Alors, réunissant les vagues notions de cosmographie qu'il a retenues, il confond, en une monumentale explication, les preuves de la sphéricité du globe, les hypothèses sur les marées, la rotation et la révolution de la terre et la théorie des éclipses, Laplace, Képler et Copernic.

Peu à peu, cependant, il sort des nébuleuses, devient plus clair :

— C'est le soleil et la lune qui, par leur pouvoir combiné, font tourner la terre comme une toupie. Le mouvement est tellement rapide, que nous ne nous en apercevons pas. Mais, ce qui le prouve, c'est le jour et la nuit.

Quand la lune passe devant le soleil, c'est la nuit.

— Naturellement, appuie le maître d'école. Tenez, si je mets la main entre la lampe et le porte-allumettes, le porte-allumettes est dans l'ombre : c'est la nuit. Le porte allumettes, c'est la terre ; ma main, c'est la lune ; la lampe, c'est le soleil.

Le magister rallume sa pipe.

Les auditeurs ont compris ; ils redoublent d'attention, leurs regards s'éclairent.

Zante reprend gravement, dédaigneux de l'intervention du pédagogue :

— Supposez que le porte-allumettes soit le soleil. Ce verre — il saisit le verre rempli qui se trouve devant le meunier — c'est la terre. Elle va comme ceci... Quand elle arrive ici, c'est le printemps. Là... c'est l'été.

— Maintenant, donc, dit Pascal pour prouver qu'il suit.

— Parfaitement !

Zante regarde le charron avec sympathie et continue à glisser le verre du côté de l'automne. Mais il rencontre le bord de la table et... voilà la terre et son contenu dans le sarrau du vieux fermier, qui semble l'avoir bien tendu sur ses genoux pour recevoir le liquide.

D'un coup, sans quitter sa grave figure de mouton, le censier se lève, laisse dégouliner sur le sol la mare suspendue entre ses jambes :

— Queune affaire ! queune affaire !

Le menuisier rit sans retenue, à gorge déployée.

— C'est la mer qui a débordé, censier ! Ha ha ha !

La servante essuie le parquet et le fermier, dépouillant sa blouse qui va sécher devant le feu de

la cuisine, reste en manches de chemise à écouter la fin de la leçon.

— Quand la terre a fait un tour entier, reprend Zante, il y a une année de passée.

— C'est clair! déclare l'instituteur.

Un moment de silence, on réfléchit.

Zante synthétise sa démonstration :

— Il y a bien longtemps que Ganymède — c'est le titre d'une saynète ordurière qu'il a entendue dernièrement dans un café-concert — a affirmé que la terre tourne, et c'est même pour cela qu'il a été brûlé par le pape lui-même, en place de Grève.

Le menuisier est resté le menton dans la main, très attentif en apparence, avec un soupçon de sourire dans le coin de son petit œil rond.

Il relève la tête.

— Enfin, milbieu! conclut-il, si elle tourne, elle tourne sûrement sur quelque chose!

— Il faut avoir fait des études pour bien comprendre, dit le meunier.

Satisfait de sa supériorité, Zante monte, pour aller passer un quart d'heure à la « Saucietté ».

— Docteur.

— Bonsoir, Docteur.

— Monsieur le Docteur.

IV.

La matinée de l'Assomption fut, pour Blaret, extraordinaire. Les étalons primés dans les derniers concours devaient se représenter devant la commission officielle, appelée à constater leur présence dans la contrée et la perdurance de leurs formes.

Les animaux, conduits par leur fidèle cornac, remplissent, vers dix heures, la rue principale.

Leur exubérance de vie les empêche de marcher. Ils avancent de guingois, d'une allure sautillante. Ils rebondissent à chaque pas, comme sous l'action d'un contact électrique. Leurs orbites dilatées ont des regards graves et froids aux rayons d'acier. Leur tête est semblable à celle des bêtes fixées, frémissantes, dans les bas-reliefs qui racontent les triomphes romains : ramenée au poitrail, elle tend, tel un arc puissant, leur large et nerveuse encolure.

Les étalons passent deux fois, au trot, dans la double rangée des connaisseurs et des curieux ; puis, ils reviennent devant le jury, installé sous les fenêtres de l'auberge.

Les juges, éleveurs, vétérinaires, examinent, se risquent à tâter rapidement, avec précaution.

Au milieu du groupe des spectateurs qui se tiennent à distance, l'étalon s'érige, écrasant et majestueux, symbole et dieu de ce pays de labour : et tous les regards montent vers lui, en faisceau d'admiration.

Blaret renferme, ce jour, la vraie aristocratie hesbignonne. Non pas les seigneurs fluets, descendants des croisés, qui vivent sobrement dans leurs châteaux, l'été, qu'on voit passer rapidement dans leur calèche et à qui l'on tire sa casquette. Mais l'aristocratie de ceux qui font venir des océans d'épis d'or ondoyant dans les champs, qui possèdent nombre d'aumailles bleues dans leurs étables, qui boivent vaillamment du bourgogne de complies à matines, et jouent, sans broncher, le prix d'une vache sur un coup de dé.

L'*Ane Musicien* ne désemplit pas ; on y fit ripaille, du matin jusqu'à très tard dans l'après-midi. A la vesprée, les menues auberges des environs virent repasser les gros censiers, rouges et taciturnes, et plus d'une fit encore grasse journée de ce que le *Pet d'Ane* avait laissé au fond des bourses.

La veille, les amis de Zante lui avaient annoncé qu'ils arriveraient la semaine suivante. Tant que cette visite n'était pas imminente, il avait conservé un certain calme; la lecture de la lettre le jeta dans une excessive agitation. Ses doigts se crispèrent sur le papier, il blémit. Le voilà en proie à un véritable cauchemar. Il marche du cabaret à sa chambre, de la route au jardin, fiévreusement, l'œil fixe, se mordillant le pouce. Tout à coup, sa mauvaise humeur, comme un torrent qui remonterait en bouillonnant vers sa source, se retourne contre la vexante enseigne et se change en une vive colère. Enfin, sans attendre le souper, il va se jeter sur son lit.

Plus tard, son père, inquiet, vint entrouvrir la porte et demanda :

— Es-tu malade, Zante? Qu'as-tu?

Il répondit sèchement :

— Rien; laisse-moi tranquille.

Le vieux descendit, n'osant insister.

La nuit, Zante ne peut fermer l'œil. L'obscurité assombrit encore ses idées.

Il ne faut plus penser à retourner à Liège, c'est sûr. Il restera au village, au milieu de ces paysans obtus qu'il méprise, menant une vie de nature à

le séparer du monde et de ses plaisirs, pour en faire inévitablement un rustaud. Il restera Pédane comme tous les Pédane et, après quelques années passées bien inutilement à l'université — il ne se fait de ce côté aucune illusion — il deviendra patron du *Pet d'Ane* et geindra au long des jours, de sentir ce qu'il porte en lui de supérieur écrasé par cette enseigne de malheur.

Puis, quelle femme voudra de lui? Une paysanne informe et ignorante, qui trouvera bonne la situation du cabaretier et mettra sa gloire à servir des pintes et à éblouir les autres villageoises, de ses rubans orange et de ses chapeaux grotesques! Est ce la destinée d'un gaillard tel que lui? De même qu'on dit maintenant : le vieux Gagame, on l'appellera plus tard le vieux Zante, le vieux Pet d'âne!

Le matin, il se lève fatigué et mauvais.

En compagnie des fermiers, des bourgeois de marque qui se sont donné rendez-vous au concours d'étalons, un malaise ne le quitte point.

Il parle familièrement à tous, tous l'appellent par son prénom, mais son milieu lui manque, il y a là un hôte gênant. Autant il se réjouit de rencontrer ces gens à la ville, de les inviter à entrer

avec lui dans un luxueux café où il se donne des airs de seigneur et où il se sent fier de ce que les garçons obséquieux crient bien haut son nom — « On voit bien que vous êtes connu ici, Docteur ! » — autant il souffre de les voir à Blaret, humilié par la ronde bonhomie de la paternelle demeure à la truculente enseigne.

Comme il vient de passer près d'un groupe, il entend quelqu'un qui dit :

— Vous ne le connaissez pas?... Mais, c'est le docteur, le fils du *Pet d'Ane* !

Vers onze heures, ennuyé, il enfourche sa bicyclette et part sans but déterminé. Il roule vers Dolée, passe à Heers, à Roclenge, à Faublaret, buvant un verre de liqueur et remontant à bécane.

La nuit tombe quand il rentre à l'auberge, où il trouve chambrée complète. La matinée a répandu sur le reste du jour le reflet particulier des lundis de kermesse. Dans la salle d'estaminet, l'actualité fournissant ample et intéressante matière aux conversations fait oublier billard, bézigue et piquet.

Gagame, installé à une table, la pommette et l'œil allumés, pince un cigare dans le coin de sa vieille bouche édentée, et claque bruyamment des

lippes en lâchant coup sur coup des jets de fumée : il a beaucoup trinqué avec les clients.

Zante s'assied seul près de la porte qu'il entrebâille et s'évente de son mouchoir. Les clients respectent son isolement voulu et continuent leurs propos.

— On en a encore bu quelques-unes ici, aujourd'hui!

— Je voudrais voir le tas de celles qu'on y a vidées depuis cinquante ans!

— Ah! ça... ça. Il a passé plus de bourgogne dans ma cave que d'eau dans la Mulhe, assure Gagame.

— Le *Pet d'Âne* a vu de fameux gosiers !

— Personne n'a battu le vieux maieur! Quand il avait sa demi-douzaine de flacons dans le corps et que ses partenaires s'éclipsaient sans mot dire et retournaient en longeant les murs, il s'attablait devant cinq aunes de saucisse fricassée avec un quarteron d'œufs; puis, il recommençait! Un rude homme!

— Il n'y avait guère que le gros Hardy, le marchand de grains de Loumale, qui pût lui tenir tête. Ah! un gaillard aussi celui-là!

Les esprits s'enivraient au souvenir de ces goinfres de qualité.

— Mais on n'a jamais bu ici, ni ailleurs, comme le jour de l'élection d'Isidore Dessartais. L'affaire avait été chaude. Ceux de Valeine vinrent rechercher leur bourgmestre en triomphe. Je vois encore leurs quatre chars garnis de fleurs et de drapeaux et attelés de six chevaux. Les ouvriers qui étaient dessus avalaient le champagne par grandes pintes, d'un trait ; ils appelaient cela, en riant, de la « bière blanche ». Là, sur la place, le monde était si serré, qu'on n'aurait pu jeter une « cens » en l'air. Alors, le représentant a parlé, de la fenêtre de la salle, et on a applaudi et crié pendant un quart d'heure, que tout le *Pet d'Ane* en tremblait.

— Et quand le tapage fut apaisé, la grande Mêle, qui travaillait à la ferme de Valeine, à la saison des betteraves, cria, seule, de toutes ses forces, montée sur une brouette :

— Vive Moncheu Zidaure !

Les applaudissements redoublèrent ; on hissa Mêle sur un des chars et on lui fit boire aussi une grande chope de bière blanche.

— Ce jour-là, déclare Gagame, j'ai vendu quatre cent cinquante-neuf bouteilles de champagne, sans compter les autres vins.

— Milbieu ! Milbieu !

— Queune affaire!

Une floraison multicolore de souvenirs soudain pousse, touffue, et emplit le cabaret d'une fierté dont les hommes se grisent.

L'histoire de la vieille auberge se déroule en une théorie de tableaux colorés et animés, auxquels chacun donne son coup de pinceau avec ardeur et plaisir, comme s'il reconstituait le village d'autrefois et revivait les années de sa propre vie.

Zante, lui, n'y voit que l'histoire de son humiliation personnelle; il se tourne, se retourne, sourit ironiquement, s'éponge. Finalement, il déploie les *Nouvelles de Hesbaye* et paraît plongé dans la lecture des annonces des marchands de graines de betteraves ou de tourteaux d'engrais.

Mais, il écoute malgré lui.

Ce sont d'abord les grandes journées d'élection, les bals mémorables; ensuite, dans la remise du *Pet d'Ane*, la population entière défilant devant le gendarme à qui le cordonnier planta son tranchet dans le cœur, parce que le galonné avait lutiné Mardjosèphe: le cadavre paraissait énorme, étendu sur une gerbe de paille, plein de sang, avec ses bottes et ses aiguillettes...

Puis, le mariage de la fille du sénateur : tout ce que l'armorial du pays avait de plus huppé — princes, comtes, barons, chamarrés et décorés, nobles dames décolletées et vêtues de robes châtoyantes dont la moindre valait le prix des récoltes d'une année — fut réuni au *Pet d'Ane*. Le parquet de la salle de l'étage aux murs tendus de feuilles vertes, était caché sous d'épais tapis qui descendaient aussi les escaliers et qui traversaient le cabaret masqué par les fleurs les plus opulentes des serres du château. Les tapis se continuaient au-dehors, sur la route, formant, de l'auberge à l'église, un chemin moelleux bordé d'orangers et de guirlandes et passant sous des portiques. Les innombrables voitures qui avaient amené la noce au *Pet d'Ane*, se rangèrent directement sur le préau, près du Calvaire. Le cortège, selon le vœu du vieux comte, alla à pied, à l'église, déroulant entre les curieux émus et sympathiques, massés à droite et à gauche, des splendeurs que les villageois s'imaginaient ne pouvoir exister que chez les rois.

Semblables au refrain du long cantique magnifiant le *Pet d'Ane*, après le rappel des grandes scènes, les exclamations se succèdent, jusqu'à ce

qu'un nouveau conteur évoque d'autres faits mémorables.

— Milbieu!

— Jamais plus, on ne verra ça!

— Queune affaire!

— C'est par la porte du *Pet d'Ane* qu'on entre dans la grande confrérie, dit le menuisier; tout le monde y passe!

Au fond des cœurs, des souvenirs personnels s'éveillent, attachant directement l'un et l'autre au *Pet d'Ane*. Les têtes se montent, les pipes s'éteignent, se rallument, se bourrent de nouveau; les chopes se vident à plus vastes lampées que ne le commandent la sobriété et l'économie ordinaires des hôtes.

Gagame, d'abord petit et tassé derrière une table, se relève au fur et à mesure que se célèbrent les fastes de sa glorieuse demeure. Il lui semble que ce qui l'entoure, comme lui-même, grandit graduellement; les murs reculent, le plafond s'exhausse, le cabaret s'élargit et se repeuple de ces générations qui s'y sont successivement réjouies ou attristées et qui s'y pressent de nouveau et simultanément, en une foule bigarrée et reconnaissante, pour assister à une cérémonie extraordi-

naire, dont lui, Gagame, est l'extraordinaire officiant.

Zante, au contraire, s'est effondré par degrés.

Quoi de glorieux, dans tout cela ! Il n'y aperçoit que les étapes d'une domesticité lucrative. Ses aïeux ? Domestiques de candidats politiques, domestiques des seigneurs, domestiques de la commune, domestiques des domestiques, domestiques, bouffons méprisables, se laissant affubler d'un surnom ridicule, le perpétuant volontairement par cette sottise enseigne !

Où donc son père a-t-il eu ses esprits, quand il a résolu de faire de son fils un médecin ? Peut-on devenir médecin dans un village où tous vous appellent : Zante du Pet d'âne !

Il s'imagine encore ses amis devant l'enseigne : ils ne pourront se contenir ; un peu jaloux, ils éprouveront une joie mauvaise à l'humilier ; ils se lanceront des coups de coude sournois dans les côtes, puis se regarderont et éclateront de rire tous ensemble, pendant que Monsieur Alexandre Lepédane, de la faculté de médecine, Université de Liège, fils de M. Guillaume Lepédane, hôtelier, rougira et mourra de honte !

Une sueur froide mouille le front du docteur.

— Non, c'est impossible! La mort lui paraît préférable aux galères de l'humiliation perpétuelle.

Il se remue sur sa chaise, la figure congestionnée, le regard sombre. Une volonté tyrannique s'installe dans son étroit cerveau et le remplit entièrement. Les projets les plus criminels se succèdent dans son imagination, sans qu'il éprouve le moindre scrupule, la difficulté seule de l'exécution immédiate les lui faisant rejeter. Il ne connaît plus la raison: il faut que l'enseigne disparaisse!

Mais, l'enseigne disparue, le cabaret n'en resterait pas moins le *Pet d'Ane*; on rehisserait sans retard une nouvelle copie au-dessus de la porte... Réflexions trop naturelles et trop simples pour un esprit borné et surexcité.

Il faut que l'enseigne disparaisse! Chaque seconde fouette de la même lanière sa pauvre cervelle qui s'affole et perd la notion du temps; et chaque seconde aussi lui paraît la dernière qui le sépare de l'effrayante catastrophe.

Soudain, il se lève et sort sans rien dire.

Son père croit qu'il va retrouver les notables de la « Saucietté ». Non, il se rend dans sa chambre à coucher, dont la fenêtre surmonte l'enseigne. Il ouvre doucement la croisée.

La nuit est douce et fleurie de discrète clarté. Une bonne odeur verte monte des bouquets d'arbres voisins. L'église se dresse toute blanche, le bleu des ardoises du clocher brille à la lune. Çà et là, quelques points lumineux marquent à peine le village. On entend distinctement le bavardage des eaux de la Mulhe qui traverse le verger.

Pendant que le chœur des villageois chante la gloire séculaire de l'auberge et que l'encens monte en nuages épais vers l'âne à la queue superbement brandie au ciel, Zante examine l'enseigne.

De près, elle est énorme : elle prend la largeur de la porte et couvre complètement le pan de mur. Le menuisier l'a construite en plein chêne de cinq pouces d'épaisseur. Au-dessus, quatre clous à patte, de la grosseur d'un bon doigt, pénètrent profondément dans la muraille et enfoncent, dans le bois dur, leurs ongles de fer. Deux l'agrippent de côté ; apparemment, quatre autres la soutiennent à la partie inférieure.

Zante demeure immobile à penser. Ensuite, il se glisse hors de la pièce, descend, étouffant le bruit de ses chaussures, arrive dans le corridor, écoute : le cabaret est toujours bruyant.

Il traverse la cour et entre dans la remise où il

dérange un gros rat qui s'enfuit en heurtant quelque chose. Zante tâte assez longtemps au milieu de l'obscurité.

Comme il revient dans le vestibule, la servante ouvre la porte du café pour se rendre à la cave. Il se rejette vivement en arrière, pareil à un voleur, et attend, derrière le mur, qu'elle soit partie. Alors, il remonte, à pas de loup toujours.

Sous son veston, il dérobe un de ces grands ciseaux qui fendraient un crâne comme on ouvre une noix.

Il regagne sa chambre et ferme la porte avec tant de précautions qu'on n'entend point tourner la clef dans la serrure.

Alors, il observe le dehors, à droite, à gauche, s'efforçant de trouer les ombres, de prolonger ses regards jusque dans les perspectives les plus éloignées.

Rassuré, il engage le buste entier dans l'ouverture de la fenêtre, et, au moyen de son instrument, il fait sauter rapidement, d'un coup sec, la tête d'un des clous qui fixent la patte de l'attache principale.

Le fer se rompt avec un grincement de souffrance.

Le bruit des pas d'un cheval oblige le docteur à se retirer; il voit passer, à grande allure, le cabriolet du notaire qui se soulève pour regarder dans le cabaret. Puis il reprend son travail. Bientôt l'enseigne n'est plus assujettie que par le bas.

Le front de Zante est pâle et humide.

Le malfaiteur pousse pour détacher la planche: elle résiste. Il appuie des deux mains: elle crie en tournant sur son arête inférieure. Son poids va l'entraîner... Alors, il est saisi de frayeur et la ramène violemment contre le mur.

En bas, quelqu'un ouvre la porte. Cela projette au-dessus de la route une belle raie de lumière où se précipite en formes molles et rondes un véritable flot de fumée.

Et la voix de Gagame résonne, enthousiaste :

— Je ne la dépendrais pas pour un empire !

Alors, Zante se couche, confiant au hasard, qui est plus souvent complice des fourbes que des honnêtes gens, le soin d'achever son œuvre de filiale scélératesse...

Dans la salle d'estaminet, la séance de résurrection a continué. Lors de la sortie de Zante, revivait l'année de la guerre.

Un régiment d'infanterie était cantonné à Bla-

ret, et le *Pet d'Ane* avait acquis un nouveau lustre par les uniformes des officiers, dont la plupart prenaient là leurs repas. L'auberge, c'était le quartier général : les estafettes y arrivaient régulièrement au grand trot des montures ; le drapeau flottait en permanence, caressant de ses plis le facétieux bourrico ; la musique militaire y jouait à l'heure du dîner. Période de gaieté et de bombance dont les fanfares guerrières secouèrent la torpeur du bourg et pendant laquelle aussi les jeunes filles s'attifèrent davantage.

Les soldats, une fois le fournement astiqué, aidaient le laboureur à faucher le blé, à lier la gerbe, à la hisser sur le char et à la tasser dans le caveau de la grange. Les officiers faisaient à l'auberge d'interminables parties de billard et de cartes.

Un jour, on entendit, pendant douze heures, un bruit sourd qui paraissait sortir du sol. C'était Sedan qui grondait. Quelque temps après, le régiment, en tenue de route, encombrait les rues. Les chevaux de l'Etat-major piaffaient devant le *Pet d'Ane*. Après l'émouvant salut au drapeau, le tambour-major lança dans le frais soleil le gros pommeau d'or de sa canne majestueuse et : plan, plan,

plan! plan, plan, plan! — Adieu, les joyeux petits pioupious!

Bien des cœurs se serrèrent, lorsque la troupe enfla la route de Huy. Les enfants n'accompagnèrent-ils pas, sans le savoir, leurs chers soldats jusqu'à Chapon-Seraing, au haut de la crête? Quand ils aperçurent la grande Meuse argentée, ils se jugèrent très loin, et retournèrent tristes au village qui leur parut vide.

— Quand ils partirent, dit Gagame, il n'y avait plus dix bouteilles de vieux bourgogne au *Pet d'Ane*.

L'an dernier, un corps d'armée, venant du camp de Beverloo, se rendait aux manœuvres en Condroz. Un général suivi de son aide-de-camp s'arrête devant l'auberge. Gagame paraît aussitôt, la casquette à la main.

L'officier sourit en le regardant.

— Ah! Gagame!

Gagame n'en revient pas et balbutie :

— Monsieur le Général.

— Tu ne me reconnais pas? Il y a longtemps, en effet, que nous ne nous sommes vus. Te souviens-tu du lieutenant d'Everluge, de 1870?

Alors, Gagame se souvint; mais il eut bien de

la peine encore à se figurer que le gros général moustachu et tout blanc était le jeune sous-lieutenant boute-en-train de l'année de la guerre.

— Après trente ans ! répétait Gagame, il se souvenait du *Pet d'Ane* ! Il a maintenant le plus haut grade, c'est lui qui commande après le Roi.

— Oh ! ce n'est d'ailleurs pas le seul général qui soit passé par ici, hein, Gagame ? dit le charron en clignant de l'œil.

— Le plus grand de tous les généraux de l'univers s'est assis là, déclara Gagame solennellement.

Il montra la place à côté de la vieille horloge.

Il y eut un silence.

— Comment ça ? demanda un jeune, étonné.

Alors, Gagame Lepédane recommença lui-même, au milieu de l'attention générale, l'histoire célèbre entre les fastes de l'auberge, et que la plupart connaissaient déjà.

— Mon père — que Dieu ait son âme ! — me l'a contée bien des fois.

« Il » suivait avec son armée la route de Liège à Tongres. Tout Blaret alla à Oreye pour le voir passer. Mon aïeul monta dans son camion avec sa femme et ses enfants et prit le même chemin que les autres, après avoir bien recommandé à la

vieille Geneviève, restée seule, de n'ouvrir à qui que ce fût.

Ils étaient partis depuis une heure, quand un cavalier frappa à la porte. La servante poussa la tête à la fenêtre de l'étage :

— Que voulez-vous, Monsieur ?

— Ouvrez, j'ai faim et je suis fatigué.

— Mes maîtres sont dehors et m'ont défendu de laisser entrer personne.

L'officier parlementa : il ne désirait que se restaurer ; pas un chat à trouver au village.

Sa mine rassura sans doute Geneviève, qui avait bon cœur. Quand il fut entré, elle lui dit :

— Il y a beaucoup de soldats dans le pays. Mes maîtres ont fermé les caves et les armoires ; je ne puis vous donner qu'une tartine de pain noir et un verre de « middel ».

— Va pour ça ! répondit l'inconnu.

Tandis qu'il mangeait rapidement, il remarqua un mouvement dérobé de la servante :

— Ah ! tu prises ma brave femme ?

— Ah ! Monsieur, ne le dites pas ; mes maîtres l'ignorent et s'ils l'apprenaient, ils me mettraient à l'huche.

— Ils ne sont pour sûr pas si méchants ! Mais, où sont-ils donc, tes maîtres ?

— Ils sont allés, comme tout le monde, sur la route d'Oreye, pour voir passer Napoléon.

L'homme sourit.

— Tiens, dit-il en présentant à Geneviève une tabatière gravée qu'il tira de sa poche; tu diras à tes maîtres que voilà le portrait de celui qui est venu.

Il partit.

Mon grand-père et sa famille rentrèrent le soir, déçus : ils n'avaient pas vu Napoléon.

Alors, Geneviève, qui était femme, sentit sa langue brûler et, après bien des réticences — et aussi mille assurances de ne pas être grondée, que ses maîtres piqués de curiosité ne lui marchandèrent point — elle raconta la visite de l'étranger et montra le présent.

— Grand Dieu ! C'était Napoléon ! Napoléon lui-même qui était venu au *Pet d'Ane* ! — Du village entier, la vieille Geneviève seule l'avait vu et lui avait parlé !

— Il s'est assis là... répète Gagame. — Et tous les yeux se fixent avec étonnement et persistance sur l'endroit illustré par le conquérant. — La tabatière est dans mon armoire en haut.

— Milbieu !

— Quand je vous disais que tout le monde a passé au *Pet d'Ane* ! Je suis sûr que le bon Dieu s'y est arrêté quand il a parcouru la Hesbaye avec saint Pierre.

Le maître d'école prend la parole :

— On vient au monde, et le parrain paie à sa commère un verre d'anisette au *Pet d'Ane*. On rentre au *Pet d'Ane* pour se marier. On meurt, et ceux qui vous ont conduit au cimetière reviennent de là au *Pet d'Ane*, pour y reparler de vous...

Il est tard. L'enthousiasme, par l'escalier des petites heures, s'est hissé très haut.

Le *Pet d'Ane* apparaît aux hommes comme l'aboutissant de toutes les joies et de toutes les tristesses. Ce n'est plus l'auberge, c'est le cœur vivant de Blaret, c'est Blaret même !

Gagame devient une espèce de demi-divinité familière et bonne, commise à la garde de cette arche patriale dont l'anéantissement s'identifierait avec l'anéantissement du village.

Et voilà que le meunier, un peu gris, crie :

— Vive « li Pet d'agne » !

Gagame n'a jamais éprouvé un tel bonheur ; son âme s'épanouit :

— La journée a été bonne, nous allons boire un verre de champagne.

La liqueur mousseuse pétille dans les longs verres. La générosité de l'hôte et l'effet de nombreuses chopes sèment le délire :

— Vive Gagame!

— Vive le *Pet d'Ane* !

— Vive l'Ane!

— Ah! ça, l'enseigne c'est le porte-bonheur! dit Gagame devenant soudain plus grave.

— A la santé de l'âne!

Il est une heure après minuit. La localité dort dans l'obscurité et le silence. L'auberge seule reste éclairée, semblable au cœur qui ne cesse de battre pendant le sommeil. Et cette trentaine d'hommes, debout, célèbrent une solennité dont les rites ne sont prescrits nulle part, mais dont ils sentent l'intime signification.

Au bout de leurs bras, ils poussent le bouquet étincelant de leurs verres entrechoqués, vers l'endroit où pend la peinture magnétique. C'est l'âme même de Blaret qui rend hommage à son grand fétiche.

— Ça, c'est le porte-bonheur! reprend encore Gagame. Après moi, on fera comme on l'entendra, mais tant que je vis, je ne la dépendrais pas pour un empire!

V.

Le pinson qui secoue ses plumes à l'aube, à l'orée de la fraîche sapinière, n'est pas plus dispos et plus gai que Gagame apparaissant sur le seuil de sa demeure, le lendemain de la mémorable soirée de l'Assomption.

Son petit corps bien droit, sa figure de vieux campagnard, rasée, à la peau colorée et tendue sur l'os, l'œil clair, il rafraîchit dans ce bain d'air matinal ses idées un peu surexcitées la veille. Il échange un propos avec les passants. Ses regards se promènent caressants sur les choses familières, de la place à la grand'route où de petits nuages de poussière, çà et là, se soulèvent et esquissent une rapide et fondante pirouette.

Gagame lève les yeux vers le clocher et pense :
— La journée ne se passera pas sans pluie.

Il raffermit sa bretelle sur l'épaule et, laissant son pouce dans l'entournure, il enfile le corridor, s'arrête un instant dans la cour, à compter avec satisfaction les bouteilles vides, et pénètre dans le verger.

Les arbres alignent sur l'herbe de longs che-

mins d'ombre. Ils sont chargés de fruits que le soleil colore.

Gagame, le nez en l'air, évalue la récolte. Il coupe, à la haie, une jeune pousse d'aubépine et la mordillè.

— Il faudra, se dit-il, que le tonnelier examine le pressoir et nettoie la cuve. Il sera temps aussi qu'on rince les barriques pour le vinaigre et les tinettes pour le sirop.

Le vent capricieux s'est levé. Il souffle par lubies, violemment. Les jeunes pommiers, comme des garnements qui se rebiffent, secouent brusquement leurs têtes.

Gagame donne un coup d'œil à l'étable — la noire est au pré —, de son pas de maître qui fait sa tournée, entre dans la salle du cabaret, y allume un cigare, de ceux que fume « la Saucietté », et revient sur le pas de la porte.

Il éprouve un grand bien-être et il croit sentir la vie lui couler dans la poitrine tout ce qu'elle peut donner de bon.

Le ciel est bleu. Les oiseaux chantent autour de lui. Les feuillages s'agitent. Les spirales de fumée du cigare du maître du *Pet d'Ane* s'envolent rapidement au loin, au diable, avec tous les soucis !

Il vient d'acheter, il y a trois semaines, une par-

celle de terrain, située sur la place aussi, à quelque quarante mètres de l'auberge. Là, s'élèvera l'habitation de son fils. On jettera les fondations au printemps prochain. Ce ne sera pas une construction ordinaire : à un docteur, il faut une demeure relevée. Gagame la voit s'édifier devant ses yeux : rez-de-chaussée en pierre bleue, une entrée cochère, pour la voiture. Deux fenêtres à droite, deux à gauche ; deux étages : quelque chose de cosu. Derrière les vitres, de grands rideaux grenats, pendant droit, et des jardinières en cuivre massif..., comme chez le notaire. Une porte en chêne richement sculptée et — au milieu du panneau principal, sur une plaque brillante :

Alexandre Lepédane

Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Zante se mariera, il n'aura qu'à choisir ; il aura des enfants qui, chaque matin, viendront retrouver Bon-Papa ; et celui-ci les fera courir dans le verger. Il les apercevra même de chez lui, à leur balcon ; ils agiteront vers lui leurs gentilles menottes. Il verra facilement la voiture du docteur sortir et rentrer, les clients sonner à la grande porte...

Zante deviendra conseiller communal, puis bourgmestre, peut-être... et, qui sait, — les bonnes têtes ne sont pas si communes — représentant...

Gagame est l'homme le plus heureux du monde!

Il avance de quelques pas, pour mieux voir l'emplacement de la maison de monsieur le représentant, son fils...

Soudain, un coup de vent suivi d'un bruit sourd et d'un cri.

L'enseigne s'est détachée; elle est tombée sur Gagame.

Le bruit a attiré les voisins, arrêté quelques passants, qui font cercle, consternés.

L'homme, tel une bête au piège, a la tête prise en dessous, tandis que son corps s'agite un moment. On relève la lourde planche; Gagame ne bouge plus.

Semblable à la formidable hache d'une guillotine, dont Zante aurait fait jouer le déclic, l'enseigne lui a cassé la nuque.



TRAITRISE

Traîtrise

A propos de Claude Farrère, dont l'Académie de Goncourt venait de signaler les *Civilisés* à l'attention des artistes, chacun, dans le petit cercle, parlait avec envie de l'existence idéale de l'écrivain qu'un navire transporte sans cesse au milieu de l'immensité des mers.

Vole, sa chimère, aussi haut et aussi loin que peuvent la porter ses ailes puissantes ! La nature entière renforce et aiguise ses sensations : le funèbre clapotis des vagues chante, à ses nostalgies, d'émouvants lamento ; ses joies s'élargissent à la façon des cercles d'ondes et courent, lumineuses et rapides, jusques à l'horizon, semblables à l'or du soleil qui envahit l'espace. Et le monde entier, mille fois divers et toujours le même, passe devant sa pensée féconde dans la solitude et magnifiée par les spectacles les plus grandioses de l'univers.

Le nom de Pierre Loti ne tarda pas à intervenir. Aussitôt, le poète Edwin Sanièle leva la tête et, le regard sombre, dit :

— Celui-là, n'en parlez pas devant moi, c'est un traître ! Un jour que je l'accueillais avec la chaude émotion qu'on éprouve à retrouver un être aimé, il m'a plongé un poignard dans le cœur.

.

Cédant aux interrogations qu'il lisait dans tous les yeux, fixés sur lui, Sanièle reprit :

*

* *

Ce samedi soir, j'étais heureux.

La perspective d'une journée dont chaque heure ne me courberait pas sur la tâche prévue et pénible n'était pas seule à me réjouir. A cette kermesse de village où je courais, j'allais retrouver bien des choses et des figures amies. Et je me plaisais à oublier les déceptions, déjà subies et ordinaires, d'une porte, longtemps après, retrouvée plus petite ; de visages moins affables que l'image qu'on en avait conservée ; d'un verger moins ensoleillé. Je voulais croire que je retournais là-bas avec mon cœur d'en-

fant, ce soleil qu'on emporte, mais qu'on laisse toujours en chemin.

Je m'installai dans un compartiment vide et, pensant à la durée du voyage, j'achetai un journal français qui paraissait ce jour avec un supplément littéraire. Mon regard, sans s'arrêter aux insanes proses dont se saouïe quotidiennement le désœuvrement niais de la grande ville, chercha un nom sympathique. Celui de Loti, entrevu au bas d'un conte, me consola des trois sous dépensés.

Le train s'ébranlait. Je restai quelques instants en conversation spirituelle avec l'écrivain, comme avec un vieil ami dont on renoue la connaissance en parlant des choses d'autrefois.

— Ce pauvre bon frère Yves, où est-il? — Aime-t-il toujours bien sa Marie Keremenen? — Et cette île étrange « en granit tout d'une pièce, polie comme un dos, ayant forme d'une grande bête assise », l'as-tu revue? — N'as-tu plus dormi dans ce grand lit en armoire, avec les poules qui rêvent tout haut? — Petit Pierre a-t-il un frère? — As-tu assisté au baptême?

Je portais alors une vive gratitude à l'artiste qui m'avait fait connaître son frère Yves, et Plouherzel, et la bravoure et les angoisses des marins

et je ne croyais pas qu'il pût jamais me faire de mal.

Je lis : c'est l'histoire d'un vieux chat perdu, sans poils, couvert de croûtes, que Loti aperçut de chez lui, mourant misérablement sur le trottoir d'en face. Par compassion, il lui a donné de la nourriture pendant une semaine, puis, par compassion encore, il a résolu de lui ôter la vie au moyen du chloroforme. Comme il lui enfonçait son bout de nez dans le carton endormeur, des scrupules lui sont venus.

— Je me fis presque l'effet de quelque magicien noir, s'arrogeant le droit d'apporter aux souffrants, ce qu'il croit être l'apaisement suprême, le droit d'ouvrir à ceux qui ne l'ont pas encore demandé, les portes de la grande nuit...

Qu'avais-je lu, pour que mon journal s'échappât de ma main ? Mes yeux ne virent plus, tout mon sang me ressauta violemment au cœur, et, plongeant au gouffre du passé, j'y allai retrouver les plus purs joyaux de mes peines.

*

* *

La douce sœur aimée regarde venir la mort.

Depuis trois jours, je n'ai point quitté son chevet : je baise ses pauvres mains déjà bleuies, j'essuie ces sueurs froides que lui met au front l'effrayant infini, je m'enivre de douleur à lire les extrêmes désespérances dans ses yeux qui se dépêchent et s'exaspèrent à regarder, et ses cris qui ne s'adressent plus à la terre, ses cris où la voix, comme un oiseau qui expire, bat languissamment de l'aile, ces cris qui se traînent dans la demeure, qui pénètrent dans les murs pour y rester, me terrifient. Puis ce sont des mots déchirants d'agonie lucide, des adieux, des consolations éplorées qui disent toute la cruauté des larmes à côté des mourants... J'humecte ces lèvres qui déjà se collent aux gencives et je n'ai point le courage d'achever de reconfortantes paroles...

Soudain, la figure de la malade a pris une expression d'indéfinissable angoisse et, dans sa poitrine étouffée, on entend bouillonner les derniers restes putrides des poumons. Avec une intensité surhumaine, ses regards s'accrochent au crucifix attaché à la muraille :

— O mon Dieu!... n'ai-je pas encore assez souffert...? Reprenez-moi... reprenez-moi, s'il vous plaît...

Une pesante charrette écrase la rue, la maison tremble et le christ, dont l'aisselle est passée au-dessus d'un clou, penche la tête vers la pauvre sœur...

Non, ce n'est point la charrette! Le Christ est ému de l'appel désespéré!

Mais, les affres continuent et se prolongent, la jeune fille meurt toujours atrocement dans la chambre faiblement éclairée par la veilleuse...

Qui dira les montagnes de ténèbres lourdes qui s'accumulent sur le cœur, durant ces nuits de veille sans espoir ?

Cependant, tu es là, toi, malheureux médecin dont la science est impuissante; tu pleures et ton métier est de regarder mourir!

Je sens des colères contre lui :

— Mais, Docteur, si l'on essayait de la morphine ?...

A ce mot, l'œil de la mourante se fixe sur moi, rempli d'une indicible désespérance: elle se souvient qu'on en a donné à la tante morte comme elle meurt, quand c'était fini d'espérer; elle a peur..., puis, elle veut...

J'insiste. Le médecin qui écoutait, se lève et semble prendre une décision:

— Cela fera du bien; elle ne sentira rien; ses souffrances finiront.

Elle hésite encore, pleure :

— Puisque vous voulez... eh bien. faites...

— Non, non ! Si elle ne veut pas, on ne fera point de piqûre...

— Oui, oui... Maintenant, elle veut !

Pendant que la pointe du Pravaz s'enfonce dans la chair brûlante :

— Vous avez voulu, vous verrez... dit-elle.

— Non, non, Docteur, n'enfoncez pas !

— Il est trop tard, c'est fait.

La sœur bien-aimée ne souffre plus, elle va s'endormir, demande qu'on ne s'éloigne pas d'elle...

Elle dort...

Elle ne s'éveillera jamais plus !

Ah ! maudit Loti ! maudit Loti ! Pourquoi as-tu raconté cette histoire de la bête galeuse ?

C'est moi, moi, entends-tu, ce magicien noir qui s'est arrogé le droit d'apporter à la souffrante ce que j'ai cru être l'apaisement suprême, le droit d'ouvrir à celle qui ne le demandait pas encore, les portes de la grande nuit...

Oh! ce n'est plus le chat qui parle à Loti, ce n'est plus l'œil de la bête galeuse que je revois, c'est l'œil de la sœur aimée qui, à travers son demi-sommeil mortel, me dit :

— Alors, c'était pour me tuer décidément... Et tu vois, je me suis laissé faire..., il est trop tard... Je m'endors...

Maudit écrivain, que t'ai-je fait ?

N'as-tu pas senti, en écrivant tes phrases, que quelqu'un avait donné de la morphine à sa sœur mourante et qu'elle s'était endormie pour toujours ? Lourde soit ta punition !

Et l'œil de la sœur se vitrifiant dans la mort est là :

— Pourquoi t'es-tu mêlé de ma destinée ? Sans toi, j'aurais pu traîner quelque temps de plus, avoir encore quelques petites pensées... J'aurais passé quelques heures encore à regarder autour de moi, le mouvement de la vie, à m'intéresser aux allées et venues des autres, à avoir encore conscience de quelque chose, à souffrir..., tandis qu'à présent, je vais me décomposer à jamais en je ne sais quoi d'autre qui ne se souviendra pas ; à présent, je ne serai plus...

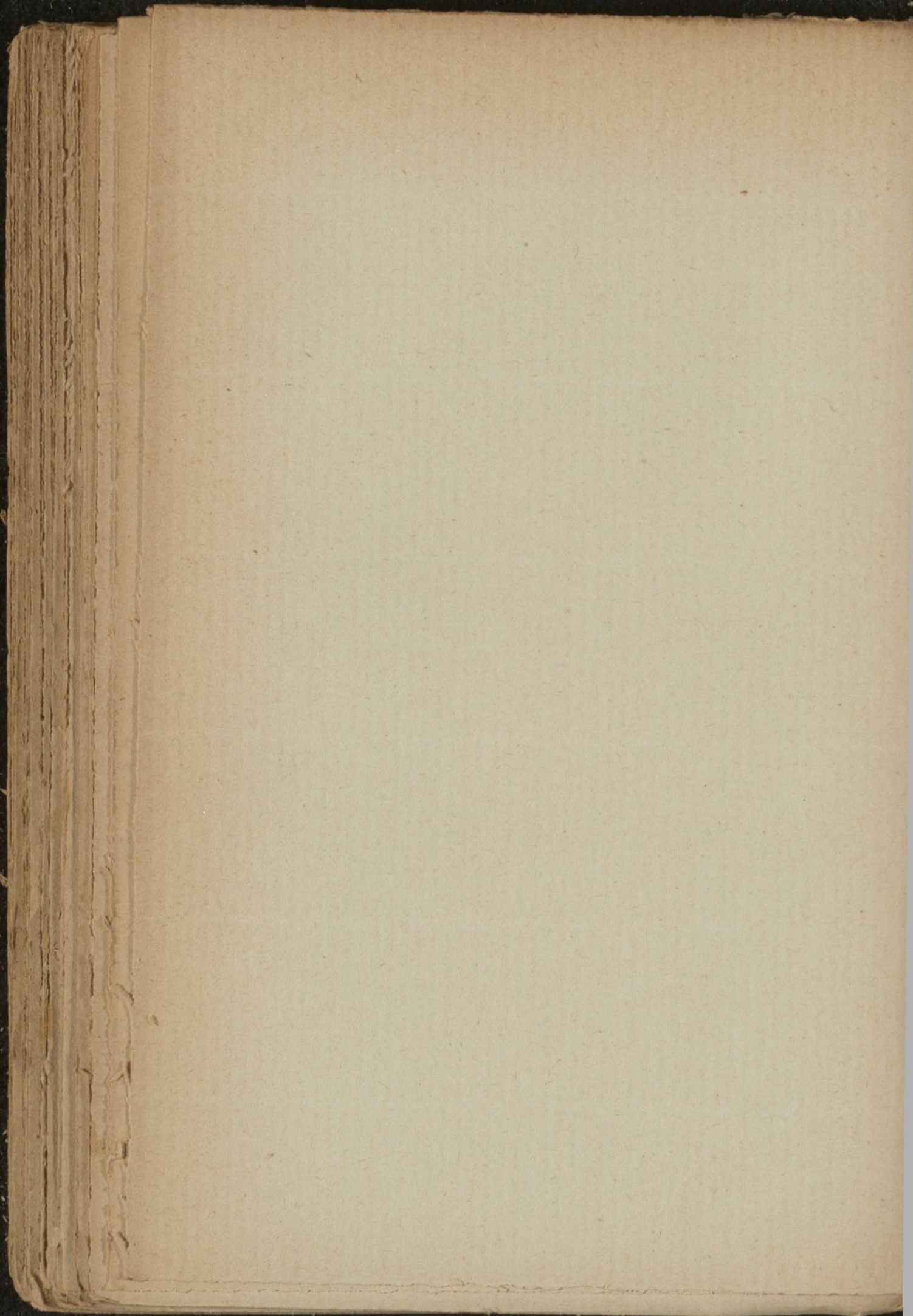
Maudit, cruel Loti !

Ce remords qui m'a terrassé devant le cadavre me reprochant de ne plus être que matière, me ressaisit tout entier; ma pensée s'égaré, pleine d'horreur! Pourquoi ai-je lu ces lignes, ces lignes qui ont tué mon repos. Ce conte a-t-il été inspiré à Loti à seule fin d'être lu par moi! Nul ne connaît les mystérieux stratagèmes des esprits. — Maudit soit Loti, l'aveugle instrument des êtres invisibles et vindicatifs, au milieu desquels nous vivons!

Et Edwin Sanièle partit brusquement en sanglotant.



LE MARIAGE DE MÈNE



Le Mariage de Mène

I.

Tel à sa ressemblance, l'impérieuse et jalouse maîtresse façonne à la longue l'être soumis, tel la matière journallement maniée dans les âpres caresses du labeur imprime au travailleur son degré de noblesse.

Il n'était guère difficile de distinguer de leurs camarades voués aux monotones et peu violentes besognes des briques et du mortier, les ouvriers de la grande usine métallurgique qui noircissait, à quelques lieues du village, les bords du beau fleuve de la Wallonie.

Le travail vif et précis dans l'atmosphère de feu conservait à leur œil un sympathique éclat, à leur corps la gracilité souple et solide de l'acier. La

vie en face de la puissance calme des effrayantes machines avec lesquelles ils s'identifiaient les imprégnait d'une confiante bonté et d'une énergie froide exempte de morgue; leur sobriété obligatoire les sauvait de l'ivrognerie et le frottis des masses les avait dépouillés des mesquineries villageoises.

Non, vraiment, les *ouvriers de fer* n'étaient point les mêmes hommes que les maçons empestés d'alcool et mâcheurs de tabac!

La grève même qu'ils subissaient semblait une prérogative particulière, et ce vocable à demi-compris, étranger au patois de la contrée, leur donnait le prestige d'une communion nouvelle et mystérieuse.

Car, ils étaient en grève: le sombre alambic qui distille, goutte à goutte, l'inévitable justice pour les sociétés prochaines, bouillonnait.

Depuis dix jours, l'horizon des soirs ne s'échevelait plus des incendies poussés dans l'air par les hauts-fourneaux; les rouleaux des laminoirs, lèvres avides, entr'ouvertes, attendaient vainement le baiser rouge du métal, la fabrique s'étonnait d'un étrange silence.

Eloignés des discussions qui chauffent les esprits comme des locomotives prêtes à partir, les ouvriers

de fer avaient attendu, paisibles, la fin du chômage dont les premiers jours, par ce réconfortant avril, leur étaient venus à propos pour ensemençer leur jardinet et tailler leur vigne.

Cependant, ils commençaient à souffrir de l'ennui, des sacrifices nécessités par l'oisiveté, de la nostalgie enfin du bon travail accoutumé, de l'usine pleine de vie, du grand hall enchanté sous la pluie d'or du convertisseur, doux berceur de la fonte aux lents remous.

Les inquiétudes gênantes lues dans les yeux des femmes les poussaient hors des maisons. On les voyait en groupes immobilisés aux tournants des routes, appuyés aux clôtures des cours, conversant avec les ménagères.

*

* *

Cette vesprée, ils étaient une douzaine, à l'estaminet tenu par la femme d'un compagnon. La veille, l'un d'eux avait rapporté des bruits d'agitation, de bandes menaçantes, et voilà que ses paroles se répétant, aggravées, commentées, avaient été levain de sédition parmi les ouvriers de fer.

L'espèce de honte intérieure suscitée par l'image des compagnons dont on avait partagé la tâche, sans partager maintenant les colères et les

héroïsmes; les mots retenus des meetings et qui dorment comme de petites bombes dans tous les coins de la mémoire, prêts, au moindre choc, à faire éclater les plus solides cervelles; l'éternelle poussée, enfin, qu'ont voulue d'impénétrables volontés, avaient changé du coup les laborieux.

— T'es donc mort, Pierre? dit l'un.

A ces mots, celui à qui ils s'adressaient et qui était assis près du comptoir, les yeux à terre, releva la tête :

— Tais-toi, répondit-il, refoulant un propos de bravade, ne me fâche point; je me marie demain et je veux oublier mes haines pour un jour. On veillera à regagner le temps perdu.

— C'est vrai, la petite Mène t'a changé.

— Pas tant, répliqua-t-il laconiquement.

L'arrivée du courrier du soir détourna l'attention.

Pierre ne bougea pas, pendant que les autres se groupaient curieusement autour de celui qui tenait les nouvelles et qui lut.

Quoi...? Allait-il donc chauffer? Des vitres de l'usine brisées, des fils télégraphiques coupés, des trains arrivant, aux fenêtres trouées de shakos et de canons de fusils, des bandes s'efforçant d'user en bruyants pèlerinages la passion qui électrisait

les corps, et ces va-et-vient d'impatience magnétisant le sol et l'air, entraînant les timorés... Cela devenait grave. Les chefs d'industrie refusaient d'entrer en négociations...

Peu à peu, l'ombre des mauvaises pensées noirissait les faces, les pipes délaissées s'éteignaient ; au milieu d'un silence absolu, les phrases hésitantes du lecteur malhabile était l'haleine haletante du soufflet sur le feu qui couvait. La flamme soudain jaillit :

— Ah! les canailles! Faut les écraser!

C'était Pierre qui avait surgi et qui ébranla la table d'un coup de poing dur comme un coup de marteau.

Les propos des amis, tantôt, l'avaient ramené à cette extraordinaire et faible créature qui lui avait voué son être dans une espèce de religion, et qu'il aimait, lui, d'un amour encore attendri par cette compassion qui attirait sur la tête de l'enfant palôt la caresse de sa main puissante. Quand il lui parlait, sa voix s'adoucissait et son grand corps aurait voulu se faire tout petit, son cœur se fondait.

On la lui avait longtemps refusée, à cause de ses violences, de son caractère prompt à s'exalter, de ses imprudences chèrement payées d'autrefois ;

et, si les parents avaient enfin consenti, émus d'ailleurs par la volonté fiévreuse de la chétive jeune fille, c'est qu'il avait paru s'amender, c'est qu'il avait promis de renoncer à son rôle dangereux. Et, sincèrement, il la voulait heureuse.

Pendant qu'il pensait à toutes ces bonnes et lénifiantes choses, le journal décochait, contre sa rêverie, des mots pareils à des flèches successives et perfides ; les premières ne touchèrent point, d'autres glissèrent, entamant à peine, d'autres finalement trouèrent, restèrent implantées. Les paroles du lecteur peu à peu bourdonnèrent dans l'oreille de Pierre, prirent tyranniquement possession de sa tête, l'échauffèrent et, soudain, son poing menaçant se leva...

Il était transfiguré.

Mais, cela ne dura qu'un instant. Les beaux yeux noirs qui venaient de lancer deux sombres éclairs avaient déjà repris leur lueur résignée.

Il se rassit pour quelques minutes, puis quitta la salle où s'exhalaienent maintenant, en propos d'une cruauté sauvage, l'étroite solidarité des ouvriers de fer et leur commun désir de rouges agressions.

*

* *

Au-dehors, une enjoleuse clarté blonde dormait

sur la route blanche et sur les toits rouges des maisons emmitouflées d'ombres douces. La fraîcheur du soir calma complètement l'excitation de Pierre.

— Non, pensa-t-il, secouant les idées qui l'obsédaient, je ne veux point finir comme l'oncle Pirot !

Alors, il se remémora la vie de ce proche singulier.

Il portait le même nom et on lui avait dit souvent qu'il lui ressemblait trait pour trait. Cela avait attaché, dans l'esprit de Pierre, une sympathie au souvenir du joyeux compagnon — très aimé quoique de trop beaux coups de tête lui eussent maintes fois ouvert les portes de la prison — que son humeur vagabonde avait poussé au nord, au sud, à l'est, à l'ouest. A trente-cinq ans, revenu au village, il devait se marier le matin : pendant la nuit, dans une partie de braconnage, une balle de garde l'étendit raide.

L'histoire lui avait été contée dernièrement en détails, à propos du paiement d'une redevance qui protégeait l'endroit où reposait le bohème d'antan ; les trois belles pièces blanches du neveu avaient valu même une dizaine d'années de repos aux ossements de l'oncle qui, sans cela, auraient été expulsés au premier décès de cette bonne et paisible

demeure, la seule qui eût pu le retenir si longtemps. Pierre s'était senti heureux, tout comme s'il avait assuré à un vieil oncle aimé dix ans de tranquille existence dans une chaude petite maison.

Depuis plusieurs jours, la même silhouette hantait ses songeries : sans qu'il sût pourquoi ni comment, l'oncle-revenant s'était attablé devant lui, au cabaret, avait assisté à ses parlottes d'amour avec Mène, et s'était étendu le soir, à côté de Pierre, dans son lit.

Mais le jeune homme s'arrête : dans la nuit, on entend des chants de grève ; soudain, le voilà transformé... il sent une boule de feu lui sortir du cœur et lui courir dans tout le corps ; il redevient, en quelques secondes, le meneur d'autrefois, et elles lui montent à la gorge à flots, à ce doux et sentimental garçon, les paroles haineuses qui ont entraîné jadis les compagnons et lui ont valu une condamnation sévère.

Il tremble, frappe l'air à coups de poing... Il renifle, frémissant, le vent léger qui lui apporte la houle de rancune.

— Il y a des amis, là-bas, allons voir...

Puis, il se ressaisit comme un cavalier qu'enivre

la course effrénée de sa folle monture et qui pourtant l'étreint à la faire mourir, la cabre, redoutant les chutes certaines.

Non, il ne veut point finir comme l'oncle Pirot !

D'ailleurs, voici le cimetière, son habitation est proche. Le long du mur de l'enclos, une forme vient vers lui :

— Est-ce toi, m'garçon ?

Il reconnaît la voix cassée, pareille au bruit d'une crécelle de St-Nicolas, de sa mère, une petite vieille pas plus grande qu'une fillette souffreteuse, et perdue tout entière dans son châle gris.

— Oui, mère, c'est moi. Ou vas-tu donc à cette heure ?

— Il se faisait tard, j'avais des inquiétudes et j'allais à ta rencontre, comme quand tu étais petit ; Mène est venue pour te voir. Tu as donc oublié que c'est demain que tu te maries, m'grand fieu ? — Moi, j'avais peur et je pensais tout le temps à ton oncle Pirot, tu te souviens, qui mourut la nuit de...

— Pourquoi me parles-tu de cela ?

— Alors, j'entendais passer des groupes d'ouvriers de fer qui parlaient haut, qui chantaient ; j'écoutais si tu n'étais pas avec eux... Toutes ces choses m'effrayaient...

— Allons, tais-toi, viens.

II.

Le lendemain, quand, sa femme au bras, Pierre descendit lentement la grande nef de l'église, il avait dans l'âme un lumineux poème de tendresse qui effaçait de sa mémoire les soucis les plus tenaces.

Il se redressait d'un air victorieux, se sentant grandi par sa mission de protecteur, plus fort de frôler la frêle épaule, confiant dans la vie nouvelle qui s'ouvrait.

De la chapelle à l'habitation, il écouta au fond de lui-même la plus délicieuse des marches nuptiales. Les aubépines, à peine feuillues, exhalaient de si vertes senteurs ! Les pommiers, par dessus les haies des vergers, se bousculaient et poussaient devant le couple leurs têtes fleuries, vrais bouquets de mariée. Et la brise était si calme, et le ciel était si grand et si clair, qu'il eut la vague perception d'une existence heureuse ; les rêves s'abattirent sur sa tête comme une nuée de blanches colombes tombant à la picorée.

Sa mère avait dépassé l'âge des labeurs, et les objets, autour de sa calme personne, s'immobilisaient, rouillés et poussiéreux. Il vit, Mène entrant

dans la maison, le nid s'éveiller, toutes les choses remuer, briller, les croisées s'enguirlander; puis, il y eut, dans sa vision, la cage d'un pinson chantant dès l'aube, d'impatients retours à la vesprée, de chauds et familiaux hivers au coin du feu, des printemps dans le jardinet coquettement entretenu... Ah! c'était si bon qu'il n'entendit point les voix colères en passant devant les estaminets et qu'il ne remarqua point les mines inquiètes des compagnons çà et là rencontrés.

La songerie continua pendant le repas. Mais, qui expliquera par quel occulte pouvoir elle se teinta sournoisement de mélancolie, comment l'esprit de l'homme s'engrisailla à la façon de la plaine dont s'enfuit le soleil ?

Il lui sembla qu'il était bien étranger à ce monde joyeux, et les innocentes railleries qu'on lui décocha sur son manque d'appétit restèrent sans ripostes. La vue des deux larmes qui, lentement, sur la figure ridée et sèche de sa mère, descendaient le chemin creusé par tant d'autres, lui contracta violemment la poitrine et il se demanda quelle goutte corrosive venait de tomber sur son cœur.

La pauvre petite vieille pleurait sans doute le

partage de son Pierre, de son bien, de son cher grand étourdi : il ne serait plus à elle ; n'aurait-il pas pu attendre un peu, un tout petit peu, seulement qu'elle fût partie ?

Ces réflexions lui faisaient subir un cruel supplice que ses yeux ne pouvaient taire.

Pierre s'efforça de sourire, pour adresser à sa mère un signe de tête qui signifiait : Je suis toujours le même, tu ne perdras rien.

Mène le devine-t-elle ? Se dit-elle qu'il ne pourra rien lui donner s'il ne retranche rien d'autre part, qu'une petite main se glisse en oiseau timide dans celle de Pierre et s'y blottit, demandant comme un droit, amour et protection ?

Ces larmes, cette main, n'était-ce point tout l'inéluctable conflit : la mère qui aime mieux, l'épouse qui aime plus ?

Soudain, toute la noce se tut ; on percevait un bruit sourd et cadencé qui s'approchait ; il devint peu à peu plus distinct ; bientôt une bande d'ouvriers de fer rasa le mur de la maison en chantant à pleine voix un chant révolutionnaire qui, sortant de ces poitrines robustes, donnait la sensation de quelque chose de tout-puissant, d'une trombe d'airain allant droit sa route, renversant, tailladant, et que rien ne pouvait arrêter.

La maison trembla au rythme des pas si unis qu'on eût cru au passage d'un lourd géant en colère.

Pierre écoutait, la figure contractée : il reconnut les voix, il pâlit et, n'y tenant plus, il acheva avec les compagnons le tragique refrain.

Mais les autres se récrièrent : Mène, pâle, se pendit au bras de son homme ; la petite vieille l'implora :

— Pierre, m' grand fieu !

Et le père de Mène dit gravement :

— Pas de bêtise, n'est-ce pas Pierre, tu l'as promis.

Il se rassit plein de fièvre.

Le soir tombait ; à la clarté de la lampe, les faces rouges, contentes de la ripaille, et les ventres rebondis émergèrent.

Alors, entre les bouffées tirées des mauvais cigares et les rasades de cognac que nombrail le choc sans cesse répété des petits verres, la chanterelle faussée des femmes ou la voix braillarde des hommes, défilèrent tour à tour le chapelet des ineptes gaudrioles, des fades romances baroquement estropiées, des rondes reprises en chœur, qui achevèrent d'étourdir la noce.

Pierre restait muet.

— Je ne sais point chanter, moi, répondait-il.

Sa figure inquiète gardait un triste sourire ; parfois, il soupirait, et Mène, souffrant de le voir ainsi, lui demanda, prête à pleurer :

— Qu'as-tu ? Te repens-tu de ta journée ?

— Que tu es folle ! dit-il, en l'enveloppant de son regard brouillé.

Cependant, ce marié taciturne ennuyait visiblement ceux qui s'amusaient.

— Allons, Pierre, bois donc la goutte !

L'invitation lui venait de plusieurs côtés ; il réfléchit un instant, puis, prend une résolution : est-il sot ? Pourquoi ne fait-il pas comme font les voisins ? Est-il d'un autre limon ? La liqueur sans doute rend gai... Allons, remplissez son verre ; le voilà vide : encore, et encore... C'est bon, cela échauffe ! Allons, encore...

— A votre santé ! Au marié ! — A tes amours ! A votre bonheur, mes enfants !

Mais les chansons étaient épuisées, et tous caquetaient en même temps, quand une discussion prit le haut et attira l'attention :

Le père de Mène parlait grève à son beau-frère, un bonhomme à la petite figure rougeoyante, qui répétait en scandant du doigt sur la table :

— Les ouvriers de fer ont raison de tenir tête, ils ont raison, que je te dis !

— Faut voir, faut voir, répondait l'autre; le plus entêté n'est pas toujours le plus malin... Moi, je te dis qu'ils font des bêtises!

Pierre se dressa.

L'alcool n'avait pu le rendre gai, lui, qui n'avait jamais été gai que de la gaieté douce des bonnes besognes; au contraire, il lui avait enlevé le sang-froid nécessaire pour se contenir et feindre, et ce fut l'être d'instinct, celui qui portait sa conscience comme un dieu, le gars aux communicatifs élans de générosité et de fureur, le vrai Pierre, que l'on vit debout, beau comme un chef-d'œuvre de passion délirante, beau de la lumière qui nimbe les apôtres, les martyrs d'une foi, si atroce fût-elle, la figure pâle, le regard clair et puissant de conviction versant la domination sur ceux qui doutent ou qui calculent.

La raison s'en était allée de la maison, et la petite vieille elle-même murmurait:

— Qu'il est beau, m'grand fieu! qu'il est beau! C'est tout m'fré Pirot!

Alors tout ce que Pierre avait accumulé et refoulé dans son cœur depuis la veille, lancé d'une voix sonore et entraînante, sortit comme s'il avait été en plein air, devant un millier de compagnons. C'était d'une éloquence âpre et fruste, sans tour

ni période, semblable à celle de quelque prêcheur bourru du moyen âge ; tantôt coupée et drue comme des coups de hache mêlés d'ahan, maintenant hurlante comme la foule ; ponctuée de blasphèmes qui éclataient en pétards ou prenaient des tournures d'invocations ; de ricanements tristes, de mouvements de bras qui broyaient, qui lançaient dans l'air, de paroles de la Bible mariées aux plus criminelles vociférations.

Sous le geste de ce superbe aux vaticinations sanglantes, les convives, la prunelle écarquillée, écoutaient, subjugués, dans l'ivresse, par la sincérité des accents et l'imprévu de la scène.

Mais la secousse de l'impression les ayant dégrisés, devant cette attitude qui était un crime de lèse-lâcheté séculaire, ils sentirent renaître leurs vieilles terreurs de choses qui ne seraient pas ce à quoi leur existence sans pensée les avait ancrés.

Mène, prévoyant la scène déplorable qui allait, certes, se dérouler, se leva et, suppliante, tendit les bras pour arrêter le geste de Pierre :

— Pierre, je t'en prie, calme-toi, Pierre, tu l'as promis !

Mais, il était trop tard ; les paroles de plus en plus terribles de Pierre cinglaient elles-mêmes sa

colère et, dans un de ces moments de vue synthétique où nous porte le paroxysme de la passion et qui est comme une cristallisation de la passion entière, son imagination exaltée accumulait tant de méfaits, tant d'injustices et tant de souffrances, que son individualité disparaissait avec ses attachements de cœur et de famille, et qu'il aurait voulu, d'un seul coup de poing, faire voler le monde en éclats.

L'intervention de Mène l'aveugle. Il fixe sur sa pauvre petite femme tremblante deux yeux dont le regard avive de plus en plus sa méchante lueur ; des gémissements s'élèvent, des voix de détresse, des murmures menaçants ; on se groupe autour de Pierre.

— Ah ! toi aussi, toi aussi ! Tu m'as trompé, hypocrite ! Tu m'abandonnes, maintenant que tu es ma femme et que tu devrais me soutenir ; que tu devrais combattre avec moi... Prends garde, Mène, prends garde !

Il étreint à les broyer les minces poignets d'enfant, sa voix prend des accents rauques.

Les pleurs éclatent bruyamment, de ces pleurs qui rompent soudain le long silence des chambres d'agonie aussitôt que le drame est consommé. La voix sauvage de Pierre domine le tumulte, sifflante.

Les hommes veulent retenir ses bras furieux, il se dégage, d'un effort puissant, qui renverse les chaises et fait danser les verres sur la table. Les paroles n'ont plus rien d'humain; c'est un rugissement de souffrance plutôt que de colère. Soudain, ces notes stridentes de bête blessée deviennent le râle que l'on entend dans les silencieux corps à corps, face contre face... Les lèvres blanchissent d'écume, son front livide se couvre de sueur.

L'entourage le croit subitement frappé de folie furieuse; il y a réellement dans sa cervelle et dans son cœur un effroyable chaos d'idées et de sensations où la rage du révolté se mêle à la terreur de l'halluciné et produit des mouvements inconscients dans leur barbarie, qui meurtrissent la menotte chérie, tordent impitoyablement les doigts si frêles, teintant de sang la peau si blanche qui rêvait de frémir, ce soir, sous les caresses, faisant crier un long cri de douleur à cette bouche qui devait, dans un spasme, fraîchir sous les baisers...

Des poings fermés se lèvent, pleins de colère et d'indignation, et vont assommer Pierre, lorsque, ouvrant la porte, d'un bond, l'homme, haletant, saute dans la nuit noire.

III.

Après la scène de stupeur, de jurons et de larmes qui suivit, les invités et les parents, grommelant et sanglotant, décidèrent de se mettre à la recherche du marié ; deux groupes, prenant des chemins opposés, déambulèrent par les rues du village, piquant du jet de lumière de leur petite lanterne les ombres les plus opaques.

Tout à coup, des chants se percevaient au loin... ; ils se dirigeaient de ce côté ; mais, il leur semblait alors que les voix partaient du lieu d'où ils venaient ; ils retournaient sur leurs pas et ils n'entendaient plus rien.

Toujours déçus et l'esprit ébranlé par les événements de cette soirée extraordinaire, ils furent pris d'une vague frayeur et se demandèrent si quelque esprit nocturne ne se jouait pas d'eux à la manière des feux-follets pervers. Mais, pourtant, on chantait, tantôt devant eux, tantôt derrière, tantôt en maints endroits à la fois, de telle sorte qu'ils auraient fini par s'imaginer que c'était la glèbe elle-même qui s'animait et laissait échapper des refrains révolutionnaires.

Les deux escouades se rencontrèrent, se firent part des mêmes impressions inexplicables et continuèrent ensemble leurs recherches.

Soudain, au sortir d'une cavée qui donnait sur la campagne, ils poussèrent un cri de surprise et d'effroi; devant eux, se découvrait un spectacle terrifiant et grandiose: l'horizon entier flambait; des gerbes de flammes étaient lancées dans la ténèbre et illuminaient le ciel jusqu'au zénith, d'une vive clarté rouge; la grande route allait droit à la fournaise et le long de cette route défilait une singulière procession d'êtres dont on n'apercevait, plaquées sur le paysage de feu, que les noires silhouettes.

Qu'était-ce? des revenants? des démons? Leurs clameurs inouïes et barbares, leurs gestes déments et saccadés l'eussent fait croire. A leur tête, marchait un être plus grand, calme, celui-là, comme si lui seul eût connu le secret de l'œuvre solennelle que s'apprêtait à accomplir la bande irréfléchie et brutale qu'il commandait. Où allaient-ils?

Vers une aurore, vers une apothéose, vers un enfer...

Vers un enfer, sans doute, car cette nuit fut une nuit tragique pendant laquelle, sous les lueurs

sinistres de l'incendie de la grande usine, au bruit des murs fumants qui s'effondraient avec fracas, des poitrines enthousiastes et hurlantes se ruèrent vers des canons de fusils menaçants, et, soudain, des éclairs s'allumèrent aux bouts des armes, et les balles trouèrent les poitrines, dans une vaste clameur de désastre et d'écroulement final.



KOUSSE

Kousse

J'ai connu Kousse par un merveilleux soir de septembre.

Nous nous étions attardés au cabaret du *Gabelou*, sur la route de Brustheim. Nous regagnions à travers champ la ferme *d'al Copette*, où le sage Jean Delmotte, mon compagnon d'université, avait voulu vivre la vie saine de ses frères, et qui m'hébergeait depuis quelques jours.

Une seule passion emplissait le cœur de Jean : la chasse. Le moment approchant de décrocher armes et gibecières, mon ami m'avait parlé lièvres, lapins, faisans, ramiers, canards sauvages, sarcelles bancroches, prestes poules d'eau disparaissant toujours, et gentes bécassines vivant près des sourcelettes glougloutantes, quand il s'éleva avec violence contre les braconniers.

— Il faudrait les brancher, tirer dessus comme sur des loups ! criait-il.

Je ne répondis mot, n'ayant jamais établi grande distinction entre un chasseur et un braconnier.

Autour de nous, les terrains s'arrondissaient, la plupart dépouillés de leurs récoltes et se colorant diversement sous la clarté blonde et enjoleuse de la lune. Jean m'avertit que nous étions proches d'un chemin creux coupant la campagne.

Soudain, un grand chien aux yeux de feu surgit, aboyant vers nous.

— Ne bouge pas, me dit Jean.

Et, avec une promptitude qui dénotait son sang-froid aux alertes, il se jeta à terre et s'avança vers l'animal, sur les pieds et les mains, comme un grand confrère étrange, sachant que les bêtes s'effrayent du procédé.

L'effet fut immédiat : le chien resta sur place, raidi sur ses pattes, sans cesser d'aboyer.

Jean, relevé, aperçut une chose grise, mal définie, se mouvoir le long du haut sillon de bornage. Une voix faussée cria :

— Oh ! l'Caïaut ! Oh ! l'bête de Caïaut qui ne sait plus reconnaître un homme d'avec un lièvre ! Tu vas mordre le jeune maître, bien sûr ?

— C'est toi, Kousse, constata Jean.

Kousse apparut en pleine lumière : une caricature d'homme, tout plié en deux comme un centenaire, un corps long tiraillant deux jambes trop courtes qui soutenaient un large bassin ; la carcasse pointant bas en face des reins, la face naïvement souriante, se redressant sous une vaste casquette plate enfoncée.

Kousse aimait à désertier la nuit, accompagné de Caïaut, la maison de son père, Dries la Bête, et montait dans sa cervelle d'avorton, des rêves de chasseur préhistorique.

— Tu chasses, Kousse ? demanda Jean. Un de ces soirs, tu te feras prendre.

— Je n'ai pas de fusil, moi, dit Kousse.

Puis, d'un ton assuré :

— Et je suis bien plus malin qu'eux ! Ils ne me prendront jamais ; n'est-ce pas, Caïaut ? C'est si amusant, quand le monde est couché ! On marche à travers tout, comme un empereur ! On entend les bêtes bouger dans les herbes, et, dans le ciel, les étoiles vous font des clins d'œil, comme de belles « crapaudes ».

Il s'arrêta un instant, à jouir de cette pensée.

— Tout à coup, au milieu d'une terre, on devine

quelque chose; on ne distingue pas bien, puis on aperçoit de longues oreilles d'ombre qui remuent dans la clarté; ils sont là dix ou douze lapins qui jouent comme des enfants. Les bêtes sont franches la nuit; elles se disent que les hommes dorment... La bonne farce! Et Caïaut se glisse doucement, tout doucement, happe!... d'un coup de crocs, il a cassé l'échine à l'un. Oh! les autres fuient de ci de là! Mais Caïaut en poursuit un second: les voilà s'allongeant l'un derrière l'autre, dans les labourés, le museau de Caïaut touche la petite queue alarmée... bon! Caïaut saute au-dessus..., le lapin fait un crochet... Caïaut est derrière..., Caïaut est devant..., le lapin crie! Et de deux... qui se balanceront demain, au bout d'une ficelle, dans la cave du père Dries, la tête chauve regardant à terre, écorchés, vidés, semblables à deux petites vieilles femmes pendues!

Bien que son débit restât traînard, Kousse s'animait, ses yeux brillaient.

Jean le regardait, souriant, sans rien dire, une lueur aussi dans la prunelle, gagné par ces impressions assez incohérentes, mais senties.

— Prrr... Prrr... C'est des perdrix! dit Kousse. imitant le bruit produit par le vol d'une compagnie

de ces oiseaux qui venait de se lever à côté de nous, en rapant durement l'air tranquille. Elles filent, elles filent! ricana-t-il; mais le bon Caïaut en a déjà une dans la gueule!

Le chien revenait en effet vers son maître avec un perdreau, la tête breloquant d'un côté, les pattes de l'autre.

— Comme c'est beau de le voir rapporter! et bon de retourner chez soi avec des bêtes sous sa veste!

Le bonhomme glissait l'oiseau, que Jean avait tâté, entre sa chair et sa chemise.

— C'est tout chaud! Le corps bouge encore un peu... c'est mou...

Kousse avait l'air d'un gourmet qui se pourlèche.

— Ah! si j'avais un bon fusil comme le vôtre, jeune maître! Pif! Paf!

Kousse, faisant pirouetter drôlement son corps asymétrique, esquissa le geste de tirer dans deux directions.

Il marchait à côté de nous, dans un champ tout beurré de lune, et Jean le regardait curieusement pendant que les flammes de cette vivace passion qui était la sienne pénétraient voluptueusement son être.

— Voulez-vous venir avec moi, jeune maître? demanda Kousse. Tantôt, à onze heures. Près du Hertebosch, c'est vraie kermesse de gibier; nous rapporterons vingt poilus par leurs longues pattes.

— Ah! le vaurien! dit Jean.

Kousse et Caïaut nous quittèrent.

Lorsque nous arrivâmes *al Copette*, mon compagnon n'avait plus dit grand'chose.

Nous allâmes bientôt nous reposer.

La fenêtre de la chambre que j'occupais donnait sur la plaine. Quand je me couchai, le clair de lune était tentateur. Je soulevai le rideau. C'était un soir merveilleux de septembre. Au loin, j'apercevais la tache sombre du bois de Hertebosch, où pullulaient faisans aux plumes dorées, où les lapins avaient creusé de véritables catacombes...

Et, au milieu de la campagne, je vis un homme qui marchait dans cette direction, et je distinguai, le long de son bras, la raie lumineuse d'un canon de fusil.

Jean Delmotte, devenu braconnier, allait retrouver Kousse.



LA VIERGE AU ROUET

Légende chinoise

La Vierge au Rouet

Lorsque les vieux mandarins ont vainement demandé au divin Confucius le secret intime des choses, ils relèvent leur tête glabre, lourde des abîmes entrevus et vont relire la douce histoire sous les tonnelles étoilées de clématites.

Ils sentent tout à coup leurs yeux endoloris et brûlants se rafraîchir, comme au contact des ondes d'un Léthé généreux, et repoussent sur leur front leurs solennelles besicles : pourquoi, en effet, cette aide inutile ?

Mais, c'est une illusion, car les pauvres, qui croient lire, répètent de mémoire ces mots qui coulent un ruisseau murmurant dans la solitude de lave de leur cœur.

*

* *

L'étoile que ses sœurs appelaient la Vierge au Rouet fut envoyée sur la Terre pour recueillir on ne sait quelle précieuse essence, et prit la forme d'une radieuse jeune fille. Elle s'égara, la première nuit, dans de grandes plaines couvertes d'une herbe fine et molle qui formait le plus délicieux des tapis, et s'oublia à voir folâtrer les moutons blancs de la lune entre lesquels les autres étoiles lui jetaient leurs froids baisers d'or.

Les caresses ambiguës de la solitude commençaient à amollir son cœur et à l'imprégner du filtre subtil du regret, lorsqu'elle baissa les yeux et vit, sur la tendre roseur du ciel lointain, dans le flou d'un rêve lumineux, un pâtre conduire vers elle son troupeau de silence.

Il s'arrêta pendant que ses prunelles s'emplissaient d'admiration et, dédaignant le soleil qui déployait derrière lui l'éventail de ses magies, ce fut à la Vierge au Rouet qu'il chanta, ce jour, l'hymne matinal.

Ivresse de la fleur qui éclôt sous le baiser tiède des jours d'avril, de l'oiselet qui égrène pour lui

seul le chapelet de cristal de ses premières notes dans le frisselis des jeunes feuillages, somptueuses et captives lueurs des gemmes enfouies, qui célébrera l'intimité suave et défaillante de vos poèmes, qui redira les amours de l'Etoile et du Berger, dans la maison roulante des vastes étendues !

Mais la Vierge au Rouet, qui avait oublié sa mission et perdu, dans les cantilènes de volupté, le souvenir même des monotones délices du ciel, ne tarda pas à expier durement son bonheur, car le septième jour de la septième lune, avant que la pauvre eût épuisé la coupe charmeresse, elle dut délaisser son ami et reprendre sa place parmi les étoiles. Les larmes des deux amants inondèrent le monde.

Le pâtre erra désespéré à travers monts et vallées ; lui, dont le cœur se gonflait ardemment de la sereine poésie des nuits, qui écoutait indéfiniment la musique des brises parfumées, marcha comme un corps sans âme, indifférent même à son troupeau ; et les nouveau-nés moururent dans les ornières ou se noyèrent dans les mares songeuses des bruyères. Ses yeux fixaient constamment le ciel qui n'était plus qu'une immense soie bleue déroband l'aimée. Il traversait avec hâte les pâtures les plus tendres et les plus aromatiques, aiguil-

lonné par la récurrence de joies troublantes ; puis, s'arrêtait enfiévré et restait immobile durant de longues heures : les agnelles bêlaient tristement autour de lui ; il ramenait alors les regards en bas et se voyait au milieu d'un sol rocailleux et nu, sur lequel ses bêtes affamées et malades se couchaient. La paisible maison suspendue, la douce maison de ses rêveries d'autrefois, ne lui procurait aucun repos ; il en sortait pour s'appuyer sur sa houlette et interroger une à une les lumières de la voûte nocturne, pour leur crier les sanglots de ses songes disparus :

— Laquelle d'entre vous est mienne ? Laquelle est ma vierge adorée, ma Vierge au Rouet ...

Mais les fallacieuses étoiles semblaient se rire de ses désespérances ; voilà qu'à la lueur fuyante et triste de l'une d'elles, il a senti son cœur se contracter effrayamment, parce qu'il a cru retrouver un regard de l'amante... ; mais aussitôt l'étoile se met à papilloter ironiquement. Vous rappelez-vous la cruauté de cet éclat de rire dont la jeune fille soudain a rompu le charme et dissipé l'effet d'une minute exquise d'abandon, volée à son apparente indifférence !

Et les brebis étant mortes au cours des pérégri-

nations de famine, il ne fut plus que le berger d'un troupeau illusoire, plus sûrement encore, le berger du troupeau des souffrances et des angoisses homicides qui accomplirent bientôt leur œuvre.

*

* *

A sa mort, les dieux émus voulurent récompenser cette inouïe et pitoyable fidélité, et transformèrent aussi le pâtre en une étoile qu'ils placèrent au firmament. Mais ils firent couler entre les deux astres sympathiques la voie lactée, le grand fleuve aux profondeurs moelleuses et insondables, dont les flots sont de fin brouillard de nacre pulvérisée.

Cependant, chaque année, le septième jour de la septième lune, vous n'entendrez jamais plus caqueter dans les pommiers ; et vous ne verrez pas s'élever, le long des peupliers en aigrette, le vol lent et cahoté des oiseaux blancs et noirs, à la queue trop lourde ; parce que ce jour, les pies charitables prennent leur essor vers les hautes régions et vont construire, ouvriers innombrables et habiles, un pont au-dessus de la voie lactée. Puis, quand vient la grande nuit, quoique le ciel en cet instant soit de pure améthyste, toutes les étoiles baissent discrè-

tement leurs paupières et, dans l'immuable silence céruléen, aux deux bouts opposés de la passerelle merveilleuse, le pâtre fidèle et la Vierge au Rouet s'avancent l'un vers l'autre, ravis comme au jour de la première rencontre, et répètent, frémissants, l'ineffable duo d'amour du Pâtre et de l'Etoile.



FERMEL

(Mémoires d'un mauvais moine.)

Fermel

(Mémoires d'un mauvais moine.)

I.

A travers l'entrebâillement d'une porte, la vision douloureuse d'une jeune femme pâle mourant sur un grabat, voilà tous mes souvenirs maternels. La voix de ma mère, cette voix qui bruit jusqu'à la mort dans le cœur, comme la voix de l'océan dans la conque, je ne m'en souviens point; la main de ma mère ne m'a jamais caressé, et les marâtres volontés qui n'allumèrent point devant moi le fanal d'espérance, me privèrent aussi du nid de tendresses où les autres se réfugient quand tout les abandonne. Ma vie a été une convulsion dans le noir.

Du naufrage que fut mon enfance, j'ai pourtant saisi une fragile épave qui s'effrite elle-même peu à peu et que je tremble de voir s'anéantir. C'est l'image de mon aïeule, une femme de haute stature, aux tournures d'homme. Elle se rendait chaque matin dans un pensionnat, pour cirer les bottines et expédier la grosse besogne des cuisines. Lorsqu'on s'aperçut qu'elle commençait à se mouvoir avec peine, on la remercia et, lui mettant cinq francs dans la main, on la poussa dehors. Restée seule avec mon père, en qui elle n'avait point trouvé d'affection, elle comprit qu'on ne lui pardonnerait plus le pain qu'elle mangeait et mendia. Voilà maintenant que je revois la grande vieille, allant de porte en porte, appuyée sur un bâton, traînant une jambe, un jupon bleu, finement rayé de noir et déteint, relevé sur les épaules puissantes et droites, la tête couverte d'un mouchoir clair encadrant sa figure noyée de tristesse, où saignaient ses yeux de misère... Je n'apercevais jamais de regards d'amour que dans ces pauvres bons yeux rongés ; cette bouche affaissée sous le poids des humiliantes sollicitations, seule, me disait de douces paroles et la cruauté froide de mon père m'arracha cette chère mendicante dont la tendresse m'eût sauvé peut-être.

*
* *

Un matin, le garde champêtre apporta chez nous un papier qui parut faire grand plaisir à mon père ; le jour suivant, je le vis s'entretenir plusieurs fois longuement avec notre voisin ; c'était un homme qui possédait une légère charrette et un mauvais cheval dont il tirait de quoi vivre. Deux fois par semaine, il se rendait de nuit à Tongres, petite ville distante de quelques lieues, où se tenait un important marché de bestiaux. Les marchands de porcs, fort nombreux dans notre localité, ne disposant point d'autre moyen de transport, lui confiaient leur marchandise.

Mon père lui exposait sans doute une question gênante, car il faisait force gestes, et l'autre remuait la tête par petits coups affirmatifs en l'écoutant.

Le lendemain, Grand'mère ne sortit point. Elle resta près du feu, muette, m'attira souvent près d'elle et promena ses regards pleins de larmes sur la maisonnée. Les grains usés de son rosaire glissaient plus lents entre ses longs doigts de mourante.

La nuit, vers deux heures, je fus réveillé par un bruit inaccoutumé ; Grand'mère, qui couchait comme moi sous le toit, n'était plus dans son lit.

Je regardai au-dehors par la lucarne : une charrette stationnait devant notre porte. Je sentis instinctivement qu'il se passait des événements extraordinaires et je descendis sans m'habiller.

Le souvenir des choses de cette nuit me brûle encore les yeux : Grand'mère était assise à table, son mouchoir sur la tête, son jupon relevé sur les épaules comme quand elle allait mendier ; elle buvait une tasse de café, pendant que mon père, debout près du voisin, parlait d'un ton de voix moins rogue que d'habitude ; chacun des hommes tenait en main un verre rempli de genièvre. On n'entendait rien au dehors et les paroles du maître de la maison avaient une résonnance étrange.

La chère vieille, horriblement pâle, se leva sans un mot et, d'un pas saccadé, lent et tragique, se dirigea vers la porte, suivie des deux hommes.

Ils la hissèrent sur la charrette, où ses grandes proportions lui donnèrent soudain, dans l'obscurité, l'apparence fantastique d'une statue de pierre que des bandits descellaient pour la faire tomber.

— Asseyez-vous dans le fond, vous serez mieux, dit mon père.

— Ne gênez pas trop votre compagnon, ajouta le messager. Il voulait parler d'un porc gras couché dans le véhicule.

— Il fait assez frisquet, observa-t-il ; vous n'auriez pas un peu de paille pour jeter sur le dos de l'animal ?

J'avais les pieds nus sur la pierre, mais je ne m'apercevais pas du froid. Je sentis une grosse douleur me monter à la gorge et je ne pus retenir un cri :

— Grand'mère !

— Mon père se retourna, irrité, tel qu'un homme surpris au milieu d'une mauvaise action, et lança vers moi un coup de pied qui ne m'atteignit point.

Je regagnai le grenier en sanglotant et me remis à la lucarne, d'où je vis la charrette s'éloigner, cahotant la pauvre aïeule qui tremblait à côté de l'animal endormi dans la paille chaude.

Une navrance indicible noyait mon cœur d'enfant ; il me sembla qu'on m'arrachait violemment de la poitrine une chose qui s'en allait là-bas dans la nuit et que je ne retrouverais plus. Jusqu'au matin, je pleurai à chaudes larmes en appelant Grand'mère.

J'ai appris depuis, qu'elle s'éteignit quelques mois après, à l'hospice où elle s'était laissé conduire avec une muette résignation aux pires douleurs.

J'apprécie aujourd'hui combien je fus heureux de ne point comprendre alors l'abominable forfait de ces heures; mon père m'eût causé une insurmontable horreur.

Dans les années qui suivirent, il ne s'occupa de moi que lorsque je pouvais aider à ses commodités. Il ne m'envoya jamais à l'école. L'après-midi, pendant qu'il dormait sa sieste dans l'arrière-salle où se trouvait son lit, j'étais contraint de garder la première pièce, blotti dans un coin, sans mouvement, et ces heures de solitude me plongeaient dans des tristesses qui faisaient jaillir des larmes de mes yeux.

A moins pourtant qu'un charitable rayon de soleil, se glissant dans la chambre, ne vînt tendre son échelle de lumière à mon âme qui ne demandait qu'à s'évader vers le ciel bleu, ou que je ne prisse plaisir à regarder, derrière la cotonnette à carreaux rouges et blancs des rideaux, l'or pulvérisé de l'astre.

Tout à coup, la porte de l'entrevent s'ouvrait et j'apercevais la face congestionnée de mon père; ses yeux bleus, qui ne s'arrêtaient jamais sur moi, avaient des froideurs d'acier; sa peau lisse, tirée sur sa face sanguine, ses lèvres minces, ses mou-

vements lents d'homme fort lui donnaient l'extérieur d'un cynique bourreau.

Je m'esquivais sans bruit, heureux d'être dans la rue, où je séjournais jusqu'au soir et où ma vie commençait à ressembler un peu à celle des enfants de mon âge : cependant, la laideur physique dont j'étais affligé, ma pauvreté, le pitoyable esseulement où je me sentais, ma timidité excessive et une grande bonté naturelle me constituaient le souffre-douleur de mes compagnons et me procuraient une peine quand leur espiègle irréflexion trouvait un plaisir.

Je rentrais à la tombée de la nuit et, le plus souvent sans souper, je grimpais en hâte dans ma pauvre mansarde, où je me tenais d'abord bien coi, éprouvant au départ de mon père, le frissonnement de joie qui salue, dans le cœur de la mère et des enfants, le retour du père aimé.

Alors, il m'arrivait souvent de me lever dans mon lit, de passer la tête au-dehors par la chatière et de rester ainsi longtemps, lors des belles nuits d'étoiles, songeant dans la fraîcheur. A ce moment, les autres enfants s'assoupissaient douillettement sur les genoux des pères et des mères, mais ma volupté, pour être triste, n'était pas moins intense que la leur.

Le village dormait. Par delà les habitations, les collines du Limbourg méridional arrondissaient leurs faîtes blanchis de lune, qui paraissaient des lacs tranquilles de clarté blonde. Plus près, dans la vallée noire où se perdaient les maisons et les vergers, j'entendais couler la rivière que j'avais toujours cru sans voix. Je percevais le murmure de la moindre brise, et le sifflement d'un train passant à plusieurs lieues me bouleversait soudain comme l'appel angoissé d'un désespéré. Les arbres voisins, dans l'ombre ténue, se rapprochaient, conversaient sans gestes brusques et requéraient mes sympathies. D'ailleurs, cette revanche de l'âme des choses pendant le repos de l'homme m'intéressait plus que la vie même, que je soupçonnais plus hostile.

Une de ces nuits me retraça avec toute son âcreté la scène douloureuse.

Tout à coup, j'aperçus, descendant la rue, la charrette du voisin qui se rendait à Tongres. Il me sembla que Grand'mère était encore là, cahotée à côté du porc. Mes yeux fiévreux et pleins de larmes se mirent à percer les ténèbres, pour suivre le véhicule qui s'y enfonça graduellement et disparut. Durant quelques instants, le roulement arriva à mon oreille, s'étouffant dans les verdure, se ravi-

vant aux éclaircies. Puis, mon imagination surexcitée me montra Grand'mère, la grande vieille et bonne mendicante, dans son jupon relevé sur les épaules, qui, à l'horizon, me faisait un signe... Je tendis les bras vers elle en disant son nom...

Le passage subit d'un chat m'effraya.

Pendant ces heures nocturnes, je fus intrigué par une lumière que j'apercevais à travers la vitre supérieure d'une fenêtre dont le reste était soigneusement obscurci. Cette fenêtre donnait jour sur le jardin à un estaminet tenu par une forte femme rouge, sans enfant, dont le mari était puddleur dans une usine des bords de la Meuse. Une fois, je la vis s'éteindre tout à coup, et, pendant que j'observais si elle n'allait pas se rallumer, j'entendis la clef de mon père dans la serrure et me couchai précipitamment. La persistance de cette lampe solitaire et tardive agaçait ma songerie. C'était une intruse à une fête intime. Entre les branches des pommiers, elle me blessait. Ne l'assimilai-je point à quelque méchante étoile que ses bonnes sœurs du ciel avaient précipitée à terre ?

C'était bien une des étoiles les plus malfaisantes de mon ciel que j'avais découverte.

Un soir, plusieurs détonations successives me

firent tressauter dans mon lit... La rareté d'un pareil bruit ne pouvait manquer de mettre les gens en émoi; dans la rue, des groupes passèrent qui parlaient haut, de sang, de mort, d'assassins. Cela dura longtemps et je n'entendis pas rentrer mon père: il s'attardait, pensai-je, à cause de l'incident. Le vent, qui secouait violemment la maisonnette, la pluie qui cinglait la lucarne m'empêchèrent de satisfaire ma curiosité; finalement, je m'endormis.

Chose étrange! A mon réveil, en pleine lumière, il me parut que la foule n'avait point quitté la rue, qu'elle s'y était massée; une rumeur de colère montait jusqu'à moi et la porte du rez-de-chaussée était ébranlée plus que la veille.

Je courus à la trappe et je regardai. Mon père se tenait devant l'entrée, armé du couperet et criait :

— Le premier qui entre est mort !

Du dehors des voix hurlaient :

— Enfoncez l'huche! Enfoncez l'huche!

Je tremblais de frayeur, mes dents claquaient. Cette scène horrible, que je ne m'expliquais point, me remuait comme un cauchemar et m'ôtait la faculté de prononcer le moindre mot.

Soudain, d'un bond, un gendarme sauta par derrière au cou de mon père et, saisissant la hache d'une main, il le renversa d'un coup au milieu de la salle; sa tête sonna contre la pierre. Un second policier, entré, de même que le premier, par la fenêtre de la chambre à coucher, vint à la rescousse. Le monde fit irruption dans la demeure.

Mon père, maintenu à terre par les bras, par les jambes, par les cheveux, n'avait plus rien d'humain : l'écume aux lèvres, les yeux en feu, il rugissait, tel un fauve. Toutes les figures étaient empreintes de colère, des menaces se croisaient.

— A mort, l'assassin ! Echarpons-le !

Je le vis emmener, ligotté entre les deux gendarmes et suivi par la foule dont les huées et les vociférations le fouettaient comme un vent de tempête. Un homme du village, qui passait pour son meilleur ami, plus excité que les autres, lui lança un coup de pied dans les reins.

C'était mon père qui avait tué, à coups de revolver, la femme de l'estaminet à la mystérieuse lumière. Il fut condamné à une longue détention. Je ne l'ai jamais revu.

*

* *

J'avais douze ans alors.

Un parent éloigné, du côté maternel, maître d'école dans un village voisin, et qui n'avait qu'un enfant, vint me prendre pour m'emmenner chez lui. Je le suivis en pleurant, quoiqu'il eût l'air bon, et je considérai cet homme qui me recueillait comme un nouvel ennemi; en chemin, je lui jetai des regards à la dérobée, ne répondant qu'à peine à ses paroles d'amitié.

Quand nous arrivâmes, blancs de poussière, sa femme nous attendait sur le seuil. Elle m'examina avec un mauvais œil et ne se dérida point, malgré les propos de son mari qui s'efforçait d'atténuer sa froideur. Je compris que j'étais là contre son gré et mon instinct de défiance fut vite de l'aversion.

Il paraissait d'ailleurs que tout se liguât pour verser plus sûrement à ma jeunesse le philtre amer du pessimisme et du doute. Le fils de ceux avec qui je vivais et que, selon leur vouloir, j'appelai mon oncle et ma tante, était peu intelligent, d'un esprit rebelle et paresseux. Nous étudions ensemble et mes progrès rapides, ayant mis en lumière l'infériorité de mon compagnon, furent pour moi

une nouvelle source de souffrance. Combien de fois une leçon que je connaissais trop bien ne valut-elle pas des gronderies à notre maître ! Sa femme l'accusait d'être plus indulgent envers moi qu'envers son propre fils, et le pauvre homme, afin de conserver la paix dans son ménage, fut souvent injuste et punit mon zèle.

Ces petites vexations n'éteignaient point mon ardeur ; elle ne fit qu'augmenter lorsque, l'instruction élémentaire acquise, nos études s'étendirent aux langues étrangères que mon oncle possédait bien ; j'éprouvai, à pouvoir lire une phrase d'anglais ou d'allemand, la plus grande jouissance que j'eusse ressentie jusqu'à là. Les tâches ennuyeuses ou malpropres dont on me chargeait exclusivement en étaient allégées et, par la pluie et le vent, je semais le long des chemins boueux des vers entiers, des exclamations étranges retenues de mes auteurs ; nettoyant l'étable des porcs, je tenais à ces animaux, dans la langue de Schiller ou de Byron, de longs discours, auxquels ils répondaient par des grognements que j'entendais à peine.

Mais les mauvais traitements continuaient d'assombrir mon caractère et me donnèrent le regret

de la petite maison de malheur dans laquelle j'avais vécu à côté de mon père, sans amour et sans soins. Les soins d'aujourd'hui ne servaient qu'à m'humilier. Vêtu des loques délaissées par mon stupide condisciple, j'avais l'air d'être son domestique et je l'étais en effet. La moindre résistance aux caprices du petit monstre sans cœur devenait un crime aux yeux de sa mère, qui me rouait de coups en m'appelant ingrat et me rappelant que leur charité m'avait empêché de mourir de faim. Un jour que Jules ne voulait point cesser de me frapper les doigts de sa règle, un mouvement brusque que je fis pour éloigner l'instrument le lui renvoya en pleine figure et provoqua un saignement de nez. La mégère s'élança sur moi, armée d'un bâton, et me meurtrit cruellement en criant :

— Race d'assassin ! Tu suivras l'exemple de ton père ! Assassin !

L'injure m'empêcha de sentir la souffrance et, rouge de colère, je me retournai, prêt à me jeter sur la méchante femme. Elle appela son mari : ils m'enfermèrent dans la cave, où je restai tout un jour sans manger.

Depuis cinq ans, je vivais de cette vie misérable et le temps avait transformé mon martyr. L'insou-

ciance du premier âge avait fait place à une perception plus nette de mon malheur ; je commençais à m'apercevoir du poids des bagages que j'emportais. Mes peines devenaient plus profondes à mesure que j'en discernais mieux les causes ; dans mon cœur délaissé, chargé du forfait d'autrui, germaient une défiance extrême et une haine presque pour l'homme.

Et ne me trompai-je pas cependant... ? Mes sentiments d'aujourd'hui me font douter de ceux d'alors. Ne souffrais-je point peut-être au contraire d'un besoin d'amitié que mon âme, depuis toujours repliée sur elle-même et soupçonneuse, rendait impossible ? Car, maintenant, le crime de mon père me semblait écrit sur mon front ; mon nom m'était un insigne de honte qui éloignait de moi. On ne m'appelait point Fermel, mais, *le fils de Fermel*.

Le monde méchant qui me fustigeait sans cesse devait avoir un intérêt à voir souffrir et disparaître ce galeux... Les enfants des malfaiteurs sont pour la société d'anciennes cicatrices infamantes : c'est la trace de ses propres crimes qu'elle poursuit en eux.

Ma présence était devenue une cause de querelles incessantes entre les époux.

L'instituteur ayant été indisposé pendant quelques semaines, ce fut moi qui le remplaçai dans sa classe; son fils en était incapable. Cet incident fit entrer ma tante dans une colère aveugle.

— Tu ne vois pas, dit-elle à son mari, que tu as réchauffé un serpent? Un beau jour, ce rejeton de bandit volera ton héritage à notre fils. Il faut qu'il s'en aille, entends-tu, je le veux!

Mon oncle se soumit. Un examen pour l'obtention de places de commis près un ministère se préparait; il me fit inscrire parmi les candidats. Je fus admis et je quittai, pour aller habiter Bruxelles, ma terre natale, qui ne m'avait abreuvé que du lait d'amertume.

J'étais à peine installé, la tête encore perdue du changement subit, qu'un matin, le ministre me fit appeler:

— Voyons... comment votre nom? demanda-t-il, comme s'il voulait à dessein me le faire dire.

— Fermel.

— Fermel... — puis, il pensa quelques secondes.

— Fermel..., répéta-t-il lentement.

Dans l'espace qu'il laissa entre ces deux mots, je crois avoir subi les affres du supplicé dont un premier coup de hache du bourreau maladroit n'a

fait qu'entamer le col et qui attend le choc suprême. Mes jambes se dérobaient, tout mon sang fuyait.

Le ministre n'ajouta rien : c'était simplement un homme distrait.

Il cherchait quelqu'un qui connût les langues ; sur son ordre, je traduisis une page d'un écrivain anglais et une d'un écrivain allemand. Il lut et me dit :

— C'est bien, vous serez attaché à mon bureau.

Dès lors, mon corps n'aurait plus ni faim, ni froid.

II.

Si le cours de ma destinée n'eût point été changé, si j'eusse continué, à la campagne, ma vie d'humiliations et de douleurs, ne me serais-je pas révolté, à quelque moment?

N'aurais-je point senti le courage de partir à la garde de Dieu? Je ne le crois pas : l'atmosphère qui m'entourait était si déprimante, la perfidie des hommes me paraissait tellement universelle, tout tendait à me donner une si pauvre idée de moi-même, que je me serais inévitablement écrié tôt ou tard : A quoi bon!

Les ardeurs de la jeunesse évanouies, je me serais à la longue perdu dans cette mare de caractères, plats comme la contrée où poussent les fleurs d'égoïsme aussi nombreuses que les épis de blé dans le limon fertile.

Sans l'intervention du maître d'école, mon parent, et de sa femme, la charitable tortionnaire, au milieu de tous, je serais sans doute devenu valet de ferme et j'aurais mangé, jusqu'au bout, le pain de la résignation, semblable au vieux Michel que j'ai connu et dont j'ai mainte fois envié la philosophie.

La pluie des malheurs s'était abattue sur son dos solide sans que le sourire quittât sa face de bonté tournée vers le sol; car, ce sourire était un reflet de l'illumination qu'une profonde croyance en une justice infaillible avait toujours entretenue dans sa tête. Il peinait dur : d'autres plus tard peineraient pendant qu'il se reposerait.

Il ne se trompait point. Un jour, — après quatre-vingts longues années de labeur, il est vrai, — six hommes, et de ceux-là mêmes qui lui avaient commandé, qui s'étaient reposés alors qu'il geignait et ahanait pour eux, le portèrent, à bras comme on portait autrefois les reines et les princesses, à travers tout le village, évitant les heurts. Ils le déposèrent près d'un autre homme qui l'attendait tête nue et qui, depuis le matin, suait son sang afin de lui préparer une large couche aisée, dans la bonne terre jaune; qui le glissa avec mille précautions dans cette hospitalière demeure et l'y enferma à l'abri du froid, de la faim, de la soif, des poisons du monde, à l'abri de tout besoin et de tout ennui, si bien, qu'il n'avait pas été mieux autrefois, il y a quatre-vingts ans, dans le sein de sa mère...

Eussé-je de cette sorte été plus heureux? La fin

n'est-elle point marquée dès le départ... Ne porte-t-on pas en soi le but inexorable de sa vie?... Les chemins divers et plus ou moins longs que les hommes parcourent ne sont que jeux de la sainte souffrance.

*

* *

Ma vie dans la grande ville fut lamentable. J'y débarquai persuadé que j'entrais dans un milieu d'êtres plus malfaisants que ceux que j'avais connus, et qu'il me serait nécessaire de me tenir continuellement en garde vis-à-vis de mes voisins. Mais la perspective de cette lutte ne m'effrayait qu'à moitié et je la trouvais préférable à l'assujettissement que j'avais subi.

Mes premiers mois furent décevants : personne ne me fit souffrir, personne même ne s'occupa de moi. Cette inattention, au lieu de me rassurer, me fit concevoir une sournoiserie mille fois plus à craindre que l'hostilité ouverte. Chaque homme, à mes yeux, cachait un ennemi et chaque parole, pourvu qu'elle ne fût point dure, fouettait ma défiance ; c'est ainsi que la bonté m'exaspéra, je n'osai jamais m'y fier et j'eusse été bien près de

penser qu'elle n'existait pas, sans le souvenir de Grand'mère.

Ah! ma pauvre Grand'mère, toi seule avais semé dans mon cœur la bonne graine que les piétinements empêchèrent très longtemps de germer, mais qui conserva sans doute ses précieuses facultés !

Ma curiosité, vivement excitée durant plusieurs années par tout ce que je voyais de nouveau, fut un dérivatif à mes instincts de jeune animal dressé à coups de fouet. J'errais le plus souvent à l'aventure, cherchant le côté du chemin le moins fréquenté, pressant le pas pour éviter tout voisinage et rougissant quand un regard s'arrêtait sur moi. Je marchais ainsi des heures sans me reposer et, la nuit tombant, me mettait dans la situation d'un homme égaré dans un bois peuplé d'ennemis, sous le couteau desquels il risquerait de tomber à chaque pas. Je prêtais alors à ceux que je rencontrais les pires intentions et, comme je n'étais nullement poltron, ayant appris de tout temps à ne compter que sur moi-même, j'étais toujours prêt à défendre ma vie. Plus d'un promeneur pacifique a dû s'effrayer de mon air méchant et de mon allure.

Je rentrais exténué.

Ma défiance, jour et nuit en éveil, découragea toutes les bienveillances, à commencer par celle des bonnes gens chez qui je fus logé d'abord. Je comprends combien durent les blesser mes précautions, qui n'eussent pas été plus minutieuses dans une hôtellerie de bandits. Je leur répondais à peine et me gardais de leurs amabilités comme de pièges habilement tendus; je les suspectais injustement à propos du plus insignifiant objet que j'égarais. Cette conduite singulière m'aliéna certainement leurs sympathies et ils trouvèrent sans doute étrange le nombre d'années que je passai à côté d'eux sans que ma froideur outrée diminuât.

Le moindre contact avec l'homme me devint pénible et le temps que duraient mes repas, dans un restaurant, quoique ridiculement abrégé, me mettait à la torture. Je mangeai souvent enfermé à clef dans ma chambre, étouffant tout bruit qui pût trahir mon occupation.

A grignoter seul une croûte durcie de pain, je me rappelais soudain la maisonnette de mon enfance, où je mangeais ainsi dans un coin.

Il faut que cet âge soit bien riche de sa propre essence, pour que j'éprouvasse à ce souvenir, au-

quel ne s'associaient que des idées de privations, une âcre jouissance, plus intense peut-être que celle que m'eût procurée la mémoire d'un plaisir.

Les heures qui m'attachaient à ma table de labour comme le forçat à la roue, et qui m'ôtaient la liberté de penser, constituaient la meilleure partie de mon temps, une espèce d'inexistence morale, pleine de sécurité. Je travaillais alors sans une seconde de relâche, sans lever la tête, me hâtant, semblable à une bonne machine, suant autant que si j'avais scié du bois, et finissant avec une grosse fièvre. Ce zèle, peu méritant d'ailleurs, attira l'attention de mes chefs : ils furent charmés de la rapidité et du soin que j'apportais à l'accomplissement de mes tâches et me firent obtenir de sérieux avantages. Il est vrai qu'ils n'amoindrirent en rien mon malheur, dans lequel la pauvreté n'était jamais entrée comme élément. Ils excitèrent au contraire l'envie de mes collègues, que ma farouche misanthropie avait déjà éloignés de moi : je ne vis plus qu'ironie dans leur salut, que haine dans leurs yeux, qu'embûches dans leurs procédés...

Libre de mon temps, je redevenais aussitôt esclave de mon caractère et je recommençais à marcher.

J'ai retrouvé quelques feuillets d'un journal griffonné à cette époque.

14 octobre.

Je suis entré ce jour à la *Taverne Royale*. Fatigué, j'avais aperçu tout à coup à travers les vitres, dans une chaude lumière moirée de bouquets de fumée, des personnages qui avaient l'air de nager dans toutes les béatitudes.

Renversés sur leur siège, les jambes croisées, le coude sur la table, le ventre rebondi, la figure satisfaite, ne portant aucune trace de soucis, ils restaient immobiles, humant leur verre à petits coups...

Et qui m'empêche de me donner le même plaisir ?

J'entre... Aussitôt, les regards s'enfoncent de toutes parts dans ma chair comme une pluie de dards cruels. Mes habits, sans doute, qui ne sont point brillants et que je porte gauchement, mes manières auxquelles la solitude conserve leur primitive rusticité, cette gêne que je ne peux secouer, cette conviction que chacun autour de moi connaît l'histoire de ma famille, que mon nom répété par les journaux est resté dans les mémoires, que je marche enfin dans le monde, couvert, comme d'une

tunique de Nessus, du sang qu'a versé mon père, tout cela change le repos que je me suis promis en une exposition infamante. Je tremble d'appeler le garçon, et le ton presque arrogant dont il m'adresse la parole me cause une violente irritation. Après cinq minutes qui me paraissent des heures, pendant lesquelles je n'ose lever les yeux, je m'apprête à sortir ; j'accroche les chaises et les tables, je me trompe de chemin ; j'entends des rires étouffés, enfin je gagne la porte et je fuis, pareil à un assassin, ne voyant plus rien.

Des larmes m'ont alors jailli des paupières.

20 octobre.

J'évoque tendrement le souvenir d'une petite paysanne dont l'air de douceur m'a frappé autrefois et que je revois au milieu d'un champ d'avrillet, aussi fraîche que les touffes de réséda sauvage.

Ah ! combien je l'aurais aimée ! Comme je l'aurais rendue heureuse ! Mais que dis-je ? Ne suis-je pas indigne de tout amour ? Je n'ai rien d'attirant ; et qui voudrait du fils d'un criminel ? Quelle jeune fille consentirait à s'appeler : Madame Fermel !

Quelle joie j'éprouve à adorer délicieusement ma petite paysanne, si lointaine, si inoffensive !

21 octobre.

Il fait très froid ce soir : je me suis retourné à l'appel d'une de ces pauvres filles vendeuses d'amour. Lorsqu'elle aperçut ma figure sur laquelle se peignait probablement une certaine frayeur qui me rendait grotesque, elle a éclaté d'un rire franc. Je suis reparti, étonné de mon acte et, quoique humilié, trouvant naturel la moquerie qui l'avait accueilli : ne suis-je point un réprouvé destiné à traîner ma croix jusqu'au haut du calvaire ? De quel droit aurais-tu exigé qu'il en fût autrement, race d'assassin ?

25 octobre.

Mon corps est malade, mon âme est malade. Ah ! que ne dépend-il de nous de changer ce qu'ont lentement élaboré les heures et les jours du passé ! Mais nous subissons notre sort bon ou mauvais, tel que nous l'ont forgé les mille ouvriers aveugles qui, sous d'irrévocables influences, travaillent à une seule destinée.

27 octobre.

Mes promenades me sont devenues une souffrance : je repasse pour la centième fois dans les

mêmes lieux, me sentant frémir de revoir les mêmes choses dont la tristesse surtout m'a frappé, et il m'est impossible de prendre d'autres chemins ; une force que je ne définis pas me pousse ; je crois que l'appréhension que je ressens pour les hommes passe jusqu'aux objets inanimés. J'éprouve d'ailleurs moins de plaisir au spectacle de la nature ; les champs déployés à perte de vue et qui m'ont donné des extases ne m'émeuvent plus. Mon esprit se ferme de plus en plus au monde dans lequel je ne me comprends point, qui m'en veut impitoyablement.

28 octobre.

J'ai trente ans. A mesure que je vieillis, je me rends mieux compte de ma situation et l'opprobre de mon nom me pèse davantage. Fermel ! Ce mot sonne sans cesse à mon oreille le glas de mon malheur.

29 octobre.

Vais-je devenir fou ? Quelqu'un contait tantôt devant moi un horrible forfait ; il me semblait entendre ma propre histoire ; les mots qui flétrissaient, les malédictions m'atteignaient en plein cœur. J'ai beau me raisonner, me prouver combien est sotte

cette identification avec le criminel, je reste persuadé, qu'étant le fils de Fermel, je suis en quelque sorte sa conscience, demeurée parmi les hommes pour expier.

.....

*

* *

Mon esprit à cette époque se créa de nouveaux bourreaux : fils de criminel, n'étais-je point destiné à devenir criminel ? — Je passais toutes mes soirées dans des méditations qui ne me distrayaient point de mes sujets ordinaires de réflexion ; semblable au malade qui recherche les livres de médecine, je dévorai maintenant toutes les œuvres traitant de l'hérédité et comme la plupart des malades aussi, comprenant mal des études auxquelles rien ne m'avait préparé, je ne manquai point de me juger perdu sans remède.

Était-il donc vrai que je fusse destiné à assassiner quelqu'un ? Étais-je un être naturellement dangereux, en qui pouvait soudain éclater la rouge folie, l'implacable nécessité de sentir la vie s'évanouir entre mes doigts, dans des chairs palpitantes, le sang chaud me lécher les mains avec

des caresses inconnues? Dieu! j'oublie mes craintes...! N'éprouvai-je pas une vague volupté dans ces horribles imaginations? J'ai senti un léger frémissement sous ma peau, mes doigts glissent lentement pour de fictives jouissances... Mais, alors, les hommes ont raison de me tenir à l'écart, la simple prudence le leur commande, et n'est-ce point un excès de confiance de me laisser libre, puisqu'ils enferment les loups et les ours?

J'éprouvais les plus cruelles angoisses; je m'approchais de ma glace et elle me présentait une image effrayante: face pâle, pommettes saillantes, yeux brillant sombrement au fond de véritables cavernes, air de méchanceté et d'ironie répandu sur toute la figure: où avais-je vu des têtes pareilles...?

C'est que cette tension de la pensée sur un même point, cette espèce d'éréthisme cérébral avait amené une nervosité extrême qui doublait l'acuité de mes sensations et décharnait mes os.

Le terrible problème se posa très souvent dans ma tête: certains indices m'avertiront-ils du moment où se dénouera ma fatale destinée? — Je me défiai de mon excessive irritabilité et quand une figure ou un acte m'agaça, je me raidis contre

mon sentiment ; j'appréhendai les moindres mouvements de mon âme, croyant toujours proche la catastrophe.

Aux instants de calme où ma raison paraissait vaincre, j'entrevois le gouffre vers lequel je m'acheminais indubitablement et je m'efforçais de me ressaisir.

Tous ces livres, quelles preuves contenaient-ils ? Pourquoi m'épouvantai-je de leurs suppositions ? Et même s'ils étaient la vérité... ?

Je comprends qu'un ivrogne ou un malade lègue à ses fils des corps faits pour la souffrance et les tares physiques, qu'un homme sans volonté procree des caractères faibles et que des enfants sans cœur descendent d'un père cruel ; mais, un crime n'est point un vice du sang ou un penchant moral ; c'est un acte à l'accomplissement duquel le milieu et les circonstances spéciales où l'être a vécu, son raisonnement même ont collaboré avec ses passions ; et la vie est souvent responsable des actes dont elle accuse l'hérédité.

J'étais ainsi, pendant quelques instants, mon assurance chancelante, qui s'écroulait alors, m'entraînant chaque fois plus bas.

Je m'efforçai d'éloigner la pensée tyrannique de

cet avenir inéluctable, ce fut en vain, elle avait fait de moi sa chose. De secourables démons, semblables à ceux dont parle *Solness-le-Constructeur*, s'étaient sans doute occupés de moi — ces bons frères qui ont pitié de nos pusillanimités et de nos lâchetés vis-à-vis de nous-mêmes. Ils avaient installé Satan dans mon esprit et, multipliant leurs pas de velours, ils édifiaient l'autel de la messe rouge.

Mon aversion grandissait pour les hommes et mes tourments intérieurs m'inspirèrent le dégoût de vivre ; je me convainquis peu à peu que le sacrifice de mon existence serait une action louable, d'autant plus que ma mort ne coûterait de larmes à personne et ne priverait aucun être de son pain. La plante de basilic qui se fane dans la chambre d'une pauvrete tient plus de place que moi dans le monde affectif. La disparition d'un être dangereux, pour le moins inutile, ferait place à d'autres ; ma présence n'empêche-t-elle pas la marche en avant d'une famille intelligente et saine, appelée à de grandes choses ? Enfin, que regrettais-je... ? Qu'espérais-je ? — Derrière moi, le noir ; devant moi, le vide.

Puis, j'avais souffert plus de trente ans sans que le sort se lassât...

*

* *

Je m'achetai un mignon revolver.

De le sentir contre moi, j'éprouvai un soulagement et j'envisageai froidement la perspective de m'en servir bientôt sans penser à m'inquiéter de l'opinion du monde qui dirait certes : Le fils de Fermel s'est tué, — et qui s'étonnerait que je n'eusse point choisi une autre victime.

Je parcourus plusieurs jours distraitement les rues solitaires des faubourgs, en zigzags insensés qui étaient les hoquets de mon agonie morale. Attiré par je ne sais quel aspect de solitude et de désolation, je me retrouvai plusieurs fois dans un âpre paysage suburbain, large étendue de terrains vagues, couverts de gravats entre lesquels poussait, çà et là, une rude et sombre touffe de plantins et de ronces. Un jour, à la vesprée, je m'arrêtai près d'un hangar abandonné; arrivé au haut de mon calvaire, j'armai froidement mon revolver dans la poche de mon vêtement....

A ce moment suprême, un seul souvenir tout à coup fit bourdonner ma cervelle et frémir mon cœur.

Pauvre vieille Grand'mère! Tu auras mes der-

nières larmes! Je te revois, toi seule, je te revois!
le jupon relevé sur les épaules, tes chers et bons
yeux sanglants, je te revois, assise dans la char-
rette cahotante qui t'emporte pour toujours...

Pauvre vieille Grand'mère! Je t'aime, je te bénis,
goutte ardente de bonté, dans cet océan de boue!

.
— Ah ha! Monsieur Paul! Toujours le même
rêveur solitaire!

C'était un de mes chefs d'administration qui pas-
sait par là. Je repris le chemin de la ville, en
compagnie de cet homme, dont l'insatiable souf-
france avait fait son instrument.

III.

Celui qui avait entravé l'exécution de mon sinistre projet s'appelait Herteu et occupait un emploi assez élevé dans l'administration à laquelle j'appartenais. Ma besogne ordinaire me mettait fréquemment en rapport avec lui.

Je n'avais d'abord point distingué des autres fonctionnaires cet homme à la tournure massive, courtes jambes cagneuses, teint chaud, œil brun voilé sous une paupière lourde, cheveux noirs, grosse moustache d'un noir roussâtre.

Mais, depuis plusieurs mois, il avait paru s'intéresser particulièrement à ma personne : si j'entrais dans son bureau, il m'y retenait à causer, me disait des choses aimables sur un ton bon enfant, quoiqu'il eût la réputation d'être plutôt rogue et mauvais envers ses subalternes. Aux autres, il parlait de moi avec éloges et ne m'appelait jamais que Monsieur Paul.

Du coup, cette conduite m'inspira de la défiance.

Cependant, Herteu y mit tant de naturel, de persistance sans exagération, il sembla, après tout, si désintéressé, que je finis par croire à sa sym-

pathie pour moi, sans en sentir de mon côté aucune pour lui.

Comme nous arrivions à proximité de sa demeure, il m'invita à entrer. Je remerciai ; il insista :

— Venez, il fait si triste dehors, me dit-il, vous passerez une heure avec nous ; il n'est pas bon de vivre constamment seul.

Je marchai à côté de lui, sans volonté.

Il me présenta à sa femme, qui m'accueillit avec froideur. Je remarquai l'air de tristesse répandu sur le visage de cette personne qu'on aurait cru frappée d'un deuil récent. Herteu, au contraire, était plus gai que d'ordinaire ; il voulut absolument m'offrir un verre de vin .

Cette situation nouvelle et imprévue pour moi m'ôtait l'usage de la parole.

J'écoutais vaguement, je répondais à peine ; j'obéissais passivement.

— Buvez donc un verre.

Je buvais.

— Fumez un cigare.

Je fumais. Je dus être, en cette circonstance, singulier et grotesque. Arraché à mon obsession, et dans un moment aussi critique, je me comportai, chez Herteu, à la façon d'un inconscient. Comment m'y pris-je pour sortir ? Je ne sais.

Je n'emportai de là qu'une image dolente de femme dont s'accommodait assez bien l'état de mon esprit.

Deux jours après, Herteu sollicita mon aide pour un travail urgent qu'il devait achever à domicile.

C'était à la brune. Il me conduisit dans son bureau non éclairé ; puis il se rendit dans le corridor et appela :

— Claire ! Claire !

Quelqu'un entra que je pris pour sa femme ; quand la lampe fut allumée, je m'aperçus que c'était une jeune fille de vingt à vingt-cinq ans, portant, elle aussi, sur ses traits, un air de profonde mélancolie.

Herteu me présenta. Elle s'inclina.

— C'est ma nièce, ajouta-t-il.

Quand elle fut sortie sans prononcer une parole, il m'expliqua que, n'ayant point d'enfant, ils avaient élevé cette parente, qu'ils considéraient à l'égal de leur fille.

La semaine qui suivit nous tint à la besogne, chaque jour jusqu'au soir : on était à la veille d'une élection générale. Le samedi, Herteu me rejoignit à la sortie, dans les couloirs et, passant familièrement son bras sous le mien :

—Voilà la semaine enterrée; je vous emmène, vous venez souper avec nous; j'ai prévenu ma femme; elle nous attend.

— Mais... fis-je, interloqué.

— Ne refusez pas, vous me causeriez de la peine.

Ma froideur fondait peu à peu, en présence de l'amabilité constante de Herteu. Je pensai que cet homme était bon, qu'il avait deviné ma souffrance et s'efforçait de la soulager; je ressentis, à son égard, un sentiment qui ne s'était plus fait jour depuis longtemps dans mon cœur: un peu de reconnaissance.

Je retrouvai M^{me} Herteu, dans ses habits sombres, avec son allure lente, ses gestes rares, sa pâle figure de résignation.

M^{lle} Claire s'était parée avec quelque coquetterie; au col de son corsage clair s'agrippait un petit lézard d'argent aux yeux d'émeraude. Cependant, les orbites de la jeune fille étaient plus creuses et ses yeux plus brillants.

Elle s'efforça de sourire lorsque je la saluai.

Nous étions assis autour d'une table ronde, les deux femmes se faisant face, nous, entre elles. Le maître de la maison ne se tut guère; il parla de

nos travaux quotidiens, des chances des différents partis dans la lutte qui s'apprêtait, de nos perspectives d'avancement. M^{me} Herteu ne l'écoutait point; elle rompit quelquefois le silence pour m'engager à me servir; alors, son ton était affable; sous la paupière relevée, sa prunelle apparaissait pleine de douceur; mais elle baissait aussitôt les yeux et retombait à son attitude de tristesse.

M^{lle} Claire allait, venait. Après le repas, son oncle lui dit :

— Claire voudra peut-être nous faire un peu de musique, en l'honneur de M. Paul ?

La jeune fille se leva aussitôt sans répondre, prit un cahier dans une étagère et s'assit devant le piano.

Elle chanta une chanson de Grieg. C'était une mélodie lente où l'âme voilée du Nord soupirait toute sa tristesse profonde, sans pleur et sans cri, l'appel plaintif et sûrement vain de la fiancée au fiancé absent.

La voix mourante et affaissée rendait admirablement les nuances de l'œuvre.

Qu'éprouvai-je ? Cette musique, pourquoi m'émut-elle ainsi ? Quelle intime parenté révélait-elle tout à coup à mon âme ?

J'essuyai furtivement deux grosses larmes et je n'eus pas un mot de félicitation pour la chanteuse.

Lorsque je me retrouvai dans ma chambre solitaire, la phrase de Grieg revint me bercer dans l'attente du sommeil; n'essayai-je point de la fredonner! Ce fait extraordinaire me surprit moi-même, bien que cette chanson ne se distinguât pas beaucoup d'une lamentation; il y avait donc quelque chose de changé dans mon existence! Herteu seul, qui me témoignait une amitié sans cesse grandissante, pouvait en être la cause. Son compagnonnage continu, nos conversations, par lesquelles personne n'aurait pu deviner notre différence d'âge, me sauvaient de moi-même; mes idées noires ne trouvaient plus aussi souvent l'occasion de souffler en rafales sous mon crâne.

Herteu avait finalement forcé ma nature ombreuse; il gagna ma confiance et je reportai sur lui, peu à peu, l'attachement dont je n'avais pas été prodigue.

J'aimai aussi sa maison: n'était-elle point l'oasis dans le désert, la rade à l'abri de la mer des tempêtes? Quoiqu'il ne se passât plus de semaine sans qu'il m'invitât à entrer chez lui, je désirai bientôt multiplier davantage encore mes

visites. Je recevais toujours un accueil plein de simplicité et de bonne grâce, exempt d'une affecterie qui n'aurait pas manqué de m'effaroucher. Madame Herteu ne se départait point de l'apparence sous laquelle je l'avais connue d'abord et qui lui avait conquis ma sympathie.

Quant à M^{lle} Claire, elle tenait vis-à-vis de moi une conduite franchement double : en présence de son oncle, elle se montrait empressée, engageante, se mêlait à la conversation ; lui, absent, elle devenait aussitôt plus réservée, plus indifférente. Après tout, une jeune fille soucieuse de sa dignité et de ses devoirs agit-elle autrement ? N'est-elle pas plus libre sous l'œil de ses parents ? Chose curieuse, cependant, c'était sous son aspect de froideur qu'elle me donnait l'impression d'être la plus naturelle.

Un jour, Herteu ouvrit la porte de mon bureau au moment où je m'apprêtais à le quitter :

— Faites-moi donc le plaisir de passer par chez moi, demanda-t-il ; je ne pourrai rentrer qu'à six heures et l'on serait inquiet. Bavardez-y un peu, que je vous y retrouve tantôt.

Je promis de m'acquitter de la commission. Ce fut M^{lle} Claire qui m'introduisit.

— Votre oncle, lui dis-je, ne sera ici qu'à six

tunique de Nessus, du sang qu'a versé mon père, tout cela change le repos que je me suis promis en une exposition infamante. Je tremble d'appeler le garçon, et le ton presque arrogant dont il m'adresse la parole me cause une violente irritation. Après cinq minutes qui me paraissent des heures, pendant lesquelles je n'ose lever les yeux, je m'apprête à sortir; j'accroche les chaises et les tables, je me trompe de chemin; j'entends des rires étouffés, enfin je gagne la porte et je fuis, pareil à un assassin, ne voyant plus rien.

Des larmes m'ont alors jailli des paupières.

20 octobre.

J'évoque tendrement le souvenir d'une petite paysanne dont l'air de douceur m'a frappé autrefois et que je revois au milieu d'un champ d'avrillet, aussi fraîche que les touffes de réséda sauvage.

Ah! combien je l'aurais aimée! Comme je l'aurais rendue heureuse! Mais que dis-je? Ne suis-je pas indigne de tout amour? Je n'ai rien d'attirant; et qui voudrait du fils d'un criminel? Quelle jeune fille consentirait à s'appeler: Madame Fermel!

Quelle joie j'éprouve à adorer délicieusement ma petite paysanne, si lointaine, si inoffensive!

21 octobre.

Il fait très froid ce soir : je me suis retourné à l'appel d'une de ces pauvres filles vendeuses d'amour. Lorsqu'elle aperçut ma figure sur laquelle se peignait probablement une certaine frayeur qui me rendait grotesque, elle a éclaté d'un rire franc. Je suis reparti, étonné de mon acte et, quoique humilié, trouvant naturel la moquerie qui l'avait accueilli : ne suis-je point un réprouvé destiné à traîner ma croix jusqu'au haut du calvaire ? De quel droit aurais-tu exigé qu'il en fût autrement, race d'assassin ?

25 octobre.

Mon corps est malade, mon âme est malade. Ah ! que ne dépend-il de nous de changer ce qu'ont lentement élaboré les heures et les jours du passé ! Mais nous subissons notre sort bon ou mauvais, tel que nous l'ont forgé les mille ouvriers aveugles qui, sous d'irrévocables influences, travaillent à une seule destinée.

27 octobre.

Mes promenades me sont devenues une souffrance : je repasse pour la centième fois dans les

mêmes lieux, me sentant frémir de revoir les mêmes choses dont la tristesse surtout m'a frappé, et il m'est impossible de prendre d'autres chemins ; une force que je ne définis pas me pousse ; je crois que l'appréhension que je ressens pour les hommes passe jusqu'aux objets inanimés. J'éprouve d'ailleurs moins de plaisir au spectacle de la nature ; les champs déployés à perte de vue et qui m'ont donné des extases ne m'émeuvent plus. Mon esprit se ferme de plus en plus au monde dans lequel je ne me comprends point, qui m'en veut impitoyablement.

28 octobre.

J'ai trente ans. A mesure que je vieillis, je me rends mieux compte de ma situation et l'opprobre de mon nom me pèse davantage. Fermel ! Ce mot sonne sans cesse à mon oreille le glas de mon malheur.

29 octobre.

Vais-je devenir fou ? Quelqu'un contait tantôt devant moi un horrible forfait ; il me semblait entendre ma propre histoire ; les mots qui flétrissaient, les malédictions m'atteignaient en plein cœur. J'ai beau me raisonner, me prouver combien est sotte

cette identification avec le criminel, je reste persuadé, qu'étant le fils de Fermel, je suis en quelque sorte sa conscience, demeurée parmi les hommes pour expier.

.....
.....

*

* *

Mon esprit à cette époque se créa de nouveaux bourreaux : fils de criminel, n'étais-je point destiné à devenir criminel ? — Je passais toutes mes soirées dans des méditations qui ne me distraient point de mes sujets ordinaires de réflexion ; semblable au malade qui recherche les livres de médecine, je dévorai maintenant toutes les œuvres traitant de l'hérédité et comme la plupart des malades aussi, comprenant mal des études auxquelles rien ne m'avait préparé, je ne manquai point de me juger perdu sans remède.

Était-il donc vrai que je fusse destiné à assassiner quelqu'un ? Étais-je un être naturellement dangereux, en qui pouvait soudain éclater la rouge folie, l'implacable nécessité de sentir la vie s'évanouir entre mes doigts, dans des chairs palpitantes, le sang chaud me lécher les mains avec

des caresses inconnues? Dieu! j'oublie mes craintes...! N'éprouvai-je pas une vague volupté dans ces horribles imaginations? J'ai senti un léger frémissement sous ma peau, mes doigts glissent lentement pour de fictives jouissances... Mais, alors, les hommes ont raison de me tenir à l'écart, la simple prudence le leur commande, et n'est-ce point un excès de confiance de me laisser libre, puisqu'ils enferment les loups et les ours?

J'éprouvais les plus cruelles angoisses; je m'approchais de ma glace et elle me présentait une image effrayante: face pâle, pommettes saillantes, yeux brillant sombrement au fond de véritables cavernes, air de méchanceté et d'ironie répandu sur toute la figure: où avais-je vu des têtes pareilles...?

C'est que cette tension de la pensée sur un même point, cette espèce d'éréthisme cérébral avait amené une nervosité extrême qui doublait l'acuité de mes sensations et décharnait mes os.

Le terrible problème se posa très souvent dans ma tête: certains indices m'avertiront-ils du moment où se dénouera ma fatale destinée? — Je me défiai de mon excessive irritabilité et quand une figure ou un acte m'agaça, je me raidis contre

mon sentiment ; j'appréhendai les moindres mouvements de mon âme, croyant toujours proche la catastrophe.

Aux instants de calme où ma raison paraissait vaincre, j'entrevois le gouffre vers lequel je m'acheminai indubitablement et je m'efforçais de me ressaisir.

Tous ces livres, quelles preuves contenaient-ils ? Pourquoi m'épouvantai-je de leurs suppositions ? Et même s'ils étaient la vérité... ?

Je comprends qu'un ivrogne ou un malade lègue à ses fils des corps faits pour la souffrance et les tares physiques, qu'un homme sans volonté crée des caractères faibles et que des enfants sans cœur descendent d'un père cruel ; mais, un crime n'est point un vice du sang ou un penchant moral ; c'est un acte à l'accomplissement duquel le milieu et les circonstances spéciales où l'être a vécu, son raisonnement même ont collaboré avec ses passions ; et la vie est souvent responsable des actes dont elle accuse l'hérédité.

J'étais ainsi, pendant quelques instants, mon assurance chancelante, qui s'écroulait alors, m'entraînant chaque fois plus bas.

Je m'efforçai d'éloigner la pensée tyrannique de

cet avenir inéluctable, ce fut en vain, elle avait fait de moi sa chose. De secourables démons, semblables à ceux dont parle *Solness-le-Constructeur*, s'étaient sans doute occupés de moi — ces bons frères qui ont pitié de nos pusillanimités et de nos lâchetés vis-à-vis de nous-mêmes. Ils avaient installé Satan dans mon esprit et, multipliant leurs pas de velours, ils édifiaient l'autel de la messe rouge.

Mon aversion grandissait pour les hommes et mes tourments intérieurs m'inspirèrent le dégoût de vivre ; je me convainquis peu à peu que le sacrifice de mon existence serait une action louable, d'autant plus que ma mort ne coûterait de larmes à personne et ne priverait aucun être de son pain. La plante de basilic qui se fane dans la chambre d'une pauvrete tient plus de place que moi dans le monde affectif. La disparition d'un être dangereux, pour le moins inutile, ferait place à d'autres ; ma présence n'empêche-t-elle pas la marche en avant d'une famille intelligente et saine, appelée à de grandes choses ? Enfin, que regrettais-je... ? Qu'espérais-je ? — Derrière moi, le noir ; devant moi, le vide.

Puis, j'avais souffert plus de trente ans sans que le sort se lassât...

*

* *

Je m'achetai un mignon revolver.

De le sentir contre moi, j'éprouvai un soulagement et j'envisageai froidement la perspective de m'en servir bientôt sans penser à m'inquiéter de l'opinion du monde qui dirait certes : Le fils de Fermel s'est tué, — et qui s'étonnerait que je n'eusse point choisi une autre victime.

Je parcourus plusieurs jours distraitement les rues solitaires des faubourgs, en zigzags insensés qui étaient les hoquets de mon agonie morale. Attiré par je ne sais quel aspect de solitude et de désolation, je me retrouvai plusieurs fois dans un âpre paysage suburbain, large étendue de terrains vagues, couverts de gravats entre lesquels poussait, çà et là, une rude et sombre touffe de plantins et de ronces. Un jour, à la vesprée, je m'arrêtai près d'un hangar abandonné ; arrivé au haut de mon calvaire, j'armai froidement mon revolver dans la poche de mon vêtement....

A ce moment suprême, un seul souvenir tout à coup fit bourdonner ma cervelle et frémir mon cœur.

Pauvre vieille Grand'mère ! Tu auras mes der-

nières larmes ! Je te revois, toi seule, je te revois !
le jupon relevé sur les épaules, tes chers et bons
yeux sanglants, je te revois, assise dans la char-
rette cahotante qui t'emporte pour toujours...

Pauvre vieille Grand'mère ! Je t'aime, je te bénis,
goutte ardente de bonté, dans cet océan de boue !

.
— Ah ha ! Monsieur Paul ! Toujours le même
rêveur solitaire !

C'était un de mes chefs d'administration qui pas-
sait par là. Je repris le chemin de la ville, en
compagnie de cet homme, dont l'insatiable souf-
france avait fait son instrument.

III.

Celui qui avait entravé l'exécution de mon sinistre projet s'appelait Herteu et occupait un emploi assez élevé dans l'administration à laquelle j'appartenais. Ma besogne ordinaire me mettait fréquemment en rapport avec lui.

Je n'avais d'abord point distingué des autres fonctionnaires cet homme à la tournure massive, courtes jambes cagneuses, teint chaud, œil brun voilé sous une paupière lourde, cheveux noirs, grosse moustache d'un noir roussâtre.

Mais, depuis plusieurs mois, il avait paru s'intéresser particulièrement à ma personne : si j'entrais dans son bureau, il m'y retenait à causer, me disait des choses aimables sur un ton bon enfant, quoiqu'il eût la réputation d'être plutôt rogue et mauvais envers ses subalternes. Aux autres, il parlait de moi avec éloges et ne m'appelait jamais que Monsieur Paul.

Du coup, cette conduite m'inspira de la défiance.

Cependant, Herteu y mit tant de naturel, de persistance sans exagération, il sembla, après tout, si désintéressé, que je finis par croire à sa sym-

pathie pour moi, sans en sentir de mon côté aucune pour lui.

Comme nous arrivions à proximité de sa demeure, il m'invita à entrer. Je remerciai; il insista :

— Venez, il fait si triste dehors, me dit-il, vous passerez une heure avec nous; il n'est pas bon de vivre constamment seul.

Je marchai à côté de lui, sans volonté.

Il me présenta à sa femme, qui m'accueillit avec froideur. Je remarquai l'air de tristesse répandu sur le visage de cette personne qu'on aurait cru frappée d'un deuil récent. Herteu, au contraire, était plus gai que d'ordinaire; il voulut absolument m'offrir un verre de vin.

Cette situation nouvelle et imprévue pour moi m'ôtait l'usage de la parole.

J'écoutais vaguement, je répondais à peine; j'obéissais passivement.

— Buvez donc un verre.

Je buvais.

— Fumez un cigare.

Je fumais. Je dus être, en cette circonstance, singulier et grotesque. Arraché à mon obsession, et dans un moment aussi critique, je me comportai, chez Herteu, à la façon d'un inconscient. Comment m'y pris-je pour sortir? Je ne sais.

Je n'emportai de là qu'une image dolente de femme dont s'accommodait assez bien l'état de mon esprit.

Deux jours après, Herteu sollicita mon aide pour un travail urgent qu'il devait achever à domicile.

C'était à la brune. Il me conduisit dans son bureau non éclairé; puis il se rendit dans le corridor et appela :

— Claire! Claire!

Quelqu'un entra que je pris pour sa femme; quand la lampe fut allumée, je m'aperçus que c'était une jeune fille de vingt à vingt-cinq ans, portant, elle aussi, sur ses traits, un air de profonde mélancolie.

Herteu me présenta. Elle s'inclina.

— C'est ma nièce, ajouta-t-il.

Quand elle fut sortie sans prononcer une parole, il m'expliqua que, n'ayant point d'enfant, ils avaient élevé cette parente, qu'ils considéraient à l'égal de leur fille.

La semaine qui suivit nous tint à la besogne, chaque jour jusqu'au soir : on était à la veille d'une élection générale. Le samedi, Herteu me rejoignit à la sortie, dans les couloirs et, passant familièrement son bras sous le mien :

—Voilà la semaine enterrée; je vous emmène, vous venez souper avec nous; j'ai prévenu ma femme; elle nous attend.

— Mais... fis-je, interloqué.

— Ne refusez pas, vous me causeriez de la peine.

Ma froideur fondait peu à peu, en présence de l'amabilité constante de Herteu. Je pensai que cet homme était bon, qu'il avait deviné ma souffrance et s'efforçait de la soulager; je ressentis, à son égard, un sentiment qui ne s'était plus fait jour depuis longtemps dans mon cœur : un peu de reconnaissance.

Je retrouvai M^{me} Herteu, dans ses habits sombres, avec son allure lente, ses gestes rares, sa pâle figure de résignation.

M^{lle} Claire s'était parée avec quelque coquetterie; au col de son corsage clair s'agrippait un petit lézard d'argent aux yeux d'émeraude. Cependant, les orbites de la jeune fille étaient plus creuses et ses yeux plus brillants.

Elle s'efforça de sourire lorsque je la saluai.

Nous étions assis autour d'une table ronde, les deux femmes se faisant face, nous, entre elles. Le maître de la maison ne se tut guère; il parla de

nos travaux quotidiens, des chances des différents partis dans la lutte qui s'apprêtait, de nos perspectives d'avancement. M^{me} Herteu ne l'écoutait point ; elle rompit quelquefois le silence pour m'engager à me servir ; alors, son ton était affable ; sous la paupière relevée, sa prunelle apparaissait pleine de douceur ; mais elle baissait aussitôt les yeux et retombait à son attitude de tristesse.

M^{lle} Claire allait, venait. Après le repas, son oncle lui dit :

— Claire voudra peut-être nous faire un peu de musique, en l'honneur de M. Paul ?

La jeune fille se leva aussitôt sans répondre, prit un cahier dans une étagère et s'assit devant le piano.

Elle chanta une chanson de Grieg. C'était une mélodie lente où l'âme voilée du Nord soupirait toute sa tristesse profonde, sans pleur et sans cri, l'appel plaintif et sûrement vain de la fiancée au fiancé absent.

La voix mourante et affaissée rendait admirablement les nuances de l'œuvre.

Qu'éprouvai-je ? Cette musique, pourquoi m'émut-elle ainsi ? Quelle intime parenté révélait-elle tout à coup à mon âme ?

J'essuyai furtivement deux grosses larmes et je n'eus pas un mot de félicitation pour la chanteuse.

Lorsque je me retrouvai dans ma chambre solitaire, la phrase de Grieg revint me bercer dans l'attente du sommeil; n'essayai-je point de la fredonner! Ce fait extraordinaire me surprit moi-même, bien que cette chanson ne se distinguât pas beaucoup d'une lamentation; il y avait donc quelque chose de changé dans mon existence! Herteu seul, qui me témoignait une amitié sans cesse grandissante, pouvait en être la cause. Son compagnonnage continuel, nos conversations, par lesquelles personne n'aurait pu deviner notre différence d'âge, me sauvaient de moi-même; mes idées noires ne trouvaient plus aussi souvent l'occasion de souffler en rafales sous mon crâne.

Herteu avait finalement forcé ma nature ombreuse; il gagna ma confiance et je reportai sur lui, peu à peu, l'attachement dont je n'avais pas été prodigue.

J'aimai aussi sa maison: n'était-elle point l'oasis dans le désert, la rade à l'abri de la mer des tempêtes? Quoiqu'il ne se passât plus de semaine sans qu'il m'invitât à entrer chez lui, je désirai bientôt multiplier davantage encore mes

visites. Je recevais toujours un accueil plein de simplicité et de bonne grâce, exempt d'une affecterie qui n'aurait pas manqué de m'effaroucher. Madame Herteu ne se départait point de l'apparence sous laquelle je l'avais connue d'abord et qui lui avait conquis ma sympathie.

Quant à M^{lle} Claire, elle tenait vis-à-vis de moi une conduite franchement double : en présence de son oncle, elle se montrait empressée, engageante, se mêlait à la conversation ; lui, absent, elle devenait aussitôt plus réservée, plus indifférente. Après tout, une jeune fille soucieuse de sa dignité et de ses devoirs agit-elle autrement ? N'est-elle pas plus libre sous l'œil de ses parents ? Chose curieuse, cependant, c'était sous son aspect de froideur qu'elle me donnait l'impression d'être la plus naturelle.

Un jour, Herteu ouvrit la porte de mon bureau au moment où je m'apprêtais à le quitter :

— Faites-moi donc le plaisir de passer par chez moi, demanda-t-il ; je ne pourrai rentrer qu'à six heures et l'on serait inquiet. Bavardez-y un peu, que je vous y retrouve tantôt.

Je promis de m'acquitter de la commission.

Ce fut M^{lle} Claire qui m'introduisit.

— Votre oncle, lui dis-je, ne sera ici qu'à six

vivant sur une autre planète et dont je suivrais les actions, avec l'intérêt, mêlé de compassion, qu'on accorde à un spectacle curieux d'êtres inférieurs.

Je suis orgueilleux d'avoir beaucoup souffert ! Je suis vêtu de l'étincelante et invulnérable tunique de mes peines !

Les larmes que l'on verse seul, loin du regard des autres hommes, les vraies, les pures, les divines larmes, tombent des yeux comme des gouttes de métal en fusion, s'étirent en longs fils qui s'entrelacent, enveloppent le cœur, lui tissant de l'essence précieuse et solide, une impénétrable cuirasse !

Sainte Souffrance, je te bénis ! Tu es la conscience de l'instant rapide et vain, la chaîne indissoluble de nos heures et de nos jours, la sœur soudée de la joie, l'essence ultime des grands et lumineux amours, l'outil puissant des semeurs d'idées et des remueurs de mondes ! Tu es la raison d'être de l'existence et sa rançon ! Feu ardent qui grandis et purifies l'Humanité, mère de l'exquise Bonté qui doit régénérer le monde, je me prosterne devant toi !

Et, sur un trône haut comme la tour gothique de Saint-Rombaut dans mon pays, s'érige, en plein

ciel d'Afrique, touchant la nue, la vierge géante de la Souffrance et de la Bonté, la grande vierge, aux épaules hautes, enveloppées d'un manteau d'azur. Sa tête est entourée d'une coiffe d'argent qui s'élargit comme une auréole, ses yeux pleurent du sang...

.....

Que dis-je? Mes regards sont-ils abusés?

Dieu! C'est Grand'mère, la grande vieille appuyée sur un bâton, traînant une jambe, un jupon bleu déteint relevé sur ses épaules puissantes et droites, la tête enveloppée d'un mouchoir clair, encadrant sa figure noyée de tristesse où saignent ses yeux de misère!

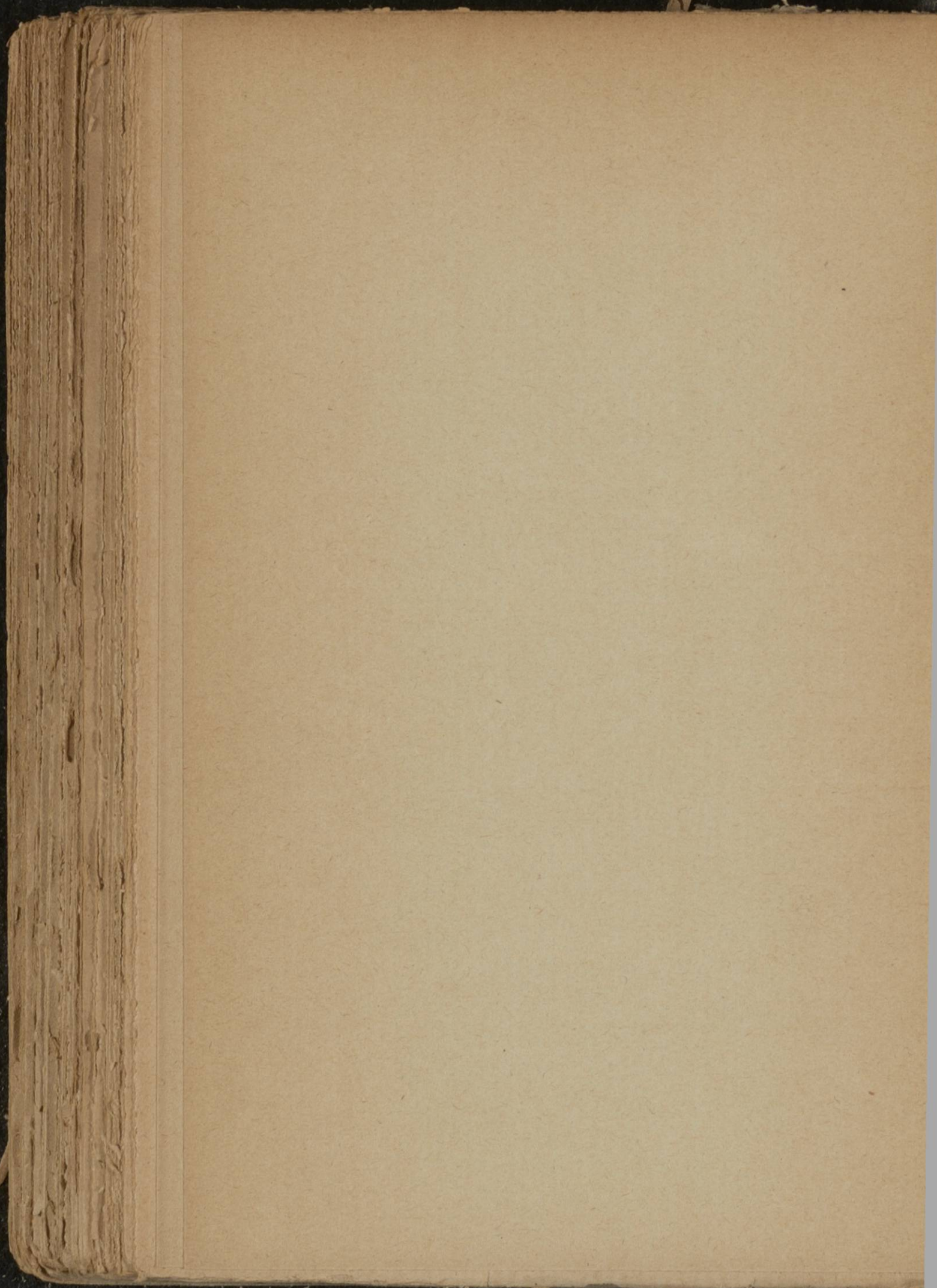
Ah! Grand'mère, je te retrouve! Tu te penches sur moi!

Va, Grand'mère, vers la mystérieuse et toute-puissante Force créatrice, porte-lui avec confiance, dans tes mains de sainte, l'âme claire de ton petit-fils, l'âme du mauvais moine, fils d'assassin et qui a lui-même tué deux fois!



TABLE

	page
La Girouette	9
Le Larcin	55
L'Enseigne.	81
Traîtrise	133
Le Mariage de Mène	145
Kousse	169
La Vierge au Rouet	177
Fermel	185



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT FÉVRIER MIL NEUF CENT SIX

PAR LA MEUSE, A LIÈGE

POUR

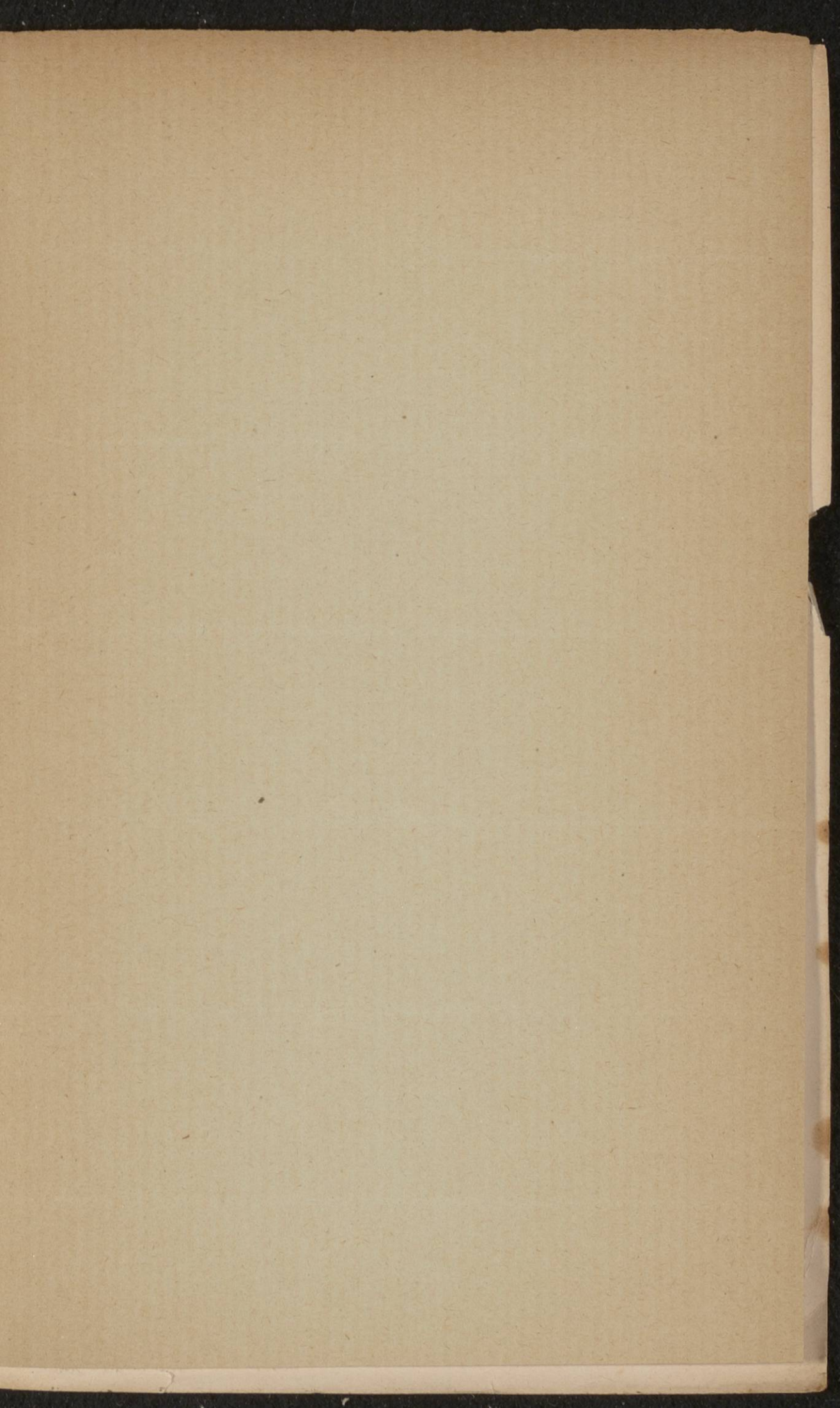
L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

A BRUXELLES

—
EDITEUR





PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES

ROMANS, CONTES et POÈMES

Fernand SÉVERIN. La Solitude Heureuse. (Poèmes).	fr. 2,00
Georges GARNIR. Nouveaux Contes à Marjolaine.	» 3,50
Edmond GLESENER. Le Cœur de François Remy.	» 3,50
Paul ANDRÉ. Lettres d'Hommes.	» 3,50
Raphaël PETRUCCI. Les portes de l'Amour et de la Mort.	» 3,50
L. DUMONT-WILDEN. Coins de Bruxelles (illustré).	» 2,00
M. DES OMBIAUX. Mihien d'Avène.	» 3,50
Id. Contes de Sambre et Meuse.	» 2,00
Id. Guidon d'Anderlecht.	» 3,50

ANTHOLOGIES

DES

Ecrivains Belges de Langue Française

Le volume, broché : fr. 1-50 ; relié, fr. 2-25.

Camille Lemonnier

Georges Rodenbach

Edmond Picard (2^e Edition)

Emile Verhaeren

Octave Pirmez

André Van Hasselt

Dépositaire : DECHENNE et C^{ie}, rue du Persil, 20, Bruxelles